This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 979

ZAHAROFF
FUND

5 SSP 4/71
Free
151
3.2

LES

MILLE & UN JOUR.

CONTES PERSANS,

TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. PE'TIS DE LA CROIX,
Doïen des Secretaires-Interpretes du Roy,
Lecteur & Profeſſeur au College Royal.

TOME PREMIER.

A PARIS,
En la Boutique de Claude Barbin,
Chez la Veuve RICOEUR, au Palais, ſur le ſecond Perron de la Sainte-Chapelle.

MDCCX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 FEB 1972
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

NOus devons ces Contes au célebre Dervis Moclés, que la Perſe met au nombre de ſes grands perſonnages. Il étoit Chef * des Sofis d'Iſpahan,

* Il eſt bon de remarquer que le terme de Sofi vient de *ſouf* qui ſignifie de la laine, parce que les Religieux Sofis ſont habillez de laine, & encore de *ſafa* qui ſignifie pureté & de *Teſaouf* qui eſt la Theologie myſtique ou le quietiſme dont ils font profeſſion. On n'appelle point les Rois de Perſe Sofis, n'en déplaiſe à Golius, à M. d'Herbelot & à preſque tous les Voïageurs qui ſont tombez dans cette erreur, & ſur la foi deſquels le Public croit pieuſement que c'eſt un titre qu'on donne aux Rois de Perſe, comme s'ils portoient le froc. Ce terme ne leur convient point, & c'eſt comme ſi l'on diſoit l'Empereur Capucin. Le Traducteur de ces Contes s'étant un jour ſervi de ce terme en preſence de gens ſçavans à Iſpahan & traité le Roy de Sofi, il excita leur riſée. Ils lui dirent que le mot de Sofi ne ſignifioit rien autre choſe

& il avoit douze Disciples qui portoient de longues robbes de laine blanche. Les Grands & le Peuple avoient pour lui une vénération singuliere, à cause qu'il étoit de la race de Mahomet, & ils le craignoient, parce qu'il passoit pour un sçavant Cabaliste. Le Roy Schah-Soliman même le respectoit à un point, que si par hazard il le rencontroit sur son passage, ce Prince descendoit aussi-tôt de cheval & lui alloit baiser les étriers.

Moclés étant encore fort

qu'un Moine Sofi; mais que les Europeans confondoient ce terme avec celui de Sefevy, qui signifie un descendant de Chec-sefy d'où sont sortis les Rois de Perse, comme si l'on disoit Sefyens.

jeune, s'aviſa de traduire en Perſan des Comedies Indiennes qui ont été traduites en toutes les Langues Orientales, & dont on voit à la Bibliotheque du Roy une Traduction Turque ſous le titre *de Alfarage Badal-Schidda*, ce qui ſignifie la joïe aprés l'affliction. Mais le Traducteur Perſan pour donner à ſon Ouvrage un air original, mit ces Comedies en Contes, qu'il appella *Hezaryek-Rouz*, c'eſt-à-dire Mille & un Jour. Il confia ſon Manuſcrit au Sr Pétis de la Croix qui étoit en liaiſon d'amitié avec lui à Iſpahan en 1675. & même il lui per-

mit d'en prendre une copie.

Il ſemble que les Mille & un Jour ne ſoient rien autre choſe qu'une imitation des Mille & une Nuit. Effectivement ces deux Livres ont la même forme. Il y a dans leurs deſſeins un contraſte comme dans leurs titres. Dans les Mille & une Nuit, c'eſt un Prince prévenu contre les femmes ; & dans les Mille & un Jour, c'eſt une Princeſſe prévenuë contre les hommes. Il eſt à croire que l'un de ces Ouvrages a donné occaſion de faire l'autre ; mais comme il n'y a point d'époque aux Contes Arabes, on ne

ſçauroit dire s'ils ont été faits avant ou aprés les Contes Perſans.

Quoiqu'il en ſoit, les Mille & un Jour doivent divertir les perſonnes qui ont lû avec plaiſir les Mille & une Nuit, puiſque ce ſont les mêmes mœurs & la même vivacité d'imagination. Mais les Lecteurs qui dans les Contes Arabes ont trouvé mauvais qu'on n'ait pas donné à Scheherazade une intention de perſuader par ſes Fables à Schahriar qu'il y a des femmes fidéles; car veritablement elle paroît n'avoir pour but que de prolonger ſa vie

ſans chercher à détromper le Sultan des Indes : Ceux, dis-je, qui ont fait cette Critique, ne feront pas le même reproche à Dervis Moclés. Sutlumemé ſe propoſe de combattre la prévention de ſa Princeſſe & va toûjours à ſa fin. Dans tous ſes Contes, il y a des Epoux ou des Amans fidéles. On voit qu'elle s'applique à guérir Farrukhnaz de ſon erreur, ſans toutefois que la neceſſité qu'elle s'impoſe de ne ſe point détourner de ſon but, faſſe tort à la varieté d'évenemens que demandent ces ſortes d'Ouvrages.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier les *Mille & un Jour*, & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fai. à Paris ce 16. May 1710.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France, & de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: La Veuve RICŒUR, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'elle deſireroit donner au Public *les Mille & un Jour, Contes Perſans*, s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. Nous avons permis & permettons par ces Préſentes à ladite veuve Ricœur, de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de huit années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes: Faiſons deffenſes à toutes perſonnes

de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir ladite Exposante, ou ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble

au empêchemens. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-cinquiéme jour de May, l'an de grace 1710. Et de nôtre Regne le soixante-huitiéme; Par le Roy en son Conseil, *Signé*, FOUQUET.

Registré sur le Registre, N^e 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 20. N^e 20. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. A Paris le vingt-huit May 1710.

DE LAUNAY, Syndic.

TABLE

Des Hiſtoires du premier Volume.

Hiſtoire d'Aboulcaſem Baſry, page 11
Hiſtoire de la Dame trouvée dans un ſac, 57
Hiſtoire du Roy Ruzvanſchad & de la Princeſſe Cheheriſtany, 158
Hiſtoire du jeune Roy de Thebet & de la Princeſſe des Naïmans, 178
Hiſtoire du Viſir Caverſcha, 199
Continuation & fin de l'Hiſtoire de Ruſvanſchad & de la Princeſſe Cheheriſtany, 241
Hiſtoire de Coulouſe & de la belle Dilara, 276

ERRATA.

Page 224. ligne 7. dans les, *liſez* dans le. Page 225. ligne 2. Moüffac, *liſez* Moüaffac. Page 227. ligne 4. dans mon, *liſ.* dans l'appartement de la Reine. *Pag.* 290. *lig.* 7 de laquelle, *liſez* duquel. *Pag.* 293. *lig.* 4. *liſez* la parole.

LES

LES MILLE & UN JOUR.

CONTES PERSANS.

LE Royaume de Caſchmire *a* étoit autrefois gouverné par un Roy nommé Togrul-bey. Il avoit un fils & une fille qui faiſoient l'admiration de leur tems. Le Prince appellé *b* Farrukhrouz étoit un jeune heros que mille vertus rendoient recommandable, & *c* Farrukhnaz ſa ſœur pouvoit paſſer pour un miracle de beauté.

a Petit Royaume ſitué entre les Indes & le Royaume de Thebet.

b Jour heureux. *c* Heureuſe fierté.

En effet, cette Princeſſe étoit ſi belle & en même tems ſi piquante qu'elle inſpiroit de l'amour à tous les hommes qui oſoient la regarder ; mais cet amour leur devenoit funeſte, car la pluſpart en perdoient la raiſon, ou tomboient dans une langueur qui les conſumoit inſenſiblement.

Lorſqu'elle ſortoit du Palais pour aller à la chaſſe, elle n'avoit point de voile. Le peuple la ſuivoit en foule, & témoignoit par ſes acclamations le plaiſir qu'il prenoit à la voir. Elle montoit ordinairement un cheval tartare blanc, à taches rouſſes, & marchoit au milieu de cent Eſclaves magnifiquement vétuës & montées ſur des chevaux noirs. Ces Eſclaves étoient auſſi ſans voiles, mais bien qu'elles fuſſent preſque toutes d'une beauté char-

mante, leur Maîtresse s'attiroit seule tous les regards. Chacun s'éforçoit de s'approcher d'elle malgré la garde nombreuse qui l'environnoit. Vainement les Soldats avoient le sabre à la main pour tenir le peuple éloigné ; ils avoient beau même frapper & tuer tous ceux qui s'avançoient trop, il se trouvoit toujours des malheureux, qui, loin de craindre un si déplorable sort, sembloient se faire un plaisir de mourir aux yeux de la Princesse.

Le Roy touché des malheurs que causoient les charmes de sa fille, résolut de la soustraire aux yeux des hommes. Il lui deffendit de sortir du Palais ; de maniere que le peuple cessa de la voir. Cependant la réputation de sa beauté se répandit dans l'Orient. Plusieurs Rois se laisserent enflam-

mer sur la foi de la Renommée ; & bien-tôt on apprit à Caschmire que des Ambassadeurs partis de toutes les Cours de l'Asie venoient demander la main de la Princesse. Mais avant qu'ils arrivassent, elle fit un songe qui lui rendit tous les hommes odieux. Elle rêva qu'un Cerf étant arrêté dans un piége, une Biche l'avoit délivré ; & qu'ensuite la Biche étant tombée dans le même piége, le Cerf au lieu de la secourir, l'avoit abandonnée.

Farrukhnaz à son réveil fut frappée de ce songe. Elle ne le regarda point comme une illusion de la fantaisie agitée. Elle crut que le grand Kesaya * s'interressoit à sa destinée, & qu'il avoit voulu par ces images lui faire comprendre que

* Idole adorée autrefois à Caschmire.

tous les hommes étoient des traîtres qui ne pouvoient payer que d'ingratitude la tendreſſe des femmes.

Prévenuë de cette étrange opinion, & dans la crainte d'être facrifiée à quelqu'un des Princes dont les Ambaſſadeurs devoient inceſſamment arriver, elle alla trouver le Roy ſon pere. Sans lui dire qu'elle fût révoltée contre les hommes, elle le conjura les larmes aux yeux de ne la point marier malgré elle. Ses pleurs attendrirent Togrul-bey. Non, ma fille, lui dit-il, je ne contraindray point vos inclinations. Bien qu'on diſpoſe ordinairement de vos pareilles ſans les conſulter, je jure par Keſaya qu'aucun Prince, fût-ce l'heritier même du Sultan des Indes, ne vous épouſera jamais, ſi vous n'y conſentez. La Prin-

ceſſe raſſurée par ce ſerment, dont elle connoiſſoit la force, ſe retira tres ſatisfaite, & bien réſoluë de refuſer ſon aveu à tous les Princes qui la rechercheroient.

Peu de jours aprés, il arriva des Ambaſſadeurs de pluſieurs Cours differentes. Ils eurent audiance tour à tour. Chacun vanta l'alliance de ſon Maître, & le merite du Prince qu'il venoit propoſer. Le Roy leur fit à tous beaucoup d'honnêtetez; mais il leur déclara que ſa fille étoit maîtreſſe de ſa main, parce qu'il avoit juré par Keſaya qu'il ne la livreroit point contre ſon penchant. Ainſi la Princeſſe ne voulant ſe donner à perſonne, les Ambaſſadeurs s'en retournerent fort confus de n'avoir pas réuſſi dans leur ambaſſade.

Le ſage Togrul-béy vit leur

départ avec douleur. Il craignit que leurs Maîtres irritez de ſes refus ne ſongeaſſent à s'en venger ; & fâché d'avoir fait un ſerment qui pouvoit lui attirer une cruelle guerre, il fit venir la Nourrice de Farrukhnaz: Sutlumemé *a*, lui dit-il, je vous avouë que la conduite de la Princeſſe m'étonne. Qui peut cauſer la répugnance qu'elle a pour le mariage? parlez, n'eſt-ce point vous qui la lui avez inſpirée ? Non, Seigneur, répondit la Nourrice ; je ne ſuis point ennemie des hommes, & cette répugnance eſt l'effet d'un ſonge. D'un ſonge, s'écria le Roy fort ſurpris: Ah que m'apprenez-vous? Non, non, ajoûta-t-il un moment aprés, je ne puis croire ce que vous me dites. Quel ſonge pourroit avoir fait ſur

a Gorge de lait.

ma fille une si forte impression ? Sutlumemé le lui raconta, & aprés lui en avoir dit toutes les circonstances : voila Seigneur, continua-t-elle, voila le songe dont la Princesse a l'imagination frappée. Elle juge des hommes par ce Cerf & persuadée que ce sont tous des ingrats & des perfides, elle rejette également tous les partis qui se présentent.

Ce discours augmenta l'étonnement du Roy, qui ne concevoit pas comment ce songe pouvoit avoir mis la Princesse dans la disposition où elle étoit. Hé-bien, ma chere Sutlumemé, dit-il à la Nourrice, que ferons nous pour détruire les défiances dont l'esprit de ma fille s'est armé contre les hommes. Crois-tu que nous puissions la la ramener à la raison ? Seigneur, répondit-elle, si vôtre

Majeſté veut bien me charger de ce ſoin-là, je ne deſeſpere pas de m'en acquitter heureuſement. Hé comment vous y prendrez-vous, reprit Togrulbéy ? Je ſçay, repartit la Nourrice, une infinité d'Hiſtoires curieuſes dont le recit peut en divertiſſant la Princeſſe lui ôter la mauvaiſe opinion qu'elle a des hommes. En lui faiſant voir qu'il y a eu des amans fidelles, je la diſpoſeray ſans doute inſenſiblement à croire qu'il y en a encore. Enfin, Seigneur, ajouta-t-elle, laiſſez-moy combattre ſon erreur ; Je me flatte que je pourray la diſſiper. Le Roy approuva le deſſein de la Nourrice, qui ne ſongea plus qu'à trouver des momens favorables pour l'executer.

Comme Farrukhnaz paſſoit ordinairement l'aprés-dinée avec le Roy, le Prince de

Caſchmire & toutes les Princeſſes de la Cour à entendre les Eſclaves du Palais chanter & joüer de toutes ſortes d'inſtrumens, le matin parut plus commode à Sutlumemé, qui réſolut de prendre le tems que la Princeſſe employoit à ſe baigner. Ainſi dés le jour ſuivant, auſſitôt que Farrukhnaz fut dans le bain, la Nourrice lui dit : Je ſçay une Hiſtoire remplie d'évenemens ſinguliers ; ſi ma Princeſſe veut me permettre de la lui conter pour l'amuſer, je ne doute point qu'elle n'y prenne beaucoup de plaiſir.

La Princeſſe de Caſchmire moins peut-être pour ſatisfaire ſa propre curioſité que pour contenter celle de ſes femmes, qui la preſſoient d'entendre cette Hiſtoire, permit à Sutlumemé d'en commencer le récit. Ce qu'elle fit dans ces termes :

JOUR I.

HISTOIRE D'ABOULCASEM BASRY.

TOus les Hiſtoriens conviennent que le Calife Haroün Arraſchid auroit été le Prince de ſon ſiecle le plus parfait, comme il en étoit le plus puiſſant, s'il n'eût pas eu un peu trop de penchant à la colere & une vanité inſupportable. Il diſoit à tous momens qu'il n'y avoit point de Prince au monde qui fût auſſi genereux que lui.

Giafar ſon premier Viſir ne pouvant ſouffrir qu'il ſe vantât ainſi lui-même, prit la liberté de lui dire un jour : O mon ſouverain Maître, Monarque

de la terre, pardonnez à vôtre Eſclave s'il oſe vous repreſenter que vous ne devez point vous loüer vous-même. Laiſſez faire vôtre éloge à vos Sujets & à cette foûle d'Etrangers qu'on voit dans vôtre Cour. Contentez-vous que les uns remercient le Ciel de les avoir fait naître dans vos Etats, & que les autres s'applaudiſſent d'avoir quitté leur patrie pour venir ici vivre ſous vos loix.

Haroün fut piqué de ces paroles. Il regarda fierement ſon Viſir, & lui demanda s'il connoiſſoit quelqu'un qui lui fût comparable en generoſité. Oüi, Seigneur, répondit Giafar; il y a dans la ville de Baſra un jeune homme appellé Aboulcaſem. Quoyque ſimple particulier, il vit avec plus de magnificence que les Rois, &

ſans en excepter vôtre Majeſté, aucun Prince du monde n'eſt plus genereux que lui.

Le Calife rougit à ce diſcours ; ſes yeux s'enflammerent de dépit. Sçais-tu bien, dit-il, qu'un ſujet qui a l'audace de mentir devant ſon Maître merite la mort ? Je n'avance rien qui ne ſoit veritable, repartit le Viſir. Dans le dernier voyage que j'ay fait à Baſra, j'ay vû cet Aboulcaſem ; j'ay été chez lui ; mes yeux quoyqu'accoûtumez à vos tréſors ont été ſurpris de ſes richeſſes, & j'ay été charmé de ſes manieres genereuſes. A ces mots, l'impetueux Arraſchid ne put retenir ſa colere. Tu es bien inſolent, s'écria-t'il, de mettre un particulier en parallele avec moy. Ton impudence ne demeurera point impunie. En diſant cela il fit

ſigne au Capitaine de ſes gardes d'approcher, & il lui commanda d'arrêter le Viſir Giafar. Enſuite il alla dans l'appartement de la Princeſſe Zobeïde ſa femme, qui pâlit d'effroi en lui voïant un viſage irrité.

Qu'avez-vous, Seigneur, lui dit-elle, qui peut cauſer le trouble qui vous agite? Il lui apprit ce qui venoit de ſe paſſer, & il ſe plaignit de ſon Viſir dans des termes qui firent comprendre à Zobeïde juſqu'à quel point il étoit en colere contre ce Miniſtre. Mais cette ſage Princeſſe lui repréſenta qu'il devoit ſuſpendre ſon reſſentiment & envoïer quelqu'un à Baſra pour verifier la choſe; que ſi elle ſe trouvoit fauſſe, le Viſir ſeroit puni; qu'aucontraire ſi elle étoit veritable, ce qu'elle ne

pouvoit penſer, il n'étoit pas juſte qu'on le traitât comme un criminel.

Ce diſcours calma la fureur du Calife. J'approuve ce conſeil, Madame, dit-il à Zobéïde; & j'avoüerai que je dois cette juſtice à un Miniſtre tel que Giafar. Je ferai plus; comme la perſonne que je chargerois de cet emploi pourroit par averſion pour mon Viſir me faire un rapport peu fidelle, je veux aller à Baſra & m'informer moi-même de la vérité. Je ferai connoiſſance avec ce jeune homme dont on me vante la généroſité; ſi l'on m'a dit vrai, je comblerai de bienfaits Giafar, loin de lui ſçavoir mauvais gré de ſa franchiſe; mais je jure qu'il lui en coûtera la vie, s'il m'a fait un menſonge.

Auſſitôt qu'Arraſchid eut

pris cette réſolution, il ne ſongea plus qu'à l'exécuter. Il ſortit une nuit ſécretement de ſon Palais. Il monte à cheval & ſe met en chemin ſans vouloir que perſonne le ſuive, quelque choſe que lui pût dire Zobéïde, pour l'engager à ne point partir tout ſeul. Etant arrivé à Baſra, il deſcendit au premier Caravanſerail qu'il trouva en entrant dans la Ville, & dont le Concierge étoit un bon vieillard. Mon pere, lui dit Haroün, eſt-il vrai qu'il y a dans cette Ville un jeune homme appellé Aboulcaſem, qui ſurpaſſe les Rois en magnificence & en généroſité. Oüi, Seigneur, repartit le Concierge, quand j'aurois cent bouches & dans chacune cent langues, je ne pourrois vous conter toutes les actions généreuſes qu'il a faites. Comme

le

le Calife avoit beſoin de repos, il ſe coucha après avoir pris quelque nourriture.

Il ſe leva le lendemain de grand matin & alla ſe promener dans la Ville juſqu'au lever du Soleil. Alors s'approchant de la boutique d'un Tailleur, il demanda la demeure d'Aboulcaſem. Hé de quel païs venez vous, lui dit le Tailleur? Il faut que vous ne ſoïez jamais venu à Baſra, puiſque vous ne ſavez pas où demeure le Seigneur Aboulcaſem. Sa maiſon eſt plus connuë que le Palais du Roy.

La Nourrice de Farrukhnaz fut interrompuë en cet endroit par l'arrivée d'une Eſclave qui avoit ſoin tous les jours d'avertir la Princeſſe, lorſqu'il falloit aller à la priére du midi. D'abord que cette Eſclave paroiſſoit, Farrukhnaz ſortoit du

bain & s'habilloit ; la Nourrice de son côté cessoit de parler, & reprenoit le fil de son discours le jour suivant, lorsque sa maîtresse étoit rentrée dans le bain. C'est de cette maniere que Dervis Moclés a fait la division de ses mille & un Jour. On a suivi cet ordre, mais on a retranché tout ce qui dans l'original est devant & aprés la narration essencielle, parce que cela ne sert qu'à la faire languir & qu'à ennuïer le Lecteur, qui par ce retranchement lira les Contes sans s'appercevoir qu'ils sont interrompus.

Le lendemain Sutlumemé reprit donc ainsi la parole.

JOUR II.

LE Calife répondit au Tailleur : Je suis étranger. Je ne connois personne dans cette Ville, & vous m'obligerez, si vous voulez me faire conduire chez ce Seigneur. Aussitôt le Tailleur ordonna à un de ses garçons de le mener à l'Hôtel d'Aboulcasem. C'étoit une grande maison bâtie de pierres de taille & dont la porte étoit de marbre jaspé. Le Prince entra dans la cour où il y avoit une foule de Domestiques, tant Esclaves qu'Affranchis, qui s'amusoient à jouer en attendant les ordres de leur Maître. Il aborda l'un d'entr'eux & lui dit : Frere, je voudrois bien que vous prissiez la peine

d'aller dire au Seigneur Aboulcaſem qu'un Etranger ſouhaite de lui parler.

Le Domeſtique jugea bien à l'air d'Haroün que ce n'étoit pas un homme du commun. Il courut en avertir ſon Maître, qui vint juſques dans la cour recevoir l'Etranger, qu'il prit par la main & conduiſit dans une fort belle ſalle. Là le Calife dit au jeune homme qu'il avoit entendu parler de lui ſi avantageuſement, qu'il n'avoit pû réſiſter à l'envie de le voir. Aboulcaſem répondit à ſon compliment d'une maniere fort modeſte, & aprés l'avoir fait aſſeoir ſur un ſofa, lui demanda de quel païs & de quelle profeſſion il étoit & où il logeoit à Baſra. Je ſuis un Marchand de Bagdad, répondit l'Empereur, & j'ai pris un logement dans le premier

Caravanserail que j'ai trouvé en arrivant.

Aprés quelques momens de conversation, l'on vit entrer dans la salle douze Pages blancs chargez de Vases d'agathe & de cristal de roche, enrichis de rubis & pleins de liqueurs exquises. Ils étoient suivis de douze Esclaves fort belles, dont les unes portoient des bassins de porcelaine remplis de fruits & de fleurs, & les autres des boëtes d'or où il y avoit des conserves d'un goût excellent.

Les Pages firent l'essai de leurs liqueurs pour les présenter au Calife. Ce Prince en goûta, & quoi qu'accoûtumé aux plus délicieuses de tout l'Orient, il avoüa qu'il n'en avoit javois bû de meilleures. L'heûre du dîner étant venuë sur ces entrefaites, Aboulca-

sem fit passer son Convive dans une autre salle, où ils trouverent une table couverte des mets les plus délicats & servis dans des plats d'or massif.

Le repas fini, le jeune homme prit le Calife par la main & le mena dans une troisiéme salle plus richement meublée que les deux autres, où l'on apporta une prodigieuse quantité de Vases d'or, enrichis de pierreries & pleins de toutes sortes de vins, avec des plats de porcelaine remplis de confitures seiches. Pendant que l'Hôte & son Convive bûvoient des plus excellens vins, il entra des Chanteurs & des Joüeurs d'Instrumens, qui commencerent un concert dont Haroün fut enchanté. J'ai, disoit-il en lui-même, des voix admirables dans mon Palais; mais il faut avoüer qu'elles ne

méritent pas d'entrer en comparaison avec celles-cy. Je ne comprens pas comment un particulier peut avoir assez de bien pour vivre si magnifiquement.

Tandis que ce Prince étoit particulierement attentif à une voix, dont la douceur le raviſſoit, Aboulcasem ſortit de la ſalle & revint un moment aprés, tenant d'une main une baguette, & de l'autre un petit arbre dont la tige étoit d'argent, les branches & les feüilles d'émeraudes, & les fruits de rubis. Il paroiſſoit au haut de l'arbre un Paon d'or bien travaillé, & dont le corps étoit rempli d'ambre, d'eſprit d'aloës & d'autres ſenteurs. Il poſa cet arbre au pied de l'Empereur, puis frappant de ſa baguette la tête du Paon, le Paon étendit ſes aîles & ſa

queuë, se mit à tourner avec beaucoup de viteſſe, & à meſure qu'il tournoit, les parfums dont il étoit plein en ſortoient de tous côtez & embaumoient toute la ſalle.

Le Calife ne pouvoit ſe laſſer de conſiderer l'arbre & le Paon, & il en témoignoit encore ſon admiration, lorſqu'Aboulcaſem les prit & les emporta fort bruſquement. Arraſchid fut piqué de cette action, & dit en lui-même: Que veut dire ceci? Ce jeune homme, comme ſemble, ne ſçait pas ſi bien faire les choſes que je croïois. Il m'ôte cet arbre & ce Paon, quand il me voit occuppé à les regarder. A-t-il peur que je ne le prie de m'en faire préſent? Je crains que Giafar ne lui ait donné mal à propos le titre d'homme généreux.

Cette

Cette penſée ſe préſentoit à ſon eſprit, lorſqu'Aboulcaſem rentra dans la ſalle, accompagné d'un petit Page auſſi beau que le Soleil. Cet aimable enfant avoit une robe de brocard d'or, relevé de perles & de diamans. Il tenoit dans ſa main une couppe faite d'un ſeul rubi & rempli d'un vin couleur de pourpre. Il s'approcha du Calife, ſe proſterna devant lui juſqu'à terre & lui préſenta la couppe. Le Prince avança la main pour la recevoir, & l'aïant priſe il la porta à ſa bouche; mais, ô prodige étonnant! aprés avoir bû, il s'apperçût en la rendant au Page, qu'elle étoit encore toute pleine. Il la reprend auſſi-tôt, & l'aïant reportée à ſa bouche, il la vuide juſqu'à la derniere goutte. Il la remet enſuite entre les mains du Page, & à l'inſtant même

il voit qu'elle se remplit sans que personne verse rien dedans.

A cet objet merveilleux, la surprise d'Haroün fut extrême, & lui fit oublier l'arbre & le Paon. Il demanda comment cela se pouvoit faire. Seigneur, lui répondit Aboulcasem, c'est l'ouvrage d'un ancien Sage qui possedoit tous les secrets de la nature. En achevant ces paroles, il prit le Page par la main & sortit encore de la salle avec précipitation. Le Calife en fut indigné. Oh pour le coup, dit-il, ce jeune homme a perdu l'esprit. Il m'apporte toutes ces curiositez sans que je l'en prie ; il les offre à mes yeux, & quand il s'apperçoit que je prens le plus de plaisir à les voir, il me les enleve. Il n'y a rien de si ridicule ni de si mal-honnête. Ah Giafar, je

vous apprendrai à mieux juger des hommes :

Il ne ſçavoit que penſer du caractere de ſon Hôte ; ou plûtôt il commençoit à n'en avoir pas bonne opinion, lorſqu'il le vit rentrer pour la troiſiéme fois, ſuivi d'une Demoiſelle toute couverte de perles & de pierreries, & plus parée encore de ſa beauté que de ſes ajuſtemens. Le Calife à la vûë d'un ſi bel objet demeura ſaiſi d'étonnement. Elle lui fit une profonde révérence & acheva de le charmer en s'approchant de lui. Il la fit aſſeoir. En même-temps Aboulcaſem demanda un Luth tout accordé. On lui en apporta un compoſé de bois d'aloës, d'yvoire, de bois de ſandal & d'ébene. Il donna cet inſtrument à la belle Eſclave, qui en joüa ſi parfaitement, qu'Haroün qui s'y con-

noiſſoit, s'écria dans l'excés de ſon admiration : O jeune homme que vôtre ſort eſt digne d'envie ! Les plus grands Rois du monde, le Commandeur des Croïans même n'eſt pas ſi heureux que vous.

D'abord qu'Aboulcaſem remarqua que ſon Convive étoit enchanté de la Demoiſelle, il la prit auſſi par la main & la mena hors de la ſalle.

JOUR III.

CE fut une nouvelle mortification pour le Calife. Peu s'en falut qu'il n'éclatât ; mais il ſe contraignit, & ſon Hôte étant revenu dans le moment, ils continuerent à ſe réjoüir juſqu'au coucher du Soleil. Alors Haroün dit au jeune

homme : O généreux Aboulcasem, je suis confus du traitement que vous m'avez fait. Permettez-moi de me retirer & de vous laisser en repos. Le jeune homme de Basra qui ne vouloit point le gêner, lui fit la révérence d'un air gracieux & sans s'opposer à son dessein, le conduisit jusqu'à la porte de son Hôtel, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas reçû aussi magnifiquement qu'il le méritoit.

Je conviens, disoit le Calife en retournant au Caravanserail, que pour la magnificence, Aboulcasem est au-dessus des Rois ; mais pour la générosité, mon Visir n'a pas raison de le mettre en parallele avec moi ; car enfin, m'a-t-il fait le moindre présent ? Je me suis pourtant recrié sur la beauté de l'arbre, sur la couppe, sur le Page

& ſur la Demoiſelle. Et mon admiration devoit du moins l'engager à m'offrir quelqu'une de ces choſes. Non, cet homme là n'a que de l'oſtentation. Il ſe fait un plaiſir d'étaler ſes richeſſes aux yeux des Etrangers. Pourquoi ? Pour contenter ſeulement ſon orgüeil & ſa vanité. Dans le fonds, ce n'eſt qu'un avare, & je ne dois point pardonner à Giafar de m'avoir menti.

En faiſant ces réflexions ſi déſagréables pour ſon premier Miniſtre, il arrive au Caravanſerail. Mais quel fut ſon étonnement d'y trouver des tapis de ſoye, des tentes magnifiques, des pavillons, un grand nombre de Domeſtiques, tant Eſclaves, qu'Affranchis, des Chevaux, des Mulets, des Chameaux, & outre tout cela, l'Arbre & le Paon, le Page avec

ſa couppe, & la belle Eſclave avec ſon Luth.

Les Domeſtiques ſe proſternerent devant lui & la Demoiſelle lui préſenta un rouleau de papier de ſoye qu'il déplia, & qui contenoit ces mots : *O cher & aimable Convive que je ne connois point, je n'ai peut-être pas eu pour vous tous les égards que je vous devois. Je vous ſupplie d'avoir la bonté d'oublier les fautes que j'ai commiſes en vous recevant, & de ne me pas faire l'affront de refuſer les petits préſens que je vous envoïe. Pour l'Arbre, le Paon, le Page, la couppe & l'Eſclave, ils étoient à vous déja, puiſqu'ils vous avoient plû ; car une choſe qui plaît à mes Convives ceſſe d'être à moi & devient leur propre bien.*

Quand le Calife eut achevé de lire cette Lettre, il fut ſurpris de la libéralité d'A-

boulcaſem, & convenant alors qu'il avoit mal jugé de ce jeune homme : Mille millions de bénédictions, s'écria-t-il, ſoient données à Giafar ! Il eſt cauſe que je ſuis déſabuſé. Ah Haroün, ne te vante plus d'être le plus magnifique & le plus généreux de tous les hommes ; un de tes ſujets l'emporte ſur toi. Mais, ajouta-t-il en ſe reprenant, comment un ſimple particulier peut-il faire de pareils préſens ? Je devois bien lui demander où il a trouvé tant de richeſſes. Je confeſſe que j'ai tort de ne l'avoir point interrogé là-deſſus. Je ne veux pas m'en retourner à Bagdad ſans avoir approfondi cette affaire. Auſſi-bien il m'importe de ſçavoir pourquoi dans les Etats qui ſont ſous ma puiſſance, il y a un homme qui mene une vie plus délicieuſe

que moi. Il faut que je le renvoïe, & que je l'engage adroitement à me découvrir par quels moïens il a pû faire une fortune si prodigieuse.

Impatient de satisfaire sa curiosité, il laissa dans le Caravanserail ses nouveaux Domestiques & retourna chez le jeune homme à l'heure même, & se voïant seul avec lui : O trop aimable Aboulcasem, lui dit-il, les présens que vous m'avez faits sont si considérables, que je crains de ne pouvoir les accepter sans abuser de vôtre générosité. Permettez que je vous les renvoïe, & que charmé de la reception que vous m'avez faite, j'aille publier à Bagdad vôtre magnificence & vôtre penchant généreux.

Seigneur, lui répondit le jeune homme d'un air morti-

sé, vous avez sans doute sujet de vous plaindre du malheureux Aboulcasem. Il faut que quelqu'une de ses actions vous ait déplu, puisque vous rejettez ses présens. Vous ne me feriez pas cette injure, si vous étiez content de moi. Non, repliqua le Prince, le Ciel m'en est témoin, je suis enchanté de vôtre politesse; mais vos présens sont trop précieux. Ils surpassent ceux des Rois, & si j'ose vous dire ce que je pense, vous devriez moins prodiguer vos richesses, & faire reflexion qu'elles peuvent s'épuiser.

Aboulcasem sourit à ces paroles & repartit au Calife: Seigneur, je suis bien aise d'apprendre que ce n'est point pour me punir d'avoir commis quelque faute à vôtre égard que vous voulez refuser mes pré-

sens; & pour vous obliger à les recevoir, je vous dirai que j'en puis faire tous les jours de semblables, & même de plus grands sans m'incommoder. Je voi bien, ajouta-t-il, que ce discours vous étonne, mais vous cesserez d'en être surpris, quand je vous aurai conté toutes les avantures qui me sont arrivées. Il faut que je vous fasse cette confidence. En disant cela il conduisit Haroün dans une salle mille fois plus ornée & plus riche que les autres. Plusieurs Cassolettes tres-douces la parfumoient, & l'on y voïoit un trône d'or avec de riches tapis de pied. Arraschid ne pouvoit se persuader qu'il fût dans la maison d'un particulier ; il croïoit être chez un Prince plus puissant que lui-même. Le jeune homme le fit monter sur le trône, s'assit à ses côtez, &

commença de cette maniere l'hiſtoire de ſa vie.

JOUR IV.

JE ſuis fils d'un Joüaillier du Caire, nommé Abdelaziz. Il poſſedoit tant de richeſſes, que craignant d'armer contre lui l'envie ou l'avarice du Sultan d'Egypte, il quitta ſon païs & vint s'établir à Baſra où il épouſa la fille unique du plus riche Marchand de la Ville.

Je ſuis le ſeul fruit de ce mariage; de ſorte que joüiſſant de tous les biens de mon pere & de ceux de ma mere aprés leur mort, j'avois une fortune trés-brillante. Mais j'étois fort jeune, j'aimois la dépenſe, & me voïant de quoi exercer mon humeur libérale, ou pour

mieux dire ma prodigalité, je vivo s avec tant de profuſion, qu'en moins de deux ou trois ans mon patrimoine ſe trouva diſſipé. Alors, comme tous ceux qui ſe repentent de leur mauvaiſe conduite, je fis les plus belles réflexions du monde.

Aprés la figure que j'avois faite à Baſra, je crus devoir en ſortir pour aller traîner ailleurs des jours malheureux. Il me ſembla que ma miſere me ſeroit plus ſupportable devant des yeux étrangers. Je vendis ma maiſon, le ſeul bien qui me reſtoit. Je me joignis à une caravane de Marchands avec leſquels j'allai à Mouſel enſuite à Damas, & traverſant le deſert d'Arabie & le Mont Pharan, j'arrivai au grand Caire.

La beauté des maiſons & la magnificence des Moſquées me ſurprirent; & me repré-

ſentant tout à coup que j'étois dans la Ville où Abdelaziz avoit pris naiſſance, je ne pus m'empêcher de ſoupirer & de répandre quelques larmes. O mon pere, diſois-je en moi-même, ſi vous viviez encore, & que dans le lieu où vous avez joüi d'un ſort digne d'envie vous viſſiez vôtre fils dans une ſituation déplorable, quelle ſeroit vôtre douleur.

Occuppé de cette penſée qui m'attendriſſoit, j'arrivai en me promenant ſur les bords du Nil. J'étois derriere le Palais du Sultan. Il parut à une fenêtre une jeune Dame, dont la beauté me frappa. Je m'arrêtai pour la regarder. Elle s'en apperçut & ſe retira. Comme la nuit approchoit, & que je ne m'étois point encore aſſuré d'un logement, j'en allai chercher un dans le voiſinage.

Je pris peu de repos ; les traits de la jeune Dame s'offroient ſans ceſſe à mon eſprit. Je ſentois bien que je l'aimois déja. Plût à Dieu, diſois-je, que je ne l'euſſe pas vûë, ou qu'elle ne m'eût point remarqué. Je n'aurois pas conçû pour elle un amour inſenſé, ou j'aurois eu le plaiſir de la regarder plus long-temps.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre ſous ſes fenêtres dans l'eſperance de la revoir. Mais je fus trompé dans mon attente. Elle ne ſe montra point. Cela m'affligea fort, ſans pourtant me rebuter ; car j'y retournai le jour ſuivant & je fus plus heureux. La Dame parut, & voïant que je la conſiderois avec attention : Inſolent, me dit-elle, ne ſçais tu pas qu'il eſt défendu aux hommes de s'arrêter ſous les fenê-

tres de ce Palais ? Retire-toi promptement. Si les Officiers du Sultan te surprennent en cet endroit, ils te feront mourir.

Au lieu d'être épouvanté de ces paroles & de prendre la fuite : Je me prosternai le visage contre terre, puis m'étant relevé : Madame, lui dis-je, je suis un étranger. J'ignore les coûtumes du Caire, & quand je les sçaurois, vôtre beauté m'empêcheroit de les observer. Ah ! témeraire, s'écria-t-elle, crains que je n'appelle ici des Esclaves pour punir ton audace. En parlant de cette sorte elle disparut, & je crus qu'indignée de ma hardiesse, elle alloit effectivement appeller du monde pour me maltraiter.

Je m'attendois à voir venir fondre sur moi des gens armez ;

mez ; mais plus touché de la colere de la Dame que de ses menaces, j'étois insensible au peril où je me trouvois. Je regagnai lentement ma maison. Que cette nuit fut cruelle pour moi ! Une ardente fiévre, causée par l'agitation de mon amour, vint échauffer mon sang & me causa d'affreuses réveries.

Cependant l'envie de revoir la Dame & l'espérance d'en être regardé plus favorablement, quoique je n'eusse pas lieu de m'y attendre, calmerent mes transports. Entraîné par ma folle passion, je courus encore le lendemain sur les bords du Nil & me plaçai au même endroit que les jours précédens.

La jeune Dame se montra dès qu'elle m'apperçut ; mais elle avoit l'air si fier que j'en fus

effraïé : Quoi, miſérable, me dit-elle, aprés les menaces que je t'ai faites, tu peux revenir dans ces lieux : fui loin de ce Palais. Je veux bien t'avertir encore par pitié que ta perte eſt certaine, ſi tu ne diſparois en ce moment. Qui peut te retenir, ajouta-t-elle un moment aprés, voïant que je ne m'en allois point? Tremble jeune audacieux : la foudre eſt prête à tomber ſur toi.

A ce diſcours, qui ſans doute auroit perſuadé un homme moins épris que moi, au lieu de m'éloigner de la Dame, je la regardai d'un air tendre, & lui répondis : belle Dame, croïez-vous qu'un malheureux qui s'eſt laiſſé charmer & qui vous adore ſans eſpérance, puiſſe craindre la mort ? Hélas ! j'aime mieux perdre la vie, que de ne pas vivre pour vous.

Hé-bien, reprit-elle, puisque tu es si opiniâtre, va passer le reste de la journée dans la Ville, & reviens cette nuit sous mes fenêtres. A ces mots elle disparut avec précipitation, & me laissa rempli d'étonnement, d'amour & de joïe.

Si jusques-là j'avois été rebelle au commandement rigoureux que la Dame me faisoit de m'en aller, vous pouvez bien penser que je m'y soumis alors fort volontiers, la nouvelle circonstance qu'on y ajoutoit en adoucissoit la rigueur. Dans l'attente des plaisirs que je me promettois, j'oubliois mes malheurs. Je ne dois plus, disois-je, me plaindre de la fortune; elle me devient plus favorable qu'elle ne m'a été contraire. Je me retirai chez moi, où je m'occupai à me parer & à me parfumer.

Quand la nuit fut venuë, & que je jugeai qu'il étoit tems d'aller où mon amour m'appelloit, je m'y rendis dans l'obſcurité. Je trouvai à une fenêtre de l'appartement de la Dame une corde ſuſpenduë. Je m'en ſervis pour y monter. Je traverſai deux chambres pour gagner une troiſiéme qui étoit magnifiquement meublée, & au milieu de laquelle il y avoit un trône d'argent.

Je fis peu d'attention aux meubles précieux & à toutes les choſes rares qu'on y voïoit. La Dame ſeule attira mes regards. Ah! Seigneur, que d'attraits! ſoit que la nature l'eût formée pour montrer aux hommes qu'elle ſçait quand il lui plaît faire un ouvrage parfait, ſoit que trop prévenu pour elle mon imagination charmée dérobât ſes défauts à mes yeux,

je fus enchanté de sa beauté.

Elle me fit monter sur le trône, s'assit auprés de moi & me demanda qui j'étois. Je lui contai mon Histoire avec beaucoup de sincerité. Je m'aperçûs qu'elle l'écoutoit fort attentivement. Elle me parut même touchée de la situation où la fortune m'avoit réduit, & cette pitié qui marquoit un cœur généreux, acheva de me rendre le plus amoureux de tous les hommes. Madame, lui dis-je, quelque malheureux que je sois, je cesse d'être à plaindre, puisque vous êtes sensible à mes malheurs.

JOUR V.

INsensiblement nous nous engageames dans un tendre entretien qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit, & elle m'avoüa que si j'avois été frappé de sa vûë, de son côté, elle n'avoit pû se défendre d'avoir de l'attention pour moi. Puisque vous m'avez appris qui vous êtes, poursuivit-elle, je ne veux point que vous ignoriez qui je suis.

Je me nomme Dardané. J'ai pris naissance dans la Ville de Damas. Mon pere étoit un des Visirs du Prince qui y regne aujourd'hui, & s'appelloit Behrouz. Comme la gloire de son Maître & le bien de l'E-

tat faisoient la régle de toutes ses actions, il eut pour ennemis tous ceux qui avoient d'autres principes, & ces ennemis le perdirent dans l'esprit du Roy. L'infortuné Behrouz aprés plusieurs années de service fut écarté de la Cour. Il se retira dans une maison qu'il avoit aux portes de la Ville, où il se donna tout entier à mon éducation. Mais, hélas! il n'eut pas le plaisir de recüeillir le fruit de ses peines, il mourut que je n'étois pas encore sortie de l'enfance.

Ma mere ne le vit pas plûtôt mort qu'elle fit de l'argent comptant de tous ses effets; & cette miserable femme aprés m'avoir venduë à un Marchand d'Esclaves, partit pour les Indes avec un jeune homme qu'elle aimoit. Cependant le Marchand d'Esclaves m'amena

au Caire avec plusieurs autres filles qu'il avoit achetées. Il nous habilla toutes magnifiquement, & quand il nous crut en état d'être présentées au Sultan d'Egypte, il nous conduisit dans ce Palais, & nous fit entrer dans une grande salle où le Sultan étoit assis sur son Trône.

Nous passames toutes l'une aprés l'autre devant ce Prince, qui parût charmé de ma vûë. Il descendit de son Trône & s'étant approché de moi : Qu'elle est bien faite, s'écria-t-il ! quels yeux ! quelle bouche ! Mon ami, continua-t-il en s'adressant au Marchand, depuis que tu me vends des Esclaves tu ne m'en as jamais amené une de la beauté de celle-ci. Non, rien n'est comparable à cette jeune personne. Demande ce que tu voudras pour elle. Je ne

ne puis assez te païer un objet si charmant. Enfin le Prince transporté de joïe & déja fort amoureux, fit donner une grosse somme au Marchand & le renvoïa avec ses autres Esclaves. Il appella ensuite le Chef de ses Eunuques : Keydkabir, lui dit-il, conduis ce soleil dans un appartement separé. Keydkabir obéit, & m'amena dans celui-ci qui est le plus riche du Palais. Je n'y fus pas plûtôt renduë, que plusieurs Esclaves, jeunes & vieilles y entrerent. Les unes m'apporterent des habits magnifiques ; les autres des rafraîchissemens, & les autres avoient des Luths dont elles joüoient assez bien. Elle me dirent toutes qu'elles m'étoient envoïées par le Sultan ; que ce Prince les destinoit à me servir, & qu'elles

n'épargneroient rien pour s'en bien acquiter.

Je reçûs bien-tôt une visite du Sultan. Il me déclara son amour dans les termes les plus vifs ; & les réponses naïves que je faisois à des discours si nouveaux pour moi, au lieu de déplaire à ce Prince irritoient sa passion. Enfin me voilà devenuë Sultane favorite. Toutes les Esclaves qui se croioient assez belles pour mériter ma place, en furent trés-jalouses ; & vous ne sçauriez vous imaginer tous les moïens qu'elles mettent en usage depuis trois ans pour me détruire. Mais je me tiens si bien sur mes gardes, que leur malice a été inutile jusqu'ici. Ce n'est pas que je sois contente de mon sort ; car je ne puis aimer le Sultan, & je ne suis point assez ambi-

tieuse pour être ébloüie des honneurs qu'on me rend. Je suis seulement piquée de tous les efforts que mes Rivales font pour me perdre, & je veux qu'elles en aïent le démenti. Vous devez pardonner cela à une femme.

Leurs chagrins, poursuivit-elle, me font donc plus de plaisir que l'amour du Sultan. Il faut pourtant avoüer que ce Prince est aimable; mais soit qu'il ne dépende pas de nous d'aimer, soit que la conquête de mon cœur vous fût reservée, vous êtes le premier homme qui se soit attiré mes regards. Pour répondre à un aveu si obligeant, & qui me sembloit augmenter le prix de ma bonne fortune, je promis à la jeune Dame un amour immortel, & je la pressai de ne pas differer plus long-tems mon

bonheur. Mes discours passionnez l'attendrirent ; mais la fortune se plaît à présenter aux malheureux des espérances trompeuses, & mon astre ennemi n'avoit pas encore répandu sur moi toute sa mauvaise influence. Dans le moment que la belle Dardané renduë aux pressantes instances de ma tendresse alloit combler mes désirs, on vint frapper à la porte de la chambre assez rudement. Nous en fûmes effraïez l'un & l'autre. O Ciel, me dit la Dame tout bas, on m'a trahie ! nous sommes perdus ! c'est le Sultan lui-même !

Si la corde dont je m'étois servi pour monter eût été attachée à une fenêtre de la chambre où nous étions, j'aurois pû facilement me sauver ; mais elle étoit à une fenêtre de la chambre même où se

trouvoit alors le Sultan. De sorte que prenant le seul parti qui me restoit, je me cachai sous le Trône & Dardané alla ouvrir la porte.

JOUR VI.

LE Sultan suivi de plusieurs Eunuques noirs qui portoient des flambeaux, entra d'un air furieux. Malheureuse, s'écria-t-il, quel homme est ici avec toi ? On en a vû monter un à une fenêtre de cet appartement, & la corde y est encore attachée. La Dame demeura interdite à ces paroles. Elle ne put répondre un seul mot ; & quand elle auroit osé païer de hardiesse, son effroi ne la condamnoit que trop. Qu'on cherche partout, ajouta

le Sultan, & que le téméraire n'échappe point à ma vengeance ! Les Eunuques obéirent. Ils m'eurent bien-tôt découvert. Ils m'arracherent de dessous le Trône & me trainerent jusqu'aux pieds de leur Maître, qui me dit : O misérable ! quelle est ton audace ? La Ville du Caire n'a-t-elle point assez de femmes pour toi, & ne dévois-tu pas respecter mon Palais ?

Je n'étois pas moins épouvanté que la Favorite. Peu s'en fallut même que je ne tombasse évanoüi. Je croi que si la même avanture vous arrivoit à Bagdad, & que vous vous trouvassiez surpris par le grand Haroün Arraschid dans son Sérail, pardonnez-moi, Seigneur, cette réflexion, vous ne seriez peut-être pas dans un autre état. Je n'eus donc

pas la force de parler. J'étois à genoux devant le Sultan, & je n'attendois que la mort. Ce Prince tira son sabre pour me la donner ; mais dans le temps qu'il m'alloit frapper, il arriva une vieille Dame Mulastre qui l'en empêcha. Qu'allez-vous faire, Seigneur, lui dit-elle, ne frappez point ces misérables; ne souillez pas vôtre main d'un sang si abject. Ils sont indignes même que la terre reçoive leurs cadavres, puisqu'ils ont eu l'insolence, l'un de vous manquer de respect, & l'autre de vous trahir. Ordonnez qu'on les jette tous deux dans le Nil, & qu'ils servent de pâture aux poissons. Le Sultan suivit ce conseil, & les Eunuques nous précipiterent dans le Nil par les fenêtres d'une tour, dont ce fleuve batoit les murs.

Quoi qu'étourdi de ma chû-

te, comme je ſçais fort bien nager, je gagnai le rivage oppoſé au Palais. Echappé d'un ſi grand péril, je rappellai le ſouvenir de la jeune Dame que la peur de mourir m'avoit fait oublier ; & l'amour à ſon tour triomphant de la crainte de la mort, je rentrai dans le Nil avec plus d'ardeur que je n'en étois ſorti, j'en ſuivis le cours en nageant, & autant que l'obſcurité de la nuit me pouvoit permettre de diſcerner les objets, je tâchois de découvrir ſur l'eau le corps de la Dame infortunée dont je cauſois la perte ; mais je ne l'apperçûs point, & ſentant que mes forces commençoient à s'affoiblir, je fus obligé de regagner la terre pour conſerver une vie que j'expoſois inutilement.

Je ne pouvois douter que la Favorite n'eût perdu la ſienne,

& j'étois inconsolable d'avoir sa mort à me reprocher. Je pleurois amerement. Hélas, disois-je, sans moi, sans mon funeste amour, Dardané, la belle Dardané vivroit encore! Hé pourquoi suis-je venu au Caire? Pourquoi, n'ignorant pas que les malheurs sont contagieux, ai-je recherché la tendresse d'une si charmante personne? Pénetré de douleur de me voir la cause de son infortune, & le séjour du Caire me devenant odieux aprés cette avanture, je pris la route de Bagdad.

Aprés quelques jours de chemin, j'arrivai un soir au pied d'une montagne, derriere laquelle il y avoit une assez grande Ville. Je m'assis au bord d'un ruisseau pour me reposer, & je résolus de passer la nuit en cet endroit. Le sommeil se

rendit maître de mes sens, & déja les premiers raïons du jour étoient prêts à paroître, lorsque j'entendis à quelques pas de moi des plaintes & des gémissemens qui me réveillerent. Je prêtai une oreille attentive, & il me sembla que ces plaintes étoient d'une femme qu'on maltraitoit. Je me levai aussitôt, & m'avançant du côté qu'elles partoient, j'apperçûs un homme qui faisoit une fosse avec une pioche.

Je me cachai dans un buisson pour l'observer. Je remarquai qu'aïant fait la fosse, il mit dedans quelque chose qu'il couvrit de terre & qu'ensuite il s'en alla. Le jour étant venu presque dans le moment, je m'approchai pour voir ce que c'étoit. Je remuai la terre, & trouvai un grand sac de toille tout ensanglanté, dans lequel

il y avoit une jeune fille qui paroissoit rendre les derniers soupirs. Ses habits, quoique couverts de sang, ne laisserent pas de me faire juger que ce devoit être une personne de qualité. Quelle cruelle main, m'écriai-je, saisi d'horreur & de compassion, quel barbare a pû maltraiter cette jeune personne? Le Ciel veüille punir cet assassin.

La Dame que je croïois sans connoissance entendit ces paroles, & me dit: O Musulman, sois assez charitable pour me secourir. Si tu aimes ton Créateur, donne moi une goutte d'eau pour appaiser la soif qui me devore, & pour soulager ma vive douleur. Je courus aussi-tôt à la fontaine & remplis mon turban d'eau que je lui portai. Elle en but, & puis ouvrant les yeux elle me regarda.

O jeune homme, me dit-elle, qui viens si à propos à mon secours, tâche d'arrêter mon sang. Je ne croi pas mes plaïes mortelles. Sauve-moi la vie. Tu ne t'en repentiras pas.

Je déchirai mon turban & une partie de ma veste, & quand j'eus bandé ses plaïes : Pousse la charité jusqu'au bout, me dit-elle : Porte-moi dans la Ville & me fais panser. Belle Dame, lui répondi-je, je suis un étranger. Je ne connois personne dans cette Ville. Si l'on me demande par quelle avanture je me trouve chargé d'une fille assassinée, que faudra-t-il que je réponde ? Dis que je suis ta sœur, répartit-elle, & ne te mets point en peine du reste.

Je pris la Dame sur mon dos. Je la portai dans la Ville,

& j'allai loger dans un Caravanserail où je lui fis préparer un lit. J'envoyai chercher un Chirurgien qui la pansa, & qui assura que ses blessures n'étoient pas dangereuses. En effet elle fut guerie au bout d'un mois. Pendant qu'elle étoit convalescente, elle demanda du papier & de l'encre. Elle écrivit une lettre, & me la mettant entre les mains : Va, me dit-elle, au lieu où s'assemblent les Marchands, demande Mahyar, présente-lui ma lettre ; prens ce qu'il te donnera & reviens.

Je portai la lettre à Mahyar. Il la lut avec beaucoup d'attention, la baisa fort respectueusement & la mit sur sa tête. Il tira ensuite deux grosses bourses pleines de sequins d'or qu'il me donna. Je les pris & revins trouver la Dame qui me

chargea de loüer une maiſon. J'en loüai une, & nous y allâmes tous deux loger. Si-tôt que nous y fûmes arrivez, elle écrivit une ſeconde lettre à Mahyar qui me donna quatre bourſes remplies de pieces d'or. J'achetai par ordre de la Dame des habits pour elle & pour moi, avec quelques Eſclaves pour nous ſervir.

JOUR VII.

JE paſſois dans le quartier pour frere de la Dame, & je vivois avec elle comme ſi je l'euſſe été véritablement, quoique ce fût une fort belle perſonne. Dardané occupoit ſans ceſſe ma penſée, & loin de me livrer à de nouvelles amours, je voulus plus d'une

fois quitter la Dame ; mais elle me prioit de ne la point abandonner. Attens, jeune homme, me disoit-elle, j'ai encore besoin de toi pour quelque tems. Je t'apprendrai bientôt qui je suis, & je prétens bien reconnoître les services que tu m'as rendus.

Je demeurois donc toujours avec elle, & je faisois par pure générosité tout ce qu'elle exigeoit de moi. Quelque envie que j'eusse de savoir pourquoi elle avoit été assassinée, il ne me fut pas possible de l'engager à me le dire. J'avois beau lui donner souvent occasion de me conter son Histoire, elle gardoit là-dessus un profond silence, au lieu de satisfaire ma curiosité.

Va, me dit-elle un jour en me présentant une bourse pleine de sequins, va trouver un

Marchand nommé Namahran. Di-lui que tu veux acheter de belles étoffes. Il t'en montrera de plusieurs sortes. Choisis-en quelques pieces & les lui païe sans marchander. Fais lui ensuite bien des civilitez & apporte-moi les étoffes. Je m'informai de la demeure de Namahran. On me l'enseigna. Il étoit assis dans sa boutique. Je vis un jeune homme de fort belle taille, qui avoit de petits cheveux crépus & plus noirs que du jais. Il avoit de beaux pendans d'oreilles & de gros diamans à tous ses doigts. Je m'assis auprés de lui. Je demandai des étoffes. Il m'en fit voir plusieurs pieces. J'en choisis trois. Il y mit le prix. Je lui comptai de l'argent. Je me levai, & aprés avoir pris congé de lui fort civilement, je fis emporter les étoffes par une

Esclave

Esclave qui me suivoit.

Deux jours aprés, la Dame me donna encore une bourse & me dit de retourner chez Namahran pour y acheter d'autres étoffes. Mais souvenez-vous, ajouta-t-elle, qu'il ne faut point marchander. Quelque chose qu'il vous demande ne manquez pas de le lui donner. D'abord que ce Marchand me vit revenir chez lui, & qu'il sçût ce qui m'amenoit, il étala devant moi ses plus riches étoffes. Je m'arrêtai à celles qui me plurent, & quand il fut question de païer, je jettai ma bourse, en disant à Namahran de prendre ce qu'il voudroit. Il fut charmé de ce procedé noble: Seigneur, me dit-il, ne pourriez-vous pas un jour me faire l'honneur de venir dîner chez moi. Trés-volontiers, lui répondis-je, & de

ſera dés demain, ſi vous le ſouhaitez. Le Marchand me témoigna que je lui ferois beaucoup de plaiſir.

Quand j'appris à la Dame que Namahran m'avoit invité à dîner chez lui, elle en parut tranſportée de joïe. Ne manquez pas d'y aller, me dit-elle, & de le prier auſſi de venir ici demain. Dites-lui que vous voulez le régaler à vôtre tour. J'aurai ſoin de faire préparer un ſuperbe feſtin. Je ne ſçavois ce que je devois penſer des mouvemens de joïe qu'elle laiſſoit éclater. Je voïois bien qu'elle avoit quelque deſſein; mais j'étois fort éloigné de le pénétrer. Je me rendis donc le lendemain chez le Marchand, qui me reçût & me traita parfaitement bien. Avant que de nous ſéparer, je lui appris ma demeure, & lui dis que le jour

suivant, je voulois aussi lui donner à dîner.

Il ne manqua pas de me venir trouver. Nous nous mîmes tous deux à table, & nous passames toute la journée à boire des meilleurs vins. La Dame ne voulut point être de la partie ; elle eut même grand soin de se tenir cachée pendant le repas. Comme elle m'avoit fort recommandé d'amuser le Marchand & de ne pas souffrir qu'il s'en retournât chez lui cette nuit, je l'arrêtai le soir malgré toutes les instances qu'il me pût faire pour que je lui permisse de s'en aller. Nous continuâmes de boire, & nous fimes la débauche jusqu'à minuit. Alors je le menai dans une chambre où il y avoit un lit préparé pour lui. Je l'y laissai & me retirai dans la mienne. Je me couchai & m'endor-

mis; mais je ne goûtai pas long-tems la douceur du ſomeil. La Dame vint bien-tôt me reveiller. Elle tenoit un flambeau d'une main & de l'autre un poignard. Jeune homme, me dit-elle, leve toi. Viens voir ton Convive baigné dans ſon perfide ſang.

Je me levai plein d'horreur à ces paroles; je m'habille à la hâte. Je ſuis la Dame dans la chambre du Marchand, & voïant le miſérable étendu ſans vie ſur ſon lit: Ah! cruelle, m'écriai-je, qu'avez-vous fait? Avez-vous pû commettre une action ſi noire? Et pourquoi m'avez-vous fait ſervir d'inſtrument à vôtre fureur? Jeune étranger, me dit-elle, ne ſois point faché d'avoir contribué à me venger de Namahran. C'étoit un traître. Tu ne le plaindras pas quand tu ſçauras

son crime, ou plûtôt quand tu apprendras qu'il est l'auteur de mon infortune que je vais te raconter.

Je suis, poursuivit-elle, fille du Roy de cette Ville. Un jour que j'allois aux bains publics, j'apperçûs Namahran dans sa boutique. J'en fus frappée, & malgré moi son image s'offroit toujours à mon esprit. Je sentis que je l'aimois. Je combatis d'abord mes sentimens. Je m'en représentai l'indignité, & je crus que je les vaincrois par mes réflexions. Mais je me trompois: L'amour l'emporta sur ma fierté. Je devins inquiete, languissante, & mon mal s'augmentant de moment en moment, je tombai dans une maladie dont je serois morte infailliblement, si ma Gouvernante qui se connoissoit mieux à mes symptomes que les Mede-

cins, n'en eût pénétré la cauſe. Elle m'engagea fort adroitement à lui avoüer que ſes conjectures n'étoient pas fauſſes. Je lui contai de quelle maniere j'avois conçû mon malheureux amour; & elle jugea, par ce que je lui dis, que j'étois follement épriſe de Namahran.

Elle fut touchée de l'état où je me trouvois; & elle promit de ſoulager mes peines. En effet une nuit elle fit entrer dans le Sérail le jeune Marchand ſous des habits de fille & me l'amena dans mon appartement. Outre la joïe de le voir, j'eus le plaiſir de remarquer qu'il étoit charmé de ſon bonheur. Aprés l'avoir tenu enfermé dans un cabinet pendant pluſieurs jours, ma Gouvernante le fit ſortir du Sérail auſſi heureuſement qu'elle l'y avoit introduit, & de tems

en tems il y revenoit sous le même déguisement.

JOUR VIII.

IL me prit fantaisie d'aller voir à mon tour Namahran. Je me faisois un plaisir de le surprendre, ne doutant point que cette démarche qui lui prouvoit l'excez de ma passion, ne lui fût trés-agréable. Je sortis toute seule une nuit du Palais par des détours qui m'étoient connus, & je me rendis à sa maison. J'eus peu de peine à la trouver, parce que je l'avois bien remarquée en allant aux bains & en revenant. Je frappai à la porte. Un Esclave vint ouvrir & me demanda qui j'étois & ce que je voulois. Je suis, lui répondi-je, une jeune

Dame de la Ville, & je voudrois parler à ton maître. Il est en compagnie, reprit l'Esclave. Il s'entretient en ce moment avec une autre Dame, revenez demain.

A ce mot de Dame, je me sentis saisir d'un mouvement de jalousie qui me mit hors de moi-même. Je devins furieuse. Au lieu de me retirer, j'entre brusquement dans la maison, & m'avançant dans une salle où il y avoit de la lumiere & tout l'appareil d'un festin, j'apperçois le Marchand à table avec une jeune fille assez belle. Ils bûvoient tous deux & chantoient des chansons tendres & passionnées. Je ne pus retenir ma colere à ce spectacle. Je me jettai sur la jeune fille, & lui donnai mille coups : Je lui aurois ôté la vie, si elle n'eût pas trouvé moïen de m'échapper.

Je

Je ne m'en pris pas ſeulement à ma rivale ; dans le tranſport qui m'agitoit je n'épargnai point Namahran.

Il ſe jetta d'abord à mes genoux, me demanda pardon, & me jura qu'il ne me trahiroit plus. Il m'appaiſa. Je me rendis à ſes ſermens & à ſes ſoumiſſions. Il m'engagea même à boire avec lui, & fit ſi bien qu'il m'enyvra. Quand il me vit dans cet état, le traître me frappa de pluſieurs coups de couteau. Je tombai ſans ſentiment. Il me crut morte. Il me mit dans un grand ſac de toile & me porta lui-même ſur ſon dos hors de la Ville, juſqu'à l'endroit où tu m'as trouvée. Pendant qu'il me creuſoit un tombeau, j'ai repris mes eſprits & pouſſé quelques plaintes ; mais bien loin d'en être attendri & de ſe montrer du

moins assez pitoïable pour achever de me donner la mort avant que de me mettre en terre, le barbare se faisoit un plaisir de m'enterrer toute vive.

Pour Mahyar, continua-t-elle, cet autre Marchand à qui tu as porté des lettres de ma part, c'est le Marchand du Sérail. Je lui ai fait sçavoir que j'avois besoin d'argent, & lui ai mandé mon avanture en le priant de la tenir secrette jusqu'à ce que j'eusse goûté le plaisir d'une pleine vengeance. O jeune homme, voilà mon Histoire. Je n'ai pas voulu te l'apprendre plûtôt, de peur que tu ne te fisses un scrupule de m'amener ici ma victime. Je ne croi pas que tu désaprouves présentement ma généreuse action, & pour peu que tu sois ennemi des cœurs perfides, tu dois me loüer d'avoir eu le coûrage de

percer celui de Namahran. Aussi-tôt qu'il sera jour, ajouta-t-elle, nous irons ensemble au Palais. Le Roy mon pere m'aime passionnement. Je lui confesserai ma faute. J'espere qu'il me la pardonnera, & j'ose te promettre qu'il te comblera de bienfaits.

Non, Madame, dis-je alors à la Princesse. Je ne demande rien pour vous avoir sauvée. Le Ciel m'est témoin que je ne m'en repens pas ; mais je vous l'avouë, je suis au désespoir d'avoir si bien servi vôtre ressentiment. Vous avez abusé de ma complaisance en me faisant contribuer à une trahison. Vous deviez plûtôt m'obliger à vous venger noblement. J'aurois volontiers exposé ma vie pour vous. Enfin, Seigneur, quoique je trouvasse Namahran justement puni, j'avois

tant de regret de l'avoir moi-même conduit à la mort, que j'abandonnai sur le champ la Dame & mépriſai ſes promeſſes. Je ſortis de la Ville avant le jour, & j'apperçûs ſi-tôt qu'il parut une caravanne de Marchands qui étoit campée dans une Prairie. Je la joignis, & comme elle alloit à Bagdad où j'avois envie de me rendre, je partis avec elle.

J'y arrivai heureuſement; mais je me trouvai bien-tôt dans une ſituation fort triſte. J'étois ſans argent, & il ne me reſtoit de toute ma fortune paſſée qu'un ſequin d'or. Je m'aviſai de le changer en aſpres. J'en achetai des pommes de ſenteur, des dragées, des baulmes & des roſes. J'allois tous les jours chez un Marchand de Fyquaa* où pluſieurs Seigneurs & autres perſonnes

* Boiſſon compoſée d'orge, d'eau & de raiſins de paſſe.

avoient coutume de s'assembler pour s'entretenir ensemble. Je leur présentois dans une corbeille ce que j'avois acheté. Chacun prenoit ce qu'il vouloit, & ne manquoit pas de me donner quelque argent. Si bien que ce petit commerce me fournissoit de quoi vivre commodément.

Un jour que je présentois des fleurs comme à l'ordinaire chez le Marchand de Fyquaa, il y avoit dans un coin de la salle un vieillard auquel je ne prenois pas garde, & qui voïant que je ne m'adressois point à lui, m'appella : Mon ami, me dit-il, d'où vient que tu ne m'offres pas ta marchandise aussi-bien qu'aux autres ? Ne me compte tu point parmi les honnêtes gens, ou t'imagines-tu que je n'ai rien dans ma bourse ? Seigneur, lui répondi-

je, je vous prie de m'excuſer. Je ne vous voïois pas je vous aſſure. Tout ce que j'ai eſt à vôtre ſervice, & je ne vous en demande rien. En même-tems je lui préſentai ma corbeille. Il prit une pomme de ſenteur & me dit de m'aſſeoir auprés de lui. Je m'aſſis. Il me fit mille queſtions : Il me demanda qui j'étois, & comment on me nommoit. Diſpenſez-moi, lui di-je en ſoupirant, de contenter vôtre curioſité. Je ne puis la ſatisfaire ſans rouvrir des bleſſures que le tems commence à fermer. Ces paroles ou plûtôt le ton dont je les prononçai empêcha le vieillard de me preſſer là-deſſus. Il changea de diſcours, & aprés un aſſez long entretien s'étant levé pour s'en aller, il tira de ſa bourſe dix ſequins d'or qu'il me mit entre les mains.

Je fus fort ſurpris de cette libéralité. Les plus conſidérables Seigneurs à qui j'avois coûtume de préſenter ma corbeille ne me donnoient pas même un ſequin, & je ne ſçavois ce que je devois penſer de cet homme-là. Je retournai le lendemain chez le Marchand de Fyquaa, & j'y trouvai encore mon vieillard. Il ne fut pas ce jour-là des derniers à s'attirer mon attention. Je m'adreſſai d'abord à lui. Il prit un peu de baulme, & m'aiant fait encore aſſeoir auprés de lui, il me preſſa ſi vivement de lui raconter mon Hiſtoire que je ne pus m'en défendre.

Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé, & aprés que je lui eus fait cette confidence, il me dit : J'ai connu vôtre pere. Je ſuis un Marchand de Baſra. Je n'ai point d'enfans ni d'eſpe-

rance d'en avoir. J'ai conçû de l'amitié pour vous. Je vous adopte. Ainſi, mon fils, conſolez-vous de vos malheurs paſſez. Vous retrouvez un pere plus riche qu'Abdelaziz & qui n'aura pas moins d'amitié pour vous. Je remerciai ce vénérable vieillard de l'honneur qu'il me faiſoit & je le ſuivis lorſqu'il ſortit. Il me fit jetter ma corbeille & mes fleurs, & me mena dans un grand Hôtel qu'il avoit loüé. Il m'y donna un appartement avec des Eſclaves pour me ſervir. On m'apporta par ſon ordre de riches habits. On eut dit que mon pere Abdelaziz vivoit encore, & il ne ſembloit pas que j'euſſe jamais été dans un état miſérable.

Quand le Marchand eut terminé les affaires qui le retenoient à Bagdad, c'eſt-à-dire,

qu'il eût vendu toutes les marchandises qu'il y avoit apportées, nous prîmes ensemble le chemin de Bâsra. Mes amis, qui n'espéroient plus me revoir, ne furent pas peu surpris d'apprendre que j'avois été adopté par un homme qui passoit pour le plus riche Marchand de la Ville. Je m'attachai à plaire au vieillard. Il fut charmé de ma complaisance. Aboulcasem, me disoit-il souvent, je suis ravi de t'avoir rencontré à Bagdad. Tu me parois bien digne de ce que j'ai fait pour toi.

J'étois si touché des sentimens qu'il me marquoit, que bien loin d'en abuser, j'allois au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Au lieu de chercher les gens de mon âge, je lui tenois bonne compagnie. Je ne le quittois presque point.

JOUR IX.

CEpendant ce bon vieillard tomba malade & les Médecins ne le purent guérir. Se voiant à l'extrémité, il fit retirer tout le monde & me dit : Il est tems, mon fils, de vous révéler un secret important. Si je n'avois pour tout bien que cette maison avec les richesses que vous y voïez, je croïrois ne vous laisser qu'une fortune médiocre ; mais tous les biens que j'ai amassez pendant le cours de ma vie, quoique considérables pour un Marchand, ne sont rien en comparaison du trésor qui y est caché & que je veux vous découvrir. Je ne vous dirai pas

depuis quel tems, par qui, ni de quelle maniere il se trouve ici, car je l'ignore. Tout ce que je sçai, c'est que mon aïeul en mourant le découvrit à mon pere qui me fit aussi la même confidence peu de jours avant sa mort.

Mais, poursuivit-il, j'ai un avis à vous donner & gardez-vous bien de le mépriser. Vous êtes naturellement généreux. Lorsque vous vous verrez en état de suivre vôtre penchant, vous ne manquerez pas de prodiguer vos richesses. Vous recevrez magnifiquement les Etrangers qui viendront chez vous. Vous les accablerez de présens, & vous ferez du bien à tous ceux qui imploreront vôtre secours. Cette conduite que j'approuverois fort, si vous la pouviez tenir impunément sera cause de vôtre perte. Vous

vivrez avec tant de magnificence, que vous exciterez l'envie du Roy de Basra ou l'avarice de ses Ministres. Ils vous soupçonneront d'avoir un trésor caché. Ils n'épargneront rien pour le découvrir, & ils vous l'enleveront. Pour prévenir ce malheur, vous n'avez qu'à suivre mon exemple. J'ai toujours, de même que mon aïeul & mon pere, exercé ma profession & joüi de ce trésor sans éclat. Nous n'avons point fait de dépense dont le monde ait été surpris.

Je ne manquai pas de promettre au Marchand que j'imiterois sa prudence. Il m'apprit dans quel endroit étoit le trésor, & il m'assura que quelque grande idée que je pûsse me former des richesses qu'il renfermoit, je les trouverois encore plus considérables que je

ne me les représenterois. En effet aprés que ce généreux vieillard fût mort, & que comme son unique heritier, je lui eus rendu les derniers devoirs, je pris possession de tous ses biens dont cette maison fait une partie & j'allai voir le tréſor. Je vous avoüerai, Seigneur, que j'en fus étonné. S'il n'est pas inépuisable, il est du moins si riche que je ne sçaurois l'épuiser, quand le Ciel me laisseroit vivre beaucoup plus longtems que les autres hommes. Aussi loin de tenir la promesse que j'ai faite au Marchand, je répends par tout mes richesses. Il n'y a personne dans Basra qui n'ait senti mes bienfaits. Ma maison est ouverte à tous ceux qui ont besoin de moi, & ils s'en retournent tous contens. Est-ce posseder un tréſor, que de n'oser y toucher ? Et puis-je

en faire un meilleur usage que de l'emploïer à soulager les malheureux, à bien recevoir les Etrangers, & à mener une vie délicieuse?

Tout le monde s'imagina d'abord que j'allois me ruiner une seconde fois. Quand Aboulcasem, disoit-on, auroit tous les trésors du Commandeur des Croyans, il les dissiperoit. Mais on fut fort étonné dans la suite, lors qu'au lieu de voir dans mes affaires le moindre désordre, elle paroissoient au contraire devenir de jour en jour plus florissantes. On ne concevoit pas comment je pouvois augmenter mon bien en le prodiguant.

Je faisois pourtant tant de dépense, qu'enfin je soulevai contre moi l'envie, comme le vieillard me l'avoit prédit. Le bruit se répandit dans la Ville

que j'avois trouvé un trésor. Il n'en falut pas davantage pour attirer chez moi des gens avides. Le Lieutenant de Police de Basra me vint voir. Je suis, me dit-il, le Daroga * & je viens vous demander où est le trésor qui vous fournit dequoi vivre avec tant de magnificence? Je me troublai à ces paroles & demeurai tout interdit.

Il jugea bien à mon air éperdu que les discours qu'on tenoit de moi dans la Ville n'étoient pas sans fondement. Mais au lieu de me presser de lui découvrir mon trésor, Seigneur Aboulcasem, continua-t-il, j'exerce ma charge en homme d'esprit. Faites-moi quelque présent qui soit digne de ma discretion & je me retire. Combien me demandez-vous, lui dis-je? Je me conten-

* C'est-à-dire Lieutenant de Police.

terai, me répondit-il, de dix ſequins d'or par jour. Je lui repliquai : ce n'eſt pas aſſez. Je veux vous en donner cent. Vous n'avez tous les jours ou tous les mois qu'à venir ici & mon tréſorier vous les comptera.

Le Lieutenant de Police fut tranſporté de joïe, lorſqu'il entendit ces paroles. Seigneur, me dit-il, je voudrois que vous euſſiez trouvé mille tréſors. Joüiſſez tranquillement de vos biens. Je n'en troublerai jamais la poſſeſſion. Il toucha par avance une groſſe ſomme & s'en alla.

Peu de tems aprés le Viſir Aboulfatah Waſchy m'envoïa chercher, & m'aïant fait entrer dans ſon cabinet, il me dit : O jeune homme, j'ai appris que tu as découvert un tréſor. Tu ſçais que le quint appartient à Dieu

Dieu. Il faut que tu le donnes au Roy. Païe donc le quint & tu demeureras tranquille poſſeſſeur des quatre autres parties. Je lui répondis : Seigneur, je veux bien vous avoüer que j'ai trouvé un tréſor, & je vous jure en même-tems par le grand Dieu qui nous a créés l'un & l'autre, que je ne le découvrirai point quand on devroit me mettre en pieces. Mais je m'engage à vous donner tous les jours mille ſequins d'or, pourvû qu'aprés cela vous me laiſſiez en repos. Aboulfatah fut auſſi traitable que le Lieutenant de Police ; il m'envoïa un homme de confiance à qui mon Tréſorier donna trente mille ſequins pour le premier mois.

Ce Viſir craignant ſans doute que le Roy de Baſra n'apprît ce qui ſe paſſoit, aima mieux le lui dire lui-même. Ce Prince

l'écouta fort attentivement, & la choſe lui paroiſſant mériter d'être approfondie, il me voulut voir. Il me reçût d'un air riant & me dit : O jeune homme, pourquoi ne me montres-tu pas ton tréſor? Me crois-tu aſſez injuſte pour te l'enlever? Sire, lui répondi-je, que la vie de vôtre Majeſté ſoit auſſi longue que les ſiécles ; mais dût-on m'arracher la chair avec des tenailles brûlantes, je ne découvrirai point mon tréſor. Je conſens de païer chaque jour à vôtre Majeſté deux mille ſequins d'or. Si vous refuſez de les accepter, & que vous jugiez plus à propos de me faire mourir, vous n'avez qu'à ordonner. Je ſuis prêt à ſouffrir tous les ſupplices imaginables, plûtôt que de contenter vôtre curioſité.

Le Roy regarda ſon Viſir à

ce discours, & lui demanda conseil. Sire, lui dit le Ministre, la somme qu'il vous offre est si considérable, que c'est avoir trouvé un véritable trésor. Renvoïez ce jeune homme, qu'il vive avec sa magnificence ordinaire; qu'il ait soin seulement d'être exact à tenir la parole qu'il donne à vôtre Majesté. Le Roy suivit ce conseil. Il me fit même bien des caresses, & depuis ce tems-là, suivant nos conventions, je païe tous les ans, tant à lui, qu'au Visir & au Lieutenant de Police plus d'un million soixante mille sequins d'or. Voilà, Seigneur, ce que vous souhaitiez d'apprendre. Vous ne devez plus être surpris des présens que je vous ai faits, ni de tout ce que vous avez vû chez moi.

Lorsqu'Aboulcasem eut a-

chevé le recit de ſes avantures ; le Calife animé d'un violent deſir de voir le tréſor, lui dit : Eſt-il poſſible qu'il y ait au monde un tréſor que vôtre généroſité ne ſoit pas capable d'épuiſer bien-tôt ? Non je ne le puis croire ; & ſi ce n'étoit pas trop exiger de vous, Seigneur, je demanderois à voir celui que vous poſſedez, en vous jurant par tout ce qui peut rendre un ſerment inviolable, que je n'abuſerai point de vôtre confiance.

Le fils d'Abdelaziz parut affligé du diſcours du Calife : Je ſuis fâché, Seigneur, lui dit-il, que vous aïez cette curioſité. Je ne puis la ſatisfaire qu'à des conditions fort déſagréables. N'importe, s'écria le Prince, quelles que puiſſent être ces conditions, je m'y ſoumets ſans répugnance. Il faudra, repric

Aboulcasem, que je vous bande les yeux & que je vous conduise, vous sans armes & la tête nuë, & moi le cimeterre à la main prêt à vous frapper de mille coups mortels, si vous violez les loix de l'hospitalité. Je sçai bien, ajouta-t-il, qu'on peut m'accuser d'imprudence & que je ne devrois point ceder à vôtre envie ; mais je me repose sur la foy de vos sermens, & d'ailleurs je ne puis me resoudre à renvoïer un Convive mécontent.

De grace, dit le Calife, contentez donc dés à present mes desirs curieux. Cela ne se peut tout à l'heure, répondit le jeune homme, mais demeurez chez moi cette nuit, quand tous mes domestiques reposeront, j'irai vous prendre dans l'appartement où je vais vous conduire. A ces mots, il appella

du monde, & à la clarté d'une grande quantité de bougies que portoient des Eſclaves dans des flambeaux d'or, il mena le Prince dans une chambre magnifique & il ſe retira dans la ſienne. Les Eſclaves deshabillerent l'Empereur, le coucherent & ſortirent aprés avoir mis au chevet & aux pieds du lit leurs bougies, dont la cire parfumée ſe faiſoit agréablement ſentir en brûlant.

JOUR X.

AU lieu de ſonger à prendre quelque repos, Haroün Arraſchid attendit impatiemment Aboulcaſem, qui ne manqua pas de le venir chercher au milieu de la nuit & qui lui dit : Seigneur, tous mes

domestiques sont endormis. Un profond silence regne dans ma maison. Je puis présentement vous montrer mon trésor aux conditions que je vous ai dites. Allons, répondit le Calife en se levant, je suis prêt à vous suivre; & je jure par le Créateur du Ciel & de la terre que vous ne vous répentirez point d'avoir satisfait ma curiosité.

Le fils d'Abdelaziz aida au Prince à s'habiller, puis lui mettant un bandeau sur les yeux: C'est à regret, Seigneur, lui dit-il, que j'en use de cette sorte avec vous: vôtre air & vos manieres me paroissent dignes d'une confiance.... J'approuve ces précautions, interrompit l'Empereur, & je ne vous en sçais point mauvais gré. Aboulcasem le fit descendre par un escalier dérobé dans un Jardin d'une vaste étenduë,

& aprés plusieurs détours, ils entrerent tous deux dans l'endroit qui receloit le tréſor.

C'étoit un profond & ſpatieux ſouterrain, dont une ſimple pierre couvroit l'entrée. D'abord ils trouverent une longue allée en pente & fort obſcure, au bout de laquelle il y avoit une grande ſalle que pluſieurs eſcarboucles rendoient trés-brillante. Quand ils furent arrivez dans cette ſalle, le jeune homme ôta le bandeau au Calife, qui vit avec étonnement tout ce qui s'offroit à ſes yeux. Un baſſin de marbre blanc qui avoit cinquante pieds de circonference & trente de profondeur paroiſſoit au milieu. Il étoit plein de groſſes pieces d'or, & l'on voïoit regner tout au tour douze colonnes du même métal qui ſoutenoient autant de Statuës de pierres précieuſes

cieuses & admirablement bien travaillées.

Aboulcasem conduisit le Prince au bord du bassin & lui dit : Ce bassin est profond de trente pieds. Voïez cet amas de pieces d'or. Il n'est encore baissé que de deux doigts. Pensez-vous que je puisse dissiper cela bien-tôt ? Haroün aprés avoir attentivement regardé le bassin, répondit : Voilà, je l'avouë, d'immenses richesses ; mais vous pouvez les épuiser. Hé bien, reprit le jeune homme, quand ce bassin sera vuide, j'aurai recours à ce que je vais vous montrer. En disant cela, il le fit passer dans une autre salle encore plus brillante que la premiere, & où il y avoit plusieurs sofas de brocard rouge relevé d'une infinité de perles & de diamans. L'on voïoit aussi au milieu un bassin de mar-

bre. Il n'étoit pas à la verité si grand ni si profond que celui où étoient les pieces d'or, mais en récompense, il étoit plein de rubis, de topases, d'émeraudes & de toutes sortes de pierreries.

Jamais surprise ne fut égale à celle que le Calife fit paroître alors. A peine pouvoit-il croire qu'il fût éveillé. Ce nouveau bassin lui paroissoit un enchantement. Il avoit encore la vûë attachée dessus, lorsque le fils d'Abdelaziz lui fit remarquer sur un trône d'or deux personnes qu'il lui dit être les premiers maîtres du tréſor. C'étoit un Prince & une Princesse qui avoient sur la tête des couronnes de diamans. Ils paroissoient encore tous deux pleins de vie. Ils étoient couchez tout de leur long, tête contre tête, & l'on voïoit à leurs pieds une

table d'ébene sur laquelle on lisoit ces paroles en lettres d'or. *J'ai amassé pendant le cours d'une longue vie toutes les richesses qui sont ici. J'ai pris des villes & des Châteaux que j'ai pillez. J'ai conquis des Roïaumes & terrassé tous mes ennemis. J'ai été le plus puissant Roy du monde; mais toute ma puissance a cedé à celle de la mort. Quiconque me verra dans l'état où je suis, doit ouvrir les yeux. Qu'il fasse réflexion que j'ai vécu comme lui & qu'il mourra comme moi. Qu'il ne craigne pas d'épuiser ce trésor. Il ne sçauroit en venir à bout. Qu'il s'en serve pour acquerir des amis & pour mener une vie agréable; car quand il faudra qu'il meure, tous ces biens ne le garantiront pas du sort commun à tous les hommes.*

Je ne désaprouve plus vôtre conduite, dit Haroün au

jeune homme aprés avoir lû ces mots. Vous avez raiſon de vivre comme vous vivez, & je condamne les conſeils que vous a donnez le vieux Marchand. Mais, ajouta-t-il, je voudrois bien ſçavoir le nom de ce Prince. Quel Roy peut avoir poſſedé tant de richeſſes? Je ſuis fâché que cette inſcription ne me l'apprenne pas.

Le jeune homme fit encore voir au Calife une autre ſalle dans laquelle il y avoit pluſieurs choſes trés-précieuſes, & entre autres des arbres ſemblables à celui dont il lui avoit fait préſent. Ce Prince auroit volontiers paſſé le reſte de la nuit à conſiderer tout ce que renfermoit ce merveilleux ſouterrain, ſi le fils d'Abdelaziz craignant d'être apperçu de ſes Domeſtiques, ne l'en eût fait ſortir avant le jour de la même

maniere qu'il l'y avoit amené, c'eſt-à-dire la tête nuë & les yeux bandez, & lui le cimeterre à la main prêt à lui couper la tête, s'il faiſoit le moindre effort pour ôter ſon bandeau.

Ils traverſerent le jardin & remonterent par l'eſcalier dérobé dans la chambre où l'Empereur avoit couché. Ils y trouverent encore les bougies allumées. Ils s'entretinrent enſemble juſqu'au lever du Soleil. Aprés ce que je viens de voir, dit le Prince au jeune homme, & à en juger par l'Eſclave que vous m'avez donnée, je ne doute point que vous n'aïez chez vous les plus belles femmes de l'Orient. Seigneur, lui répondit Aboulcaſem, j'ai des Eſclaves d'une aſſez grande beauté; mais je n'en puis aimer aucune. Dardané, ma chere Dardané remplit toujours ma mé-

moire. J'ai beau me dire à tous momens qu'elle a perdu la vie, & que je n'y dois plus penser ; j'ai le malheur de ne pouvoir me détacher de son image. J'en suis possedé à un point, que malgré toutes mes richesses, au milieu de mes prosperitez, je sens que je ne suis pas heureux. Oüi, j'aimerois mieux mille fois n'avoir qu'une fortune mediocre & posseder Dardané, que de vivre sans elle avec tous mes trésors.

L'Empereur admira la constance du fils d'Abdelaziz, mais il l'exhorta à faire tous ses efforts pour vaincre une passion chimérique. Il lui fit ensuite de nouveaux remerciemens de la reception qu'il lui avoit faite. Aprés cela s'en étant retourné au Caravanserail, il reprit le chemin de Bagdad avec tous les Domestiques, le Page, la

belle Esclave & tous les présens qu'il avoit reçûs d'Aboulcasem.

JOUR XI.

DEux jours aprés le départ de ce Prince, le Visir Aboulfatah aïant entendu parler des présens magnifiques qu'Aboulcasem faisoit tous les jours aux Etrangers qui l'alloient voir, & d'ailleurs étonné de l'exactitude avec laquelle il lui païoit, aussi-bien qu'au Roy & au Lieutenant de Police les sommes promises, résolut de ne rien épargner pour découvrir où pouvoit être ce trésor où il puisoit tant de richesses. Ce Ministre étoit un de ces méchans hommes à qui les plus grands crimes ne

coûtent rien, quands ils veulent se satisfaire. Il avoit une fille de dix-huit ans d'une beauté raviſſante. Elle s'appelloit Balkis. Elle avoit toutes les bonnes qualitez du cœur & de l'eſprit. Le Prince Aly, neveu du Roy de Baſra l'aimoit éperduëment. Il l'avoit déja demandée à ſon pere, & il devoit bientôt l'épouſer.

Aboulfatah la fit venir dans ſon cabinet & lui dit : Ma fille, j'ai beſoin de vous. Je veux que vous vous pariez de vos plus beaux ajuſtemens, & que vous alliez cette nuit chez Aboulcaſem: Il s'agit de lui plaire. Il faut que vous mettiez tout en uſage pour charmer ce jeune homme & l'obliger à vous découvrir le tréſor qu'il a trouvé. Balkis fremit à ce diſcours, & fit voir par avance ſur ſon viſage l'horreur

qu'elle avoit pour la démarche qu'on exigeoit de son obéissance. Seigneur, répondit-elle, que proposez-vous à vôtre fille? Songez-vous à quel péril vous voulez l'exposer ? Considerez la honte dont vous allez la couvrir, la tache que vous imprimez à vôtre honneur & le sensible outrage que vous ferez au Prince Aly, en le privant du prix qui flatte peut-être le plus sa tendresse. J'ai fait toutes ces reflexions, répliqua le Visir; mais rien ne peut me détourner de ma résolution, & je vous ordonne de vous préparer à m'obéir. La jeune Balkis fondit en pleurs à ces paroles : Au nom de Dieu, mon pere, s'écria-t-elle, ne me forcez pas vous même à vous deshonorer. Etouffez ce mouvement d'avarice qui vous porte à dépouiller un homme d'un

bien qui ne vous appartient pas. Laissez-le jouïr en paix de ses richesses, au lieu de chercher à les lui ravir. Tais toi, fille insolente, dit le Visir en colere, il te sied bien de blâmer mes desseins. Ne me replique pas davantage. Je veux que tu ailles chez Aboulcasem, & je jure que si tu reviens sans avoir vû son trésor, je te plongerai un poignard dans le sein.

Balkis se voïant dans la triste nécessité de faire une démarche si périlleuse, se retira dans son appartement accablée de tristesse. Elle prend de riches habits & se pare de pierreries, sans toutefois prêter à ses charmes tout ce que l'art y pouvoit ajoûter ; mais il n'en étoit pas besoin. Sa beauté naturelle n'étoit seule que trop capable d'inspirer de l'amour. Jamais

fille n'eut moins d'envie ou plûtôt tant de peur de plaire que Balkis. Elle craignoit autant de paroître trop belle au fils d'Abdelaziz, qu'elle appréhendoit de ne l'être pas assez quand elle se montroit au Prince Aly.

Enfin lorsque la nuit fut arrivée & qu'Aboulfatah jugea qu'il étoit tems que sa fille se rendît chez Aboulcasem, il la fit sortir fort secrettement & la conduisit lui-même jusqu'à la porte de ce jeune homme, où il la laissa, après lui avoir dit encore qu'il la tuëroit, si elle ne s'acquittoit pas bien de l'infame personnage qu'il lui faisoit joüer. Elle frappe à la porte, & demande à parler au fils d'Abdelaziz. Aussi-tôt un Esclave la mena dans une salle où son maître couché sur un grand sopha rappelloit dans sa mé-

TAYLOR INST. OXFORD

moire ſes malheurs paſſez, & ce qui lui arrivoit fort ſouvent, rêvoit à ſa chere Dardané.

D'abord que Balkis parut, Aboulcaſem ſe leva pour la recevoir. Il lui fit une profonde révérence, lui tendit la main d'un air reſpectueux, & après l'avoir obligée de s'aſſeoir ſur le ſofa, il lui demanda pourquoi elle lui faiſoit l'honneur de le venir voir. Elle lui répondit, que ſur la réputation qu'il avoit d'être un jeune homme fort galant il lui avoit pris fantaiſie de faire une débauche avec lui. En même-tems elle ôta ſon voile & fit briller à ſes yeux une beauté qui le ſurprit. Malgré ſon indifference pour les femmes, il ne put voir impunément tant de charmes. Il en fut touché. Belle Dame, lui dit-il, je ſçai bon gré à mon étoile de m'avoir

procuré une si agréable avanture. Je ne puis assez admirer mon bonheur.

Aprés quelques momens de conversation, l'heure du souper arriva. Ils allerent tous deux dans une autre salle s'asseoir à une table sur laquelle il y avoit plusieurs mets différens. On voïoit là un grand nombre de Pages & d'Officiers; mais Aboulcasem les fit tous retirer, afin que la Dame ne fût point exposée à leurs regards. Il se mit à la servir; il lui présentoit de ce qu'il y avoit de meilleur, & lui versoit d'excellent vin dans une coupe d'or enrichie de rubis & d'émeraudes. Il buvoit aussi pour lui faire raison, & plus il regardoit Balkis, plus il la trouvoit belle. Il lui tenoit des discours fort galans, & comme la Dame n'avoit pas moins d'esprit que

de beauté, elle y répondoit si spirituellement qu'il en étoit charmé. Il se jetta à ses genoux sur la fin du repas. Il lui prit une de ses mains & la serrant entre les siennes : Madame, lui dit-il, si vos beaux yeux m'ont d'abord ébloüi, vôtre entretien vient d'achever de m'enchanter. Vous m'embrasez d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Je veux désormais être vôtre Esclave & vous consacrer tous les momens de ma vie.

En achevant ces paroles, il baisa la main de Balkis avec un transport si vif, que la Dame effraiée du peril pressant qui la menaçoit, changea tout à coup de visage. Elle devint plus pâle que la mort, & cessant de se contraindre, elle prit un air triste & ses yeux furent bientôt baignez de larmes. Qu'avez-vous, Madame, lui dit le

jeune homme fort surpris? D'où naît cette douleur soudaine? Que m'annoncent ces pleurs qui penêtrent jusqu'au fonds de mon ame? Est-ce moi qui les fais couler? Suis-je assez malheureux pour avoir dit ou fait quelque chose qui vous ait déplû? Parlez. Ne me laissez point de grace ignorer plus long-tems la cause de ce funeste changement qui paroît en vous.

Seigneur, répondit Balkis, c'est trop dissimuler. La pudeur, la crainte, la douleur & la perfidie me livrent des combats trop violens pour pouvoir les soûtenir. Je vais rompre le silence. Je vous trompe Aboulcasem. Je suis une fille de qualité. Mon pere qui sçait que vous avez un trésor caché, veut se servir de moi pour découvrir l'endroit qui le cache.

Il m'a ordonné de venir chez vous & de ne rien épargner pour vous engager à me le montrer. J'ai voulu m'en défendre, mais il m'a juré qu'il m'ôteroit la vie, si je m'en retournois sans l'avoir vû. Quel ordre rigoureux pour moi ! Quand je n'aurois pas pour amant un Prince que j'aime uniquement & qui doit bientôt m'épouser, la démarche que mon pere me fait faire ne laisseroit pas de me paroître affreuse. Ainsi, Seigneur, si je viens chez vous, je vous avoüe que c'est avec une répugnance que la seule crainte de la mort peut surmonter.

JOUR XII.

APrés que la fille d'Aboulfatah eut parlé de cette sorte,

sorte, Aboulcasem lui dit : Madame, je suis bien aise que vous m'aïez découvert vos sentimens. Vous ne vous répentirez pas de cette noble franchise. Vous ne mourrez point. Vous verrez mon trésor, & vous serez traitée avec tout le respect que vous souhaitez. De quelque beauté que vous soïez pourvûë, quelque impression qu'elle ait faite sur moi, vous n'avez rien à craindre. Vous êtes ici en sûreté. Je renonce aux esperances que j'avois conçûës, puisqu'elles ne vous font que de la peine, & vous pourrez sans rougir revoir l'heureux amant dont le cher interêt redouble vos allarmes. Cessez donc de répandre des pleurs & de vous affliger. Ah ! Seigneur, s'écria Balkis à ce discours, ce n'est pas sans raison que vous passez

pour le plus généreux de tous les hommes. Je suis charmée d'un procedé si beau, & je ne serai point satisfaite que je n'aie trouvé quelque occasion de vous en marquer ma reconnoissance.

Aprés cette conversation, le fils d'Abdelaziz conduisit la Dame dans la même chambre où le Calife avoit couché, & il y demeura seul avec elle, jusqu'à ce qu'il n'entendît plus de bruit dans son domestique. Alors mettant un bandeau sur les yeux de Balkis, Madame, lui dit-il, pardonnez si j'en use de cette maniere avec vous; mais je ne puis vous montrer mon trésor qu'à cette condition. Faites tout ce qu'il vous plaira, Seigneur, répondit-elle, j'ai tant de confiance en vôtre générosité, que je vous suivrai par tout où vous voudrez. Je n'ai

plus d'autre crainte que celle de ne pouvoir assez reconnoître vos bontez. Aboulcasem la prit par la main, & l'aïant fait descendre dans le Jardin par l'escalier dérobé, il la mena dans le souterrain où il lui ôta son bandeau.

Si le Calife avoit été surpris de voir tant de pieces d'or & tant de pierreries, Balkis le fut bien davantage. Chaque chose qu'elle regardoit lui causoit un extrême étonnement. Neanmoins ce qui attira le plus son attention & ce qu'elle ne pouvoit se lasser de considerer, c'étoient les premiers maîtres du trésor. Elle lut l'inscription qu'on voïoit à leurs pieds. Comme la Reine avoit un collier composé de perles aussi grosses que des œufs de pigeon, Balkis ne put s'empêcher de s'ecrier sur ce collier. Aussi-tôt

Aboulcasem le détacha du cou de la Princesse & le mit à celui de la jeune Dame, en lui disant que son pere jugeroit par là qu'elle auroit vû le trésor; & afin qu'il en fût encore mieux persuadé, il la pria de se charger des plus belles pierreries. Elle en prit une assez grande quantité qu'il lui choisit lui-même.

Cependant le jeune homme craignant que le jour ne vînt tandis qu'elle s'amusoit à regarder toutes les merveilles du souterain qui ne pouvoient fatiguer sa curiosité, lui remit le bandeau sur les yeux, la fit sortir & la conduisit dans une salle où ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du Soleil. Alors la Dame aprés avoir témoigné de nouveau au fils d'Abdelaziz qu'elle n'oublieroit jamais sa retenuë & sa gé-

nérosité, prit congé de lui, ſe retira chez elle & alla rendre compte à ſon pere de ce qui s'étoit paſſé.

Ce Viſir uniquement occupé de ſon avarice attendoit impatiemment ſa fille. Il craignoit qu'elle n'eût pas aſſez de charmes pour ſeduire Aboulcaſem. Il étoit dans une agitation inconcevable. Mais lorſqu'il la vit revenir avec le collier, & qu'elle lui montra les pierreries dont le jeune homme lui avoit fait préſent, il fut tranſporté de joïe. Hé-bien, ma fille, lui dit-il, as tu vû le tréſor? Oüi, Seigneur, répondit Balkis, & pour vous en donner une juſte idée, je vous dirai que quand tous les Rois de la terre enſemble uniroient leurs richeſſes, elles ne ſeroient pas comparables à celles d'Aboulcaſem; mais quels que

ſoient les biens de ce jeune homme, j'en ſuis encore moins charmée que de ſa politeſſe & de ſa généroſité. En même-tems elle lui conta toute l'avanture. Il fut peu ſenſible à la retenuë du fils d'Abdelaziz, & il auroit mieux aimé que ſa fille eût été déshonorée, que de ne pas ſçavoir où étoit le tréſor qu'il vouloit découvrir.

Pendant ce tems-là Harolin Arraſchid s'avançoit vers Bagdad. D'abord que ce Prince fut de retour dans ſon Palais, il remit en liberté ſon premier Viſir; il lui rendit ſa confiance, & aprés lui avoir fait le détail de ſon voïage: Giafar, lui dit-il, que ferai-je? Tu ſçais que la reconnoiſſance des Empereurs doit ſurpaſſer le plaiſir qu'on leur a fait? Si je me contente d'envoïer au magnifique Aboulcaſem ce que j'ai

de plus rare & de plus précieux dans mon tréſor, ce ſera fort peu de choſe pour lui. Cela ſera même au-deſſous des préſens qu'il m'a faits. Comment donc pourrai-je le vaincre en généroſité ? Seigneur, lui dit le Viſir, ſi vôtre Majeſté m'en veut croire, elle écrira dés aujourd'hui au Roy de Baſra, pour lui ordonner de remettre le Gouvernement de l'Etat au jeune Aboulcaſem. Nous ferons auſſi-tôt partir le Courrier, & dans quelques jours je partirai moi-même pour aller porter les Patentes au nouveau Roy.

Le Calife approuva cet avis. Tu as raiſon, dit-il à ſon Miniſtre ; c'eſt le moïen de m'acquitter envers Aboulcaſem & de me venger du Roy de Baſra & de ſon Viſir, qui m'ont fait un ſecret des ſommes conſidera-

bles qu'ils tirent de ce jeune homme. Il eſt même juſte de les punir de la violence qu'ils lui ont faite, & ils ne ſont pas dignes des places qu'ils occuppent. Il écrivit ſur le champ au Roy de Baſra & fit partir le Courrier. Il ſe rendit enſuite à l'appartement de Zobéide pour lui conter auſſi le ſuccez de ſon voïage & lui préſenter le petit Page, l'Arbre & le Paon. Il lui fit auſſi préſent de la Demoiſelle. Zobéide la trouva ſi charmante, qu'elle dit à l'Empereur en ſouriant, qu'elle acceptoit cette belle Eſclave avec beaucoup plus de plaiſir que les autres préſens. Le Prince ne garda pour lui que la couppe. Le Viſir Giafar eut tout le reſte & ce Miniſtre, comme il avoit été réſolu, diſpoſa toutes choſes pour partir peu de jours aprés.

JOUR

JOUR XIII.

LE Courier du Calife ne fut pas plûtôt dans la Ville de Basra, qu'il se hâta de remettre sa dépêche au Roy, qui ne put la lire sans sentir une vive douleur. Ce Prince la montra à son Visir : Aboulfatah, lui dit-il, voi quel ordre fatal le Commandeur des Croyans m'envoïe. Puis-je me dispenser d'obéïr ? Oüi, Seigneur, répondit le Ministre ; ne vous abandonnez point à vôtre affliction. Il faut perdre Aboulcasem. Je vais, sans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il est mort. Je le tiendrai si bien caché qu'on ne le verra jamais. Par ce moïen vous demeurerez toûjours sur le

trône & vous aurez toutes les richeſſes de ce jeune homme ; car quand nous ſerons maîtres de ſa perſonne, nous lui ferons ſouffrir tant de maux, que nous l'obligerons à nous découvrir ſon tréſor. Fais ce que tu voudras, reprit le Roy ; mais que manderons-nous au Calife ? Repoſez-vous encore de cela ſur moi, repartit le Viſir. Le Commandeur des Croyans y ſera trompé comme les autres. Laiſſez-moi ſeulement exécuter le deſſein que je médite, & que le reſte ne vous cauſe aucune inquietude.

Aboulfatah accompagné de quelques Courtiſans qui ne ſçavoient pas ſon intention, alla voir Aboulcaſem. Il les reçut comme les premieres perſonnes de la Cour. Il les regala magnifiquement. Il fit aſſeoir le Viſir à la place d'hon-

neur & il le combloit d'honnêtetez sans avoir le moindre soupçon de sa perfidie. Pendant qu'ils étoient tous à table & qu'ils bûvoient d'excellens vins, le traître Aboulfatah eut l'adresse de jetter dans la coupe du fils d'Abdelaziz, sans que personne s'en apperçût, une poudre qui ôtoit tout à coup le sentiment. Un corps tomboit en léthargie & ressembloit à un cadavre déja privé du jour depuis long-tems.

Le jeune homme n'eut pas porté la couppe à ses lévres, qu'il lui prit une foiblesse. Ses Domestiques s'avancerent pour le soûtenir; mais bien-tôt voïant en lui toutes les marques d'un homme mort, ils le coucherent sur un sopha & commencerent à pousser des cris effroïables. Tous les Convives frappez d'une terreur soudaine, de-

meurerent saisis d'étonnement. Pour Aboulfatah, on ne sçauroit dire jusqu'à quel point il porta la dissimulation. Il ne se contenta pas de feindre une douleur immoderée, Il se mit à déchirer ses habits & à exciter par son exemple tous les autres à s'affliger. Il ordonna ensuite qu'on fît un cercüeil d'yvoire & d'ébene, & tandis qu'on y travailloit, il s'empara de tous les effets d'Aboulcasem & les mit en sequestre dans le Palais du Roy.

Cependant le bruit de la mort du jeune homme se répandit dans la Ville. Toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe prirent le deüil & se rendirent à la porte de son Hôtel, la tête & les pieds nuds. Les vieillards & les jeunes gens, les femmes & les filles fondoient en pleurs. Ils

faisoient retentir l'air de plaintes & de lamentations. On eût dit que les uns perdoient en lui un fils unique, les autres un frere, & les autres un mari tendrement aimé. Les riches & les pauvres étoient également touchez de sa mort. Les riches pleuroient un ami qui les recevoit agréablement chez lui, & les pauvres un bienfaicteur dont ils n'avoient jamais pû lasser la charité. C'étoit une consternation générale.

Le malheureux Aboulcasem fut enfermé dans le cercüeil, que le peuple, par ordre d'Aboulfatah, porta hors de la Ville dans un grand Cimetiere où il y avoit plusieurs tombeaux, & entre autres un magnifique où reposoit le pere de ce Visir avec quelqu'autres personnes de sa famille. On

mit le cercüeil dans ce tombeau, & le perfide Aboulfatah appuïant ſa tête ſur ſes genoux ſe frappoit la poitrine. Il faiſoit toutes les démonſtrations d'un homme que le déſeſpoir poſſede. Tous ceux qui le voïoient en avoient pitié & prioient le Ciel de le conſoler.

Comme la nuit approchoit, tout le peuple ſe retira dans la Ville & le Viſir demeüra avec deux de ſes Eſclaves dans le tombeau dont ils fermerent la porte à double tour. Alors ils allumerent du feu, firent chauffer de l'eau dans un baſſin d'argent, puis aïant tiré du cercüeil Aboulcaſem, ils le layerent d'eau chaude. Ce jeune homme reprit peu à peu ſes eſprits. Il jetta les yeux ſur Aboulfatah qu'il reconnut. Ah! Seigneur, lui dit-il, où ſommes-nous? & dans quel état

me vois-je réduit ? Misérable, lui répondit le Ministre, apprens que c'est moi qui cause ton infortune. Je t'ai fait apporter ici pour t'avoir en ma puissance & te faire souffrir mille maux, si tu ne me découvres ton trésor. Je mettrai ton corps en pieces. J'inventerai tous les jours de nouveaux supplices pour te rendre la vie insupportable. En un mot, je ne cesserai point de te tourmenter, que tu ne me livres ces richesses cachées qui te font vivre avec plus de magnificence que les Rois. Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, lui répondit Aboulcasem, je ne découvrirai point mon trésor.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le lâche & cruel Aboulfatah fit tenir par ses Esclaves le malheureux fils d'Abdelaziz, & tira de dessous sa

robbe un foüet de courroïes de peau de lyon entortillées, dont il le frappa ſi long-tems & avec tant de violence, que ce jeune homme s'évanoüit. Quand le Viſir le vit en cet état, il commanda à ſes Eſclaves de le remettre dans le cercüeil & le laiſſant dans le tombeau qu'il fit bien fermer, il ſe retira chez lui.

Il alla le lendemain matin rendre compte au Roy de ce qu'il avoit fait. Sire, lui dit-il, j'éprouvai hier la fermeté d'Aboulcaſem. Elle ne s'eſt point encore démentie; mais je ne crois pas qu'elle réſiſte aux tourmens que je lui prépare. Le Prince qui n'étoit guere moins barbare que ſon Miniſtre, lui dit: Viſir, je ſuis content de vous. J'eſpere que nous apprendrons bien-tôt dans quel lieu eſt le tréſor. Cependant il

faut renvoïer le Courrier sans differer davantage. Qu'allons-nous écrire au Calife ? Mandons-lui, répondit Aboulfatah, qu'Aboulcasem aïant appris qu'on lui donnoit vôtre place, en a conçû tant de joïe & en a fait de si grandes réjoüissances, qu'il est mort subitement dans une débauche. Le Roy approuva cette pensée. Ils écrivirent sur le champ à Haroün Arraschid & lui renvoïerent son Courier.

Le Visir qui se flatoit qu'Aboulcasem dés ce jour-là lui découvriroit son trésor, sortit de la Ville dans la résolution de lui aller faire souffrir de nouveaux supplices. Mais étant arrivé au tombeau, il fut surpris d'en trouver la porte ouverte. Il entra tout troublé, & ne voïant plus dans le cercüeil le fils d'Abdelaziz, il en pensa

perdre l'esprit. Il retourna promptement au Palais & raconta cet accident au Roy qui se sentit saisir d'une fraïeur mortelle & qui lui dit : O Waschy que deviendrons-nous ? Puisque ce jeune homme nous est échappé, nous sommes perdus. Il ne manquera pas de se rendre à Bagdad & de parler au Calife.

JOUR XIV.

ABoulfatah de son côté au déseſpoir de n'avoir plus en sa puiſſance la victime de son avarice & de sa cruauté, dit au Roy son Maître : Plût au Ciel que je lui euſſe hier ôté la vie, il ne nous cauſeroit pas tant d'inquietude. Il ne

faut pas toutefois, ajoûta-t-il, nous déſeſperer encore. S'il a pris la fuite, comme il n'en faut pas douter, il ne ſçauroit être loin d'ici. Allons avec tous les Soldats de la garde. Parcourons tous les environs de la Ville. J'eſpere que nous le retrouverons. Le Roy ſe détermina ſans peine à une recherche ſi importante. Il aſſembla tous ſes Soldats & les partageant en deux corps, il en donna un à ſon Viſir. Il ſe mit à la tête de l'autre & ces Troupes ſe répandirent de toutes parts dans la campagne.

Pendant qu'on cherchoit Aboulcaſem dans tous les Villages, dans les Bois & dans les Montagnes, le Viſir Giafar qui s'étoit mis en chemin rencontra ſur la route le Courier, qui lui dit : Seigneur, il eſt inutile que vous alliez juſ-

qu'à Basra, si Aboulcasem est la seule cause de vôtre voïage; car ce jeune homme est mort. Ses obséques se firent ces jours passez. Mes yeux en ont été les tristes témoins. Giafar qui se faisoit un plaisir de voir le nouveau Roy & de lui présenter lui-même ses Patentes, fut trés-affligé de sa mort. Il en répandit des larmes, & ne croïant pas devoir continuer son voïage, il retourna sur ses pas.

Dés qu'il fut arrivé à Bagdad, il se rendit au Palais avec le Courier. La tristesse qui paroissoit sur leur visage fit comprendre par avance à l'Empereur qu'ils avoient quelque malheur à lui annoncer. Ah! Giafar, s'écria le Prince, vous voilà bien-tôt de retour. Que venez-vous m'apprendre? Commandeur des Croyans,

lui répondit le Viſir, vous ne vous attendez pas ſans doute à la triſte nouvelle que je vais vous dire. Aboulcaſem n'eſt plus. Depuis vôtre départ de Baſra, ce jeune homme a perdu la vie.

Haroün Arraſchid n'eut pas plûtôt oüi ces paroles, qu'il ſe jetta de ſon Trône en bas. Il demeura quelques momens étendu par terre ſans donner aucun ſigne de vie. On ſe hâta de le ſecourir, & quand on l'eut fait revenir de ſon évanoüiſſement, il chercha des yeux le Courier qui revenoit de Baſra, & l'aïant apperçû, il lui demanda ſa dépêche. Le Courier la lui préſenta. Le Prince la lut avec beaucoup d'attention. Il s'enferma enſuite dans ſon cabinet avec Giafar. Il lui montra la Lettre du Roy de Baſra. Aprés

l'avoir relûë pluſieurs fois, le Calife dit : Cela ne me paroît pas naturel. Le Roy de Baſra & ſon Viſir me ſont ſuſpects. Au lieu d'exécuter mes ordres, ils auront fait mourir Aboulcaſem. Seigneur, dit à ſon tour Giafar, le même ſoupçon me vient dans l'eſprit, & je ſerois d'avis qu'on les fît arrêter l'un & l'autre. C'eſt à quoi je me détermine dés ce moment, reprit Haroün. Prens dix mille chevaux de ma garde. Marche à Baſra. Saiſis-toi des deux coupables & me les amenes ici. Je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes. Giafar obéït. Il choiſit dix mille chevaux & ſe mit en marche avec eux.

Venons préſentement au fils d'Abdelaziz, & diſons pourquoi le Viſir Aboulfatah ne le retrouva plus dans le tom-

beau où il l'avoit laiſſé. Ce jeune homme aprés avoir été long-tems évanoüi commençoit à reprendre ſes eſprits, lorſqu'il ſe ſentit ſaiſir par des bras vigoureux qui le tirerent du cercüeil & le poſerent à terre. Il crut que c'étoit encore le Viſir & ſes Eſclaves qui vouloient recommencer à le maltraiter : Bourreaux, leur dit-il, donnez-moi la mort, ſi vous êtes capables de pitié. Epargnez-moi des douleurs qui vous ſeront inutiles, puiſque je vous déclare encore que vos tourmens ne m'arracheront jamais mon ſecret. Ne craignez rien, jeune homme, lui répondit une des perſonnes qui l'avoient tiré du cercüeil, au lieu de venir vous maltraiter, nous venons à vôtre ſecours. A ces paroles Aboulcaſem ouvrit les yeux, les jetta

ſur ſes libérateurs, & reconnut parmi eux la jeune Dame à qui il avoit montré ſon tréſor. Ah ! Madame, dit-il, eſt-ce à vous que je dois la vie ? Oüi, Seigneur, répondit Balkis, c'eſt à moi & au Prince Aly mon Amant que vous voïez ici. Inſtruit de toûte vôtre généroſité, il a voulu partager avec moi le plaiſir de vous délivrer de la mort. Il eſt vrai, dit le Prince Aly, & j'expoſerai mille fois ma vie, plûtôt que de laiſſer périr un homme ſi généreux.

Le fils d'Abdelaziz aïant entierement repris l'uſage de ſes ſens par le ſecours de quelques liqueurs qu'on lui donna, fit à la Dame & au Prince Aly des remerciemens proportionnez au ſervice reçû, & leur demanda comment ils avoient appris qu'il reſpiroit

piroit encore. Seigneur, lui dit Balkis, je suis fille du Visir Aboulfatah. Je n'ai pas été la duppe du faux bruit de vôtre mort. J'ai soupçonné mon pere de tout ce qu'il a fait, & j'ai gagné un de ses Esclaves qui m'a tout avoüé. Cet Esclave est un des deux qui étoient ici tantôt avec lui, & comme il s'est trouvé chargé de la clef du tombeau, il me l'a confiée. J'en ai fait aussi-tôt avertir le Prince Aly, qui s'est hâté de me joindre avec quelques-uns de ses plus fidéles Domestiques. Nous sommes venus en diligence, & nous rendons graces au Ciel de n'être point arrivez trop tard.

O Dieu, dit alors Aboulcasem, se peut-il qu'un pere si lâche & si cruel ait une fille si généreuse: Allons, Seigneur,

dit le Prince Aly, ne perdons point de tems. Je ne doute pas que demain le Visir ne vous trouvant plus dans le tombeau, ne vous fasse chercher avec beaucoup de soin ; mais je vais vous conduire chez moi. Vous y serez en sûreté. On ne me soupçonnera point de vous avoir donné un asile. On couvrit Aboulcasem d'une robbe d'Esclave. Aprés quoi ils sortirent tous du tombeau qu'ils laisserent ouvert & prirent le chemin de la Ville. Balkis retourna chez elle & rendit la clef du tombeau à l'Esclave, & le Prince Aly emmena chez lui le fils d'Abdelaziz, qu'il tint si bien caché, que ses ennemis n'en purent apprendre aucune nouvelle.

JOUR XV.

ABoulcasem demeura dans la maison du Prince Aly, qui lui fit toute sorte de bons traitemens, jusqu'à ce que le Roy & le Visir désesperant de le retrouver, cesserent de le chercher. Alors le Prince Aly lui donna un fort beau cheval, le chargea de sequins & de pierreries, & lui dit : Vous pouvez présentement vous sauver. Les chemins vous sont ouverts. Vos ennemis ne sçavent ce que vous êtes devenu. Allez où il vous plaira. Le fils d'Abdelaziz remercia ce généreux Prince de ses bontez, & l'assura qu'il en auroit une éternelle reconnoissance. Le Prince Aly l'embrassa, le vit partir

& pria le Ciel de le conduire. Aboulcasem prit la route de Bagdad & y arriva heureusement aprés quelque jours de marche.

Lorsqu'il fut dans cette Ville, la premiere chose qu'il fit, fut d'aller au lieu où s'assemblent les Marchands. L'esperance d'y voir celui qu'il avoit regalé à Basra & de lui conter ses disgraces faisoit toute sa consolation. Il fut mortifié de ne le pas trouver. Il parcourut toute la Ville, & il cherchoit ses traits dans tous les hommes qui s'offroient à sa vûë. Se sentant fatigué, il s'arrêta devant le Palais du Calife. Le petit Page qu'il avoit donné à ce Prince étoit alors à une fenêtre, & cet enfant aïant par hazard jetté les yeux sur lui, le reconnut. Il courut aussi-tôt à l'appartement de

l'Empereur. Seigneur, lui dit-il, je viens de voir tout à l'heure mon ancien Maître de Basra.

Haroün n'ajoûta point foi à ce rapport. Tu t'es trompé, lui répondit-il. Aboulcasem ne vit plus. Séduit par quelque ressemblance tu auras pris un autre pour lui. Non, non Commandeur des Croyans, repliqua le Page, je suis bien assûré que c'est lui. Je l'ai bien reconnu. Quoique le Calife ne crût point cette nouvelle, il ne laissa pas de la vouloir approfondir. Il envoïa sur le champ un de ses Officiers avec le Page, pour voir si l'homme dont il s'agissoit étoit effectivement le fils d'Abdelaziz. Ils le trouverent encore dans la même place, parce que de son côté croïant avoir reconnu le petit Page, il attendoit que cet enfant reparût à la fenêtre.

Quand le Page fut persuadé qu'il ne s'étoit pas trompé, il se jetta aux pieds d'Aboulcasem, qui le releva & lui demanda s'il avoit l'honneur d'appartenir au Calife ? Oüi, Seigneur, lui répondit l'enfant ; c'est le Commandeur des Croyans lui-même que vous avez reçû chez vous à Basra, & c'est à lui que vous m'avez donné. Venez avec moi, Seigneur, ajouta-t-il ; l'Empereur sera bien aise de vous voir. A ce discours, la surprise du jeune homme de Basra fut extrême. Il se laissa entraîner dans le Palais par le Page & l'Officier, & bien-tôt il fut introduit dans l'appartement d'Haroün. Ce Prince étoit assis sur un sofa. Il se sentit extraordinairement emû en voïant Aboulcasem ; il se leva d'un air empressé, alla au-devant de ce

jeune homme & le tint long-tems embrassé sans pouvoir prononcer une parole, tant il étoit transporté de joïe.

Lorsqu'il fut un peu revenu de l'extrême émotion que lui avoit causée cette avanture, il dit au fils d'Abdelaziz : O jeune homme, ouvre les yeux & reconnois ton heureux Convive. C'est moi que tu as si bien reçû & à qui tu as fait des présens que ceux des Rois n'égalent pas. A ces mots, Aboulcasem qui n'étoit pas moins troublé que le Calife, sur qui par respect il n'avoit osé porter la vûë, l'envisagea & le reconnoissant : O mon souverain Maître, s'écria-t-il : ô Roy du monde, est-ce vous qui êtes venu chez vôtre Esclave ? En disant cela, il se jetta la face contre terre aux pieds de l'Empereur, qui le releva & le fit

asseoir auprés de lui sur le sofa.

Comment est-il possible, lui dit ce Prince, que vous soïez encore en vie ? Alors Aboulcasem raconta toutes les cruautez d'Aboulfatah, & par quelle avanture il avoit été arraché à la fureur de ce Visir. Haroün l'écouta fort attentivement & puis lui dit : Je suis cause de vos derniers malheurs. Etant de retour à Bagdad, je voulus commencer à m'acquitter envers vous. J'envoïai un Courier au Roy de Basra. Je lui mandai que mon intention étoit qu'il vous remît sa couronne. Au lieu d'exécuter mes ordres, il résolut de vous ôter la vie ; car vous devez être persuadé qu'Aboulfatah vous auroit bien-tôt fait mourir. L'esperance qu'il avoit que les supplices vous obligeroient bien-

tôt

tôt à lui découvrir vôtre tréſor, lui faiſoit ſeulement differer vôtre mort. Mais vous ſerez vengé ; Giafar avec un grand nombre de troupes eſt allé à Baſra. Je lui ai donné ordre de ſe ſaiſir de vos deux perſécuteurs & de me les amener. Cependant vous demeurerez dans mon Palais & vous y ſerez ſervi par mes Officiers comme moi-même.

En achevant ces paroles, il prit le jeune homme par la main & le fit deſcendre dans un Jardin rempli des plus rares fleurs. On y voïoit pluſieurs baſſins de marbre, de porphyre & de jaſpe qui ſervoient de reſervoirs à une infinité de beaux poiſſons. Au milieu du Jardin paroiſſoit ſur douze colonnes de marbre noir fort hautes un Dôme dont la voute étoit de bois de

ſandal & de bois d'aloës. Les intervalles des colonnes étoient fermez par un double treillis d'or, qui formoit tout autour une voliere pleine de mille & mille Serins de diverſes couleurs, de Roſignols, de Fauvettes & d'autres Oyſeaux harmonieux, qui confondant leurs ramages faiſoient un concert charmant.

Les Bains d'Haroün Arraſchid étoient ſous ce Dôme. Ce Prince & ſon Hôte ſe baignerent. Aprés quoi pluſieurs Officiers les couvrirent de linges du plus fin lin & qui n'avoient jamais ſervi. On revêtit enſuite Aboulcaſem de riches habits. Puis le Calife le mena dans une ſalle où il le fit manger avec lui. On leur apporta des potages de jus de mouton & des blancs-mangers. On leur ſervit des gre-

nades d'Amlas & de Ziri, des pommes d'Exhlat, des raisins de Melah & de Sevise, & des poires d'Ispahan. Aprés qu'ils eurent mangé de ces potages & de ces fruits & bû d'un vin délicieux, l'Empereur conduisit Aboulcasem à l'appartement de Zobéide.

Cette Princesse paroissoit sur un Trône d'or au milieu de toutes ses Esclaves qui étoient debout & partagées en deux files. Les unes avoient des tambours de basques, les autres des flutes douces, & les autres des harpes. Elles ne faisoient point alors entendre leurs instrumens. Elles écoutoient toutes avec attention une fille plus belle que les autres qui chantoit une chanson dont le sens étoit : *Qu'il ne faut aimer qu'une fois ; mais qu'il faut aimer toute sa vie*, &

pendant qu'elle chantoit, la Demoiſelle qu'Aboulcaſem avoit donnée au Calife joüoit de ſon Luth de bois d'aloës, d'yvoire, de bois de ſandal & d'ébene.

D'abord que Zobéïde apperçût l'Empereur & le fils d'Abdelaziz, elle deſcendit de ſon Trône pour les recevoir. Madame, lui dit Haroün, vous voulez bien que je vous préſente mon Hôte de Baſra. Le jeune homme ſe proſterna auſſi-tôt devant cette Princeſſe, la face contre terre. Mais tandis qu'il étoit dans cet état, on entendit tout à coup du bruit parmi les Eſclaves. Celle qui venoit de chanter aïant jetté les yeux ſur Aboulcaſem fit un grand cri & s'évanoüit.

JOUR XVI.

L'Empereur & Zobéïde se tournerent aussi-tôt du côté de l'Esclave, & le fils d'Abdelaziz s'étant relevé la regarda aussi ; mais il ne l'eut pas envisagée, qu'il tomba en foiblesse. Ses yeux se couvrirent de ténébres. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage. On crut qu'il alloit mourir. Le Calife prompt à le secourir le prit entre ses bras & le fit peu à peu revenir de son évanoüissement.

Lorsqu'Aboulcasem eut repris ses esprits, il dit au Prince : Commandeur des Croyans, vous sçavez l'avanture qui m'est arrivée au Caire. Cette Esclave que vous voïez est la

personne qui a été jettée avec moi dans le Nil. C'eſt Dardané. Eſt-il poſſible, s'écria l'Empereur ? Le Ciel ſoit à jamais beni d'un ſi merveilleux évenement.

Pendant ce tems-là l'Eſclave, par le ſecours de ſes compagnes, reprit auſſi l'uſage de ſes ſens. Elle voulut ſe proſterner aux pieds du Calife qui l'en empêcha, & lui demanda par quel miracle elle étoit encore en vie aprés avoir été précipitée dans le Nil ? Commandeur des Croyans, dit-elle, j'allai donner dans les filets d'un Pêcheur, qui par hazard les retira dans le moment. Il fut aſſez ſurpris d'avoir fait une pareille pêche, & comme il s'apperçut que je reſpirois encore, il me porta dans ſa maiſon, où par ſes ſoins rappellée à la vie, je lui contai

ma déplorable histoire. Il en parut effraïé. Il eut peur que le Sultan d'Egypte n'apprît qu'il m'avoit sauvée. Ainsi craignant de perdre la vie pour avoir conservé la mienne, il se hâta de me vendre à un Marchand d'Esclaves qui partoit pour Bagdad. Ce Marchand m'amena dans cette Ville, & me présenta peu de tems aprés à la Princesse Zobéide qui m'acheta.

Tandis que l'Esclave parloit, le Calife la considéroit attentivement, & la trouvant d'une beauté charmante : Aboulcasem, s'écria-t-il dés qu'elle eut cessé de parler, je ne suis plus surpris que vous aïez toûjours conservé le souvenir d'une si belle personne. Je rends graces au Ciel de l'avoir conduite ici pour me donner de quoi m'acquitter envers

vous. Dardané n'eſt plus Eſclave. Elle eſt libre. Je croi, Madame, ajouta-t-il en ſe tournant vers Zobéïde, que vous ne vous oppoſerez point à ſa liberté. Non, Seigneur, répondit la Princeſſe, j'y ſouſcris avec joïe & je ſouhaite que ces deux Amans goûtent les douceurs d'une longue & parfaite union aprés les malheurs qui les ont ſeparez.

Ce n'eſt pas tout, reprit Haroün, je veux que leur mariage ſe conſomme dans mon Palais, & qu'on faſſe pendant trois jours des réjoüiſſances publiques dans Bagdad. Je ne ſçaurois traiter trop honorablement mon Hôte de Baſra. Ah! Seigneur, dit Aboulcaſem en ſe jettant aux pieds de l'Empereur, ſi vous êtes au-deſſus des autres hommes par vôtre rang, vous l'êtes encore

plus par vôtre générosité. Permettez que je vous découvre mon tréſor & vous en abandonne dés à préſent la poſſeſſion. Non, non, repartit le Calife, joüiſſez tranquillement de vôtre tréſor. Je renonce même au droit que j'ai deſſus, & puiſſiez-vous vivre aſſez long-tems pour l'épuiſer.

Zobéide pria le fils d'Abdelaziz & Dardané de lui conter leurs avantures, & elles les fit écrire en lettres d'or. Aprés cela l'Empereur ordonna les aprêts de leur mariage qui ſe fit avec beaucoup de pompe. Les réjoüiſſances publiques qui le ſuivirent duroient encore, lorſqu'on vit revenir le Viſir Giafar avec les troupes qui tenoient Aboulfatah bien lié. Pour le Roy de Baſra, il s'étoit laiſſé mourir de chagrin de n'avoir pû retrouver Aboulcaſem.

Si-tôt que Giafar eut rendu compte de sa commission à son Maître, on dressa devant le Palais un échaffaut & l'on y fit monter le méchant Aboulfatah. Tout le peuple instruit de la cruauté de ce Visir, au lieu d'être touché de son malheur, témoignoit de l'impatience de voir son supplice. Déja l'Exécuteur avoit le sabre à la main prêt à faire tomber la tête du coupable ; quand le fils d'Abdelaziz se prosternant devant le Calife, lui dit : Commandeur des Croyans, accordez à mes priéres la vie d'Aboulfatah. Qu'il vive ! qu'il soit témoin de mon bonheur ! qu'il voie toutes les bontez que vous avez pour moi ; ne sera-t-il pas assez puni ?

O trop généreux Aboulcasem, s'écria l'Empereur, que vous méritez bien de regner.

Que les peuples de Basra seront heureux de vous avoir pour Roy. Seigneur, lui dit le jeune homme, j'ai encore une grace à vous demander. Donnez au Prince Aly ce Trône que vous me destinez. Qu'il regne avec la Dame qui a eu la généroſité de me dérober à la fureur de ſon pere. Ces deux Amans ſont dignes de cet honneur. Pour moi, chéri & protegé du Commandeur des Croyans, je n'ai pas beſoin de Couronne. Je ſuis au-deſſus des Rois.

Le Calife pour recompenſer le Prince Aly du ſervice qu'il avoit rendu au fils d'Abdelaziz, lui envoïa des Patentes & le fit Roy de Basra. Mais trouvant Abou fatah trop coupable pour lui accorder la liberté avec la vie, il ordonna que ce Viſir ſeroit enfermé

dans une tour obſcure pour le reſte de ſes jours. Quand le peuple de Bagdad ſçût que c'étoit l'offenſé lui-même qui avoit demandé la vie de l'offenſeur, on donna mille loüanges au jeune Aboulcaſem, qui partit peu de tems aprés pour Baſra avec ſa chere Dardané, tous deux eſcortez par des troupes de la Garde du Calife & ſuivis d'un trés-grand nombre d'Officiers.

Sutlumemé finit en cet endroit l'Hiſtoire d'Aboulcaſem Baſry. Toutes les femmes de la Princeſſe de Caſchmire lui donnerent de grands applaudiſſemens. Les unes loüerent la magnificence & la généroſité du jeune homme de Baſra; les autres prétendoient que le Calife Haroün Arraſchid n'étoit pas moins généreux que

lui. D'autres enfin ne s'attachant qu'à la conſtance, diſoient qu'Aboulcaſem avoit été un Amant trés-fidéle. Alors Farrukhnaz prenant la parole, dit : Je ne ſuis pas de vôtre ſentiment ; peu s'en eſt fallu que Balkis ne lui ait fait oublier Dardané. Je veux qu'un Amant, ſi la mort lui enleve ſa maîtreſſe, en conſerve toûjours un ſi tendre ſouvenir, qu'il ſoit incapable d'une paſſion nouvelle, mais les hommes ne ſe piquent pas d'une ſi grande conſtance. Pardonnez-moi, Madame, dit Sutlumemé ; on en a vû dont la fidélité ne s'eſt jamais démentie. Vous en ſerez perſuadée ſi vous voulez entendre l'Hiſtoire du Roy Ruzvanſchad & de la Princeſſe Cheheriſtany. Voïons, repliqua Farrukhnaz, je vous permets de nous la raconter.

Auſſi-tôt la Nourrice la commença de cette ſorte.

HISTOIRE

Du Roy Ruzvanſchad & de la Princeſſe Cheberiſtany.

UN jeune Roy de la Chine appellé Ruzvanſchad étant un jour à la Chaſſe rencontra une Biche blanche à taches bleuës & noires, qui avoit des anneaux d'or aux pieds & ſur le dos une houſſe de ſatin jaune relevé d'une broderie d'argent.

A la vûë d'une ſi belle proïe, le Prince enflammé du deſir de s'en rendre maître courut ſur elle à toutes brides; mais la Biche trompant ſa pourſuite, s'enfuit avec tant de viteſſe & de legereté, que bientôt il ne vit pas même la pouſ-

tiere qu'elle élevoit en courant. Il ne perdit pas sans chagrin l'espérance de la joindre & il en étoit tout mortifié lorsqu'elle s'offrit à ses yeux pour la seconde fois. Il l'apperçût auprés d'une fontaine où couchée sur le gazon, elle sembloit se délasser de la course qu'elle venoit de faire. Il pousse encore son cheval ; mais il fait de vains efforts pour la prendre : La Biche le voïant approcher, se leve legerement, fait deux ou trois bonds & s'élance dans l'eau, de maniere qu'elle ne parut plus.

JOUR XVII.

LE Roy de la Chine mit promptement pied à terre. Il court, s'agite, tourne sans

ceſſe autour de la fontaine, il remuë l'eau, il y cherche ſa proïe & n'en découvrant aucunes traces, il demeure fort étonné de cette avanture. Son Viſir & les autres perſonnes de ſa ſuite n'en furent pas moins ſurpris. Le Roy aprés avoir fait là-deſſus bien des reflexions, dit qu'il ne pouvoit ſe perſuader que cette Biche fût en effet une bête ſauvage, & que c'étoit plûtôt une Nymphe, qui ſous cette forme prenoit plaiſir à ſe joüer des Chaſſeurs. Les Courtiſans furent tous de ce ſentiment.

Cependant Ruzvanſchad regardoit ſans ceſſe la fontaine & ſoupiroit de tems en tems ſans ſçavoir pourquoi. Il faut, dit-il à ſon Viſir, que je paſſe ici la nuit. Je veux par curioſité obſerver cette Nymphe. J'ai un ſecret preſſentiment que

je

je la verrai ſortir de l'eau. Aprés avoir pris cette réſolution, il renvoïa tout ſon monde à la reſerve du Viſir. Ils s'aſſirent tous deux ſur l'herbe & continuérent à s'entretenir de la Biche blanche juſqu'à la nuit. Alors le Roy fatigué de la Chaſſe voulut prendre un peu de repos. Muezin, dit-il à ſon Viſir, je ne puis me défendre du ſommeil. Veille pendant que je dormirai. Que tes yeux ſoient toûjours attachez ſur la fontaine, & ſi tu vois paroître quelque choſe, ne manque pas de me réveiller. Muezin, bien qu'accablé de laſſitude, veilla quelque tems pour plaire au Roy, mais enfin ſe ſentant aſſoupi malgré ſon zele, il s'endormit.

Leur ſommeil dura peu. Ils ſe réveillérent en ſurſaut l'un & l'autre au bruit d'une ſym-

phonie charmante qui se fit entendre assez prés d'eux, & pour comble d'étonnement, ils apperçûrent un magnifique Palais fort éclairé, & que la main des hommes ne pouvoit avoir élevé. Muezin, dit le Roy tout bas, qu'est-ce que ceci ? Quels concerts frappent nos oreilles ? Quel Palais s'offre à nos yeux ? Seigneur, répondit le Visir, tout ceci sans doute n'est point naturel. C'est un enchantement. Plût au Ciel que nous eussions abandonné cette fontaine. Ce Palais est peut-être un piége que quelque Magicien tend à vôtre Majesté. Quoique ce puisse être, reprit le Prince, ne pensés pas que la crainte m'arrête. Marchons vers ce Palais, ajouta-t-il en se levant, voïons quelle sorte de gens l'habitent. Cessés de me vouloir faire envisager des

malheurs. Plus tu me représenteras de périls, & plus tu me donneras d'envie de m'y exposer.

Le Visir voïant son Maître déterminé à tenter l'avanture, n'osa plus s'opposer à son dessein. Ils marchent tous deux vers le Palais. Ils arrivent à la porte. Ils la trouvent ouverte, ils entrent dans une grande cour, & de-là dans une salle pavée de porcelaines de la Chine, ornée de sofas & de tapisseries de brocard d'or & parfumée des plus agréables odeurs. Ils traversèrent cette salle où il n'y avoit personne, & passèrent dans une autre où ils virent sur un Trône d'or une jeune Dame toute couverte de pierreries & dont l'extrême beauté les surprit.

Elle paroissoit écouter avec beaucoup d'attention quelque

te ou ſoixante Demoiſelles, dont les unes chantoient & les autres joüoient du Luth. Elles avoient toutes des habits de taffetas couleur de roſe parſemez de perles, & elles ſe tenoient debout devant le Trône. Ruzvanſchad ne pouvoit entendre de plus belles voix ni des ſons plus touchans; mais il y fit peu d'attention: La Dame qui étoit ſur le Trône l'occupa tout entier.

Quand les Demoiſelles apperçûrent ce Prince, elles ceſſerent de chanter. Il fit une profonde révérence & s'étant avancé au milieu de la ſalle, il adreſſa ce diſcours à la Dame dont il ſe ſentoit déja charmé: O raviſſante Reine des cœurs, qui venez d'aſſervir par vos premiers regards le ſouverain Maître de la Chine, apprenez-moi de grace, le nom

de cette merveilleuſe Nymphe, dont la vûë produit des effets ſi puiſſans ! La Dame ſourit à ces paroles & répondit : Je ſuis une Biche qui ſçait enchaîner les Lyons. Je ſuis cette proïe que vous avez pourſuivie aujourd'hui & qui s'eſt jettée dans la fontaine. Mais, Madame, reprit le Prince, que dois-je penſer de ces métamorphoſes ? Mon amour en eſt allarmé. Que ſçais-je ſi dans ce moment vous n'offrez point à mes yeux de trompeuſes apparances ? Non, repartit la Dame, je vous parois telle que je ſuis naturellement. Il eſt vrai que je change de formes quand il me plaît. Je me rends à mon gré viſible & inviſible aux hommes ; mais tout cela ſe fait ſans enchantement, & le pouvoir de me transformer en ce que je veux

eſt un avantage que j'ai reçû du Ciel en naiſſant.

A ces mots, la Dame deſcendit de ſon Trône, s'approcha du Roy, le prit par la main, & le mena dans une chambre où il y avoit une table couverte de viandes délicates. Elle le fit aſſeoir & ſe mit entre lui & Muezin, qui de tout ce qu'il voïoit n'augurant rien de bon pour ſon Maître, s'attendoit à quelque triſte évenement.

Pour le jeune Roy, il étoit enchanté de la Dame; aucune reflexion ne troubloit le plaiſir qu'il prenoit à la regarder. Il voulut la ſervir; mais elle lui dit: mangez vous deux. Pour nous, l'odeur des parfums ou celle des viandes nous ſert de nourriture.

JOUR XVIII.

AUssi-tôt que le Prince & son Visir eurent mangé, deux Demoiselles leur présenterent à chacun une coupe d'agathe remplie d'un vin de couleur de pourpre. Ils burent, & ces mêmes Demoiselles avoient soin de tenir toûjours les coupes pleines. On apporta aussi du vin à la Dame; mais elle n'en but pas une goute. Elle se contentoit de le sentir & la seule odeur faisoit sur elle autant d'effet que la liqueur même sur Ruzvanschad. Ils commencerent à s'échauffer. Le Roy dit à la Dame mille choses passionnées & la Dame se laissant attendrir,

lui parla dans ces termes :

Prince, quoique vous ſoiez d'une eſpece inferieure à la mienne, je n'ai pû m'empêcher de vous aimer. Et pour vous apprendre de quel prix eſt la conquête que vous avez faite, je ne veux pas que vous ignoriez plus long-tems qui je ſuis. On voit dans la Mer une Iſle appellée Cheheriſtan. Elle eſt habitée par des Genies dont le Roy ſe nomme Menoutcheher. Je ſuis fille unique de ce Prince & Cheheriſtany eſt mon nom.

Il y a trois mois que j'ai quitté la Cour de mon pere, & que curieuſe de voir tous les differens païs où vivent les enfans d'Adam, je me plais à voïager. J'ai parcouru tout le monde, & j'étois prête à m'en retourner à Cheheriſtan, lorſqu'en traverſant aujourd'hui vos Etats, je vous ai vû à la Chaſſe.

Chasse. Je me suis arrêtée pour vous regarder. Mes sens se sont troublez tout à coup; & je ne vous ai pas perdu de vûë que je suis tombée dans une profonde revêrie. Il m'est échappé quelques soupirs, & sentant que malgré moi j'étois occuppée de vous, j'en ai rougi. Est-il possible, disois-je, qu'un homme cause le trouble qui m'agite? Un enfant d'Adam triomphera-t-il de ma fierté? J'ai eu honte de ma foiblesse, & j'ai voulu promptement m'éloigner de vous; mais arrêtée comme par le pouvoir d'un charme, je n'en ai pas eu la force. Alors cedant aux tendres mouvemens qui retenoient mes pas, je n'ai plus songé qu'à chercher les moïens de vous plaire. J'ai pris la forme d'une Biche blanche & me suis présentée devant vous

pour vous attirer. Vous m'avez poursuivie ; & aprés que je me suis jettée dans la fontaine, vous ne sçauriez croire avec quel plaisir je vous ai vû fatiguer l'eau pour me retrouver. Je me suis applaudie de vôtre inquietude. J'en ai conçû un heureux préſage. Attentive à tous vos discours, j'ai été ravie d'entendre que vous vouliez passer la nuit auprés de la fontaine, & pendant que vous dormiez j'ai fait bâtir ce Palais pour vous recevoir. Les Genies qui me servent l'ont construit en un moment

Cheheristany alloit continuer, lorsqu'il entra une Demoiselle qui paroissoit fort affligée. La Princesse lisant sur son visage le malheur qu'elle venoit lui annoncer fit un grand cri. Ensuite elle se frapa le visage & se prit à pleu-

rer amerement. Quel ſpectacle pour le Roy de la Chine ! Vivement touché de la douleur qu'elle faiſoit paroître, il étoit fort en peine d'en ſçavoir la cauſe. Il alloit la demander, quand la Demoiſelle qui venoit d'arriver s'avança & dit à la Princeſſe : O Reine, vous ſçavez que les Genies, quoiqu'ils vivent plus long-tems que les hommes, ne laiſſent pas d'être comme eux ſujets à la mort. Vous avez perdu le Roy vôtre pere. Il vient de paſſer de la vie périſſable à la vie éternelle. Tous les peuples vous demandent. Ils vous attendent pour vous couronner. Venez donc recevoir l'hommage de vos nouveaux ſujets & répondre à l'impatience qu'ils ont de vous rendre tous les honneurs qui vous ſont dûs. Le grand Viſir mon pere m'a

charger de hâter vôtre retour?

Mamoûna, lui répondit la Princeſſe, c'eſt aſſez. Je reconnoîtrai le zele de vôtre pere & celui que vous me marquez. Je vais partir avec vous tout à l'heure. Adieu, Prince, ajouta-t-elle en ſe tournant vers Ruzvanſchad, & lui tendant une de ſes belles mains, qu'il baiſa avec tranſport, il faut que je vous quitte; mais ſoiez aſſûré que nous nous reverrons quelque jour. Si je vous retrouve amoureux & fidéle, je n'aurai point d'autre époux que vous.

Elle diſparut en achevant ces mots. Auſſi-tôt une épaiſſe nuit ſuccedant à la clarté des bougies dont le Palais étoit illuminé, laiſſa le Roy de la Chine & ſon Viſir dans une obſcurité à ne pouvoir rien diſcerner, & ils demeurerent

dans cet état jusqu'au jour qui leur causa une nouvelle surprise ; car au lieu d'être dans un Palais, comme ils se l'imaginoient, ils se trouverent au milieu de la Campagne sans appercevoir la moindre maison.

Muezin, dit alors le Prince, faut-il prendre pour un songe tout ce qui vient de nous arriver ? Non, Seigneur, répondit le Visir ; je croi plûtôt que c'est un enchantement. La Dame que nous avons vûë est quelque effroïable Magicienne, qui pour vous inspirer de l'amour, aura pris la forme d'une charmante Nymphe, & toutes ces belles Demoiselles qui chantoient & joüoient si bien du Luth, sont autant de démons dévoüez à ses charmes.

Quelque vrai semblance qu'il y eût dans ce que disoit

Muezin, le Roy étoit trop amoureux pour le croire, & ne voulant pas perdre l'opinion avantageuſe qu'il avoit conçûë de ſa Dame, il s'en retourna dans ſon Palais, réſolu d'en conſerver toûjours un vif & tendre ſouvenir. En effet loin de l'oublier, bien qu'il n'en reçût aucunes nouvelles, & que le Viſir ne ceſſât de combattre ſa paſſion, il tomba dans une profonde mélancolie. Il abandonna tous les plaiſirs. Il n'en pouvoit goûter aucun que celui de la Chaſſe; encore n'alloit-il chaſſer qu'aux lieux où ſa Biche blanche lui étoit apparuë & où il ſe flattoit quelquefois de la revoir.

Cependant il y avoit prés d'une année qu'il aimoit ſans qu'il eût ſujet de ſe flater qu'il n'aimoit pas un objet chimerique. Il commençoit à crain-

dre que tout ce qu'il avoit vû ne fût un enchantement. Il lui prit envie de voïager dans l'espérance qu'en voïageant, toutes ces images s'effaceroient insensiblement de son esprit. Il laissa la conduite du Roïaume à Muezin ; & malgré tout ce que ce Ministre lui pût représenter pour le détourner du dessein qu'il avoit pris de ne vouloir être accompagné de personne, il partit tout seul une nuit, monté sur un fort beau Cheval, qui avoit une selle & une bride d'or enrichies de rubis & d'émeraudes. Ce Prince étoit couvert de riches habits & portoit un large cimeterre dont le fourreau étoit parsemé de diamans.

Il avoit déja traversé ses Etats. Il avoit même gagné les Frontieres du Thebet, & il s'avançoit vers la Capitale de

ce Roïaume. Il n'en étoit qu'à deux petites journées, lorſqu'il s'arrêta ſous un gros arbre dont l'épais feüillage faiſoit beaucoup d'ombre. A peine eut-il mis pied à terre pour ſe repoſer quelques momens, qu'il apperçût aſſez prés de lui ſous un autre arbre une Dame qui ne paroiſſoit pas avoir dix-huit ans. Elle étoit aſſiſe, la tête appuïée ſur une de ſes mains; elle rêvoit profondement, & l'on jugeoit à ſon air triſte qu'il falloit que quelque malheur lui fût arrivé. Les habits qui la couvroient étoient tout déchirez, mais au travers de ſes haillons on ne laiſſoit pas de remarquer que c'étoit une trés-belle perſonne, & qui ne devoit pas être du commun. Ruzvanſchad s'approcha d'elle, & aprés lui avoir offert ſon ſecours, lui demanda qui elle

étoit. La Dame lui répondit : *Je suis fille & femme de Roy, & cependant je ne suis point ce que je dis. Je suis Princesse, & ne suis point ce que je suis.*

JOUR XIX.

LE Roy de la Chine ne sçavoit que penser de la jeune Dame. Il crut qu'elle avoit perdu l'esprit. Madame, reprit-il, rappellez vôtre raison & me croïez disposé à vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Seigneur, dit-elle alors, je ne suis point étonnée que vous me regardiez comme une folle. Le discours que je viens de vous tenir a dû vous paroître insensé ; mais vous me le pardonnerez sans doute, quand

vous ſçaurez mes malheurs. Je vais vous les apprendre pour reconnoître vôtre générosité.

HISTOIRE

Du jeune Roy de Thebet & de la Princeſſe des Naïmans.

JE ſuis, pourſuivit-elle, fille d'un Roy des Naïmans. Mon pere n'aïant pas d'autre enfant que moi, lorſqu'il mourut tous les Grands & le peuple me proclamerent Reine, & en attendant que je fuſſe en âge de réguer, car je n'avois encore que quatre ans, on confia le gouvernement de l'Etat au Viſir Aly Bin Haytam qui avoit épouſé ma Nourrice & dont on connoiſſoit la capacité. Ce ſage Miniſtre fit

aussi chargé de mon éducation. Il commençoit à m'enseigner l'art de regner, & j'allois bien-tôt prendre connoissance des affaires, quand la fortune qui donne & ôte à son gré les diadêmes, vint me précipiter du haut du Trône dans un abîme affreux. Un frere de mon pere, le Prince Moüaffac qu'on croïoit mort depuis longtems, & qu'on disoit avoir été tué dans une bataille donnée contre les Mogols, parut tout à coup dans le Païs des Naïmans. Quelques grands Seigneurs qui avoient autrefois été de ses amis entrerent dans ses interêts, & secondant l'ambition qui l'animoit, exciterent dans l'Etat une revolte en sa faveur. Le Visir Aly s'efforça vainement de l'appaiser. Au lieu d'éteindre ce feu qui s'allumoit, il ne fit que l'irriter.

En un mot tous mes peuples se laissèrent séduire par les pratiques de Moüaffac & se déclarèrent pour lui.

L'Usurpateur ne se vit pas plûtôt couronné, qu'il voulut s'assurer de ma personne & me faire mourir pour prévenir tout ce que le zele de quelques amis qui me restoient pourroit entreprendre pour moi. Mais le Visir Aly & ma Nourrice sa femme trouverent moïen de me soustraire à la fureur du Tyran. Ils m'enleverent une nuit, nous sortimes d'Albasin, & par des chemins détournez nous gagnâmes le Thebet. Nous allâmes demeurer dans la Capitale de ce Roïaume où le Visir passa pour un Peintre Indien & moi pour sa fille. Il avoit appris à peindre, & il possedoit cet Art si parfaitement qu'il acquit

bien-tôt de la réputation. Quoique nous eussions une grande quantité de pierreries, & que nous pûssions vivre avec éclat, nous menions une vie obscure comme si nous eussions été réduits à subsister du pinceau d'Aly. Nous craignions les Emissaires de Moüaffac & nous ne voulions point qu'on nous soupçonnât d'être autre chose que ce que nous paroissions.

Deux années s'écoulerent pendant ce tems-là, Je perdis insensiblement les idées de grandeur qu'on m'avoit inspirées, & prenant des sentimens conformes à mon malheur, déja je commençois à m'accoûtumer à l'obscurité d'une condition commune. Il sembloit que je n'eusse jamais été que la fille d'un simple particulier. Je ne me souvenois plus d'avoir été sur le Trône. La

tranquillité dont je joüissois me faisoit oublier le passé ; ou si quelquefois encore je rappellois dans ma memoire le rang glorieux que j'avois occupé, je ne l'envisageois plus que comme un joug dont j'étois dégagée, & libre des soins attachez à la puissance souveraine, je pardonnois à la fortune de me l'avoir ôtée. Plût au ciel, helas, que j'eusse passé le reste de ma vie dans cet état obscur & heureux ! mais non. Il faut remplir sa destinée ; & il n'est pas moins inutile de se plaindre des disgraces que de vouloir les prévenir.

Le Visir fit quelques Tableaux qui furent admirez de toute la Ville de Thebet. Le Roy en entendit parler & eut envie de les voir. Il vint lui-même chez Aly qui les lui

montra. Ce Prince en fut très-satisfait aussi-bien que de la conversation du Peintre. Pendant qu'ils s'entretenoient tous deux j'entrai dans la chambre où ils étoient, entraînée par la curiosité de voir le Roy. Je crus que ne paroissant devant lui que comme la fille du Peintre, il ne feroit aucune attention à moi. Je me trompai : il me regarda ; il fut même frappé de ma vûë. Je m'en apperçûs & me retirai. Il ne fit pas semblant toutefois de m'avoir remarquée & il continua de parler au Visir ; mais avec tant de trouble & d'émotion, avec un air si inquiet, qu'il ne fut pas difficile de juger que j'avois fait sur lui quelque impression. Effectivement ce Prince revint dés le lendemain chez Aly. Il y revint encore les jours suivans. Sous prétexte

de chercher des Tableaux, il entroit dans toutes les chambres & faisoit si bien, qu'il pénétroit toûjours jusqu'à celle où j'étois. Il ne me disoit rien à la verité, mais ses regards enflammez ne découvroient que trop ses sentimens.

Un jour il offrit au Visir un appartement dans son Palais avec une grosse pension, voulant, disoit-il, arrêter dans ses Etats & s'attacher un si fameux Peintre. Aly devina sans peine le motif de cette proposition, & comme il en voïoit les conséquences, il me dit: Je m'apperçois, ma Reine, que le Roy de Thebet vous aime. L'amour a plus de part que la peinture aux offres qu'il nous fait. Nous allons loger dans son Palais. Il ne manquera pas de chercher tous les jours à vous entretenir de sa passion.

Souvenez-

Souvenez-vous de vôtre naissance, & bien loin d'accorder aux soupirs de ce Prince une indigne victoire, résistez courageusement aux pressantes instances de sa tendresse. S'il est assez amoureux pour vouloir vous associer à son rang, vous l'écouterez; s'il a d'autres vûës, nous sçaurons bien les tromper. Je promis au Visir de suivre exactement ses conseils. Je ne lui dis point que j'avois remarqué aussi-bien que lui l'amour du Roy, & encore moins ce que cette découverte avoit produit en moi. Le Prince étoit jeune, beau, parfaitement bienfait, je ne pus me défendre d'avoir pour lui les mêmes sentimens que je lui avois inspirez.

JOUR XX.

CEpendant quelque penchant que je me ſentiſſe pour le Roy de Thebet, je me promettois bien de le lui cacher, s'il n'avoit pas d'autre deſſein que de tenter ma vertu; mais ce Prince m'épargna la peine de me contraindre longtems. Je ne fus pas plûtôt dans ſon Palais qu'il me déclara ſon amour de la maniere que je le ſouhaitois. Vous m'avez charmé, me dit-il, dés le premier moment que je vous ai vûë. J'ai été depuis ſans ceſſe occuppé de vous, & je ſens que je ne puis vivre ſans vous poſſeder; mais quelque vive ardeur qui m'enflamme, ne croïez pas que je veüille vous

traiter comme une Eſclave. J'ai pour vous autant de reſpect que j'en aurois pour la fille du Roy de la Chine, & je prétens en vous donnant ma foi vous placer ſur le Trône de Thebet.

Je remerciai le Prince de l'honneur qu'il me vouloit faire, & prenant cette occaſion pour lui apprendre qui j'étois, je lui contai mon Hiſtoire qui le toucha vivement. Ma Princeſſe, s'écria-t-il, je vois bien que le Ciel m'a reſervé l'honneur de vous venger, puiſque vous êtes venu chercher un aſile au Thebet. Oüi, le perfide Moüaffac ſera bien-tôt puni d'avoir oſé prendre vôtre place. Conſentez que je vous épouſe aujourd'hui, & ſoïez aſſurée que dés demain je lui envoierai des Ambaſſadeurs pour lui declarer la guerre,

s'il refuse de vous ceder le Trône qu'il a usurpé. Je fis de nouveaux remerciemens au Roy & lui avoüai, qu'en nous voïant tous deux pour la premiere fois, si j'avois fait sur lui quelque impression, je ne l'avois pas aussi impunément regardé. Cet aveu le charma. Il prit une de mes mains. Il la baisa avec transport & me jura qu'il m'aimeroit toûjours. Il m'épousa dés le jour même, & nôtre mariage fut célébré dans la Ville par de grandes réjoüissances.

Le lendemain le Roy, comme il me l'avoit promis, nomma des Ambassadeurs pour aller au Païs des Naïmans. Ils partirent en diligence, & ils ne furent pas si-tôt arrivez à la Cour de Moüaffac qu'ils demanderent audience. On la leur accorda. Ils dirent à ce

Prince que leur Maître m'aïant épouſée, ils venoient le ſommer de me reſtituer le Roïaume des Naïmans, ou ſur ſon refus lui declarer la guerre. Moüaffac, bien que hors d'état de reſiſter au Roy de Thebet, fut aſſez fier pour mépriſer ſes menaces; de ſorte que les Ambaſſadeurs étant de retour, annoncerent à leur Maître les refus de l'Uſurpateur. Auſſitôt on fit des levées dans tout le Roïaume de Thebet, & l'on mit ſur pied une armée nombreuſe; mais dans le tems que les trouppes aſſemblées étoient prêtes à marcher contre les Naïmans, il vint des Députez de la part de ces peuples pour m'aſſûrer de leur obéïſſance & m'apprendre que mon oncle Moüaffac étoit mort aprés quelques jours de maladie. Sur cette nouvelle le Roy

congedia ſon armée & réſolut d'envoïer Aly regner pour moi dans le Païs des Naïmans. Ce Miniſtre étoit prêt à partir, lorſqu'une avanture à laquelle je ne me ſerois jamais attenduë, l'en empêcha.

Un ſoir j'étois aſſiſe ſur un ſofa dans mon cabinet & je liſois quelques chapitres de l'Alcoran. Aprés les avoir lus je me levai pour aller trouver le Roy qui étoit déja couché. Un phantôme effroïable ſe préſenta tout à coup au devant de mes pas & diſparut dans le moment. Je fis un ſi grand cri, que je reveillai le Roy qui dormoit. Il accourut à moi promptement, & me demanda pourquoi j'avois crié. Je lui en dis la cauſe, & raſſurée par ſa préſence, j'étois déja diſpoſée à croire que le phantôme qui m'étoit apparu venoit de ma

seule imagination que la lecture avoit échauffée. Le Prince m'écouta fort attentivement, & bien loin d'achever de dissiper ma fraïeur, il me dit: Je suis plus troublé que vous, & je ne comprens pas, Madame, comment vous pouvez être en même-tems dans mon lit & dans ce cabinet. Seigneur, lui di-je, je ne conçois rien au discours que vous me tenez. Parlez-moi, de grace, plus clairement. Hé bien, repartit-il, vous n'avez qu'à vous approcher du lit, & vous allez voir la chose du monde la plus étonnante. En effet m'étant avancée jusqu'au chevet, j'apperçûs avec toute la surprise que vous pouvez penser une jeune Dame qui me ressembloit parfaitement. Elle avoit tous mes traits & toute ma figure.

O Ciel, m'écriai-je à ce spectacle, quel objet s'offre à ma vûë ? Quel prodige inoüi . . . Ah, m'échante, interrompit cette Dame d'un ſon de voix pareil au mien, il faut que tu ſois bien effrontée pour oſer prendre ma forme : Quel eſt donc ton deſſein, ſcelerate enchantereſſe ? Crois-tu que le Roy mon époux, trompé par ces apparences qui lui laiſſent ignorer laquelle de nous deux eſt ſa femme, pourra me chaſſer de ſon lit & te donner ma place ? Perds cette eſpérance. Ton artifice ſera inutile. Malgré tes enchantemens, mon mari voit bien que tu n'es qu'une miſérable. Mon cher Seigneur, ajouta-t-elle en s'adreſſant au Prince, faites arrêter cette perfide Magicienne ; ordonnez tout à l'heure qu'on la jette dans un ſombre cachot,

&

& que demain elle expie dans les flâmes ſa coupable intention.

JOUR XXI.

SI la parfaite reſſemblance qui étoit entre cette Dame & moi, pourſuivit la Princeſſe des Naïmans, m'avoit étonnée, ſon diſcours inſolent me ſurprit encore davantage. Au lieu de répondre ſur le même ton, je ne pus m'empêcher de pleurer, & je dis au Roy: Seigneur, je croïois avoir épuiſé ma mauvaiſe fortune; j'avois lieu de penſer qu'aprés avoir uni mon ſort au vôtre, tous mes malheurs étoient finis; mais, hélas, un démon jaloux de mon bonheur vient le traverſer. Il emprunte mes traits

& veut paſſer pour moi-même. Il a réüſſi. Vous ne me connoiſſez plus. Vous me confondez avec lui. Regardez-moi de grace. Si vôtre femme vous eſt chere encore, vôtre cœur doit la démêler au travers du charme qui trompe vos yeux. J'atteſte le Ciel que je ſuis la Princeſſe des Naïmans.

La Dame couchée m'interrompit pour la ſeconde fois ; vous en avez menti, me dit-elle, vous êtes une impudente, & vous faites aſſez voir ce qu'on doit penſer de vous. Les traîtres ont d'abord recours aux ſermens & leurs yeux prompts à ſervir leur perfidie, leur fourniſſent toûjours des pleurs. Ceſſez, nous dit alors le Roy, finiſſez des diſcours qui ne m'apprennent point ce que je veux ſçavoir. Vous ne faites que m'embarraſſer l'une

& l'autre. Je ne puis reconnoître ma femme. L'une de vous deux est une Magicienne qui cherche à me séduire ; mais il ne m'est pas possible de la distinguer, & je craindrois en voulant punir la coupable de faire tomber le châtiment sur l'innocente.

Le Roy ne pouvant donc me démêler de la Magicienne, appella le Chef de ses Eunuques & lui commanda de nous enfermer dans des appartemens séparez. Nous y passâmes le reste de la nuit. Le lendemain, le Prince fit venir le Visir Aly & sa femme, & leur conta toute l'avanture. Ils demanderent à nous voir toutes deux ensemble, ne doutant point, quelque chose que leur pût dire le Roy, qu'ils ne me reconnussent ; mais ils nous trouverent si semblables l'une

à l'autre qu'il ne leur fut pas moins impossible qu'au Roy de discerner le mensonge de la verité. Ma Nourrice même se ressouvenant que j'avois apporté en naissant une marque au genoüil, nous visita & fut assez surprise lorsqu'elle vit que nous avions toutes deux le même signe au même endroit. Ils ne se rebuterent point pour cela ; ils commencerent à nous interroger séparément. La Dame répondit à leurs questions comme moi-même ; de sorte qu'ils ne sçavoient ce qu'ils devoient penser. Il parut cependant à ma Nourrice que mes réponses étoient les plus justes & elle décida pour moi.

Mais on ne s'arrêta point à son sentiment, & tous les Visirs que le Roy avoit assemblez, jugeant au contraire que la

Dame qu'on avoit trouvé couchée dans le lit du Prince étoit la Reine & l'autre la Magicienne, ils conclurent qu'il falloit me brûler. Le Roy ne voulut pas ſuivre un avis ſi cruel, de peur de faire mourir ſa femme en croïant la venger : Il ſe contenta de me bannir de la Cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons & l'on me mit hors de la Ville. Je ſuis venuë juſqu'ici en vivant des proviſions que les perſonnes charitables m'ont données. Voilà mon Hiſtoire, Seigneur, ajouta la Princeſſe des Naïmans. J'eſpere qu'aprés cela vous conviendrez que j'ai eu raiſon de vous dire, *que je ſuis fille & femme de Roy, & que cependant je ne ſuis point ce que je dis ; que je ſuis Princeſſe, & ne ſuis point ce que je ſuis.*

En cet endroit la Reine de

Thebet aïant ceſſé de parler, Ruzvanſchad prit la parole & lui dit : Conſolez-vous, Madame, vos malheurs ſont parvenus à leur comble, & vous ne devez pas douter que la fortune déſormais ne vous devienne favorable ; car, comme dit un de nos Poëtes, une choſe qui eſt arrivée au point de ſa perfection touche au moment de ſa décadence, & un malheur extrême eſt voiſin de la proſperité. Attens-toi à périr, ajoute le même Poëte, quand on te dira que tu es parfait, & prépare ton cœur à la joïe, lorſque l'adverſité te fera ſentir ce qu'elle a de plus rigoureux. C'eſt ainſi que le Ciel a reglé la vie des hommes. Pour vous convaincre de cette verité, je veux, Madame, vous conter l'Hiſtoire du Viſir Caverſcha-

HISTOIRE

Du Viſir Caverſcha.

UN Roy d'Hyrcanie appellé Codavende, avoit un Viſir nommé Caverſcha. Ce Miniſtre, homme d'un eſprit ſuperieur & d'une expérience conſommée, voulut un jour ſe baigner. Il étoit auprés de la cuve du bain. Il tira de ſon doigt ſa bague en badinant & la laiſſa tomber par hazard dans la cuve ; mais au lieu d'aller au fonds, elle demeura ſur la ſurface de l'eau.

Caverſcha frappé de ce prodige, ordonna auſſi-tôt à ſes Officiers d'enlever de ſa maiſon toutes ſes richeſſes & de les aller cacher dans un lieu qu'il leur nomma, en leur diſant que le Roy ſon Maître

étoit ſur le point de le faire arrêter. Effectivement ſes Domeſtiques n'avoient pas encore emporté tous ſes meubles, que le Capitaine des Gardes du Roy arriva chez lui avec des Soldats, & lui dit qu'il avoit ordre de le mener en priſon. Le Viſir s'y laiſſa conduire, pendant qu'une partie des Soldats ſe ſaiſit de tout ce qui étoit reſté dans ſa maiſon. Ce malheureux Miniſtre, que Codavende traitoit ainſi ſur de faux rapports, demeura pluſieurs années dans les fers. Il n'avoit pas la liberté d'entretenir ſes amis. On lui refuſoit toutes ſortes de conſolations, & tous les jours le Roy donnoit quelque nouvel ordre qui augmentoit la rigueur de ſa priſon.

Il avoit envie depuis longtems de manger du Romma-

naschy. * Il en demandoit sans cesse & l'on avoit la cruauté de lui en refuser, tant on s'attachoit à le mortifier. Cependant un jour le Concierge lui en porta par pitié & lui en présenta dans un bassin de porcelaine. Le Visir ravi d'avoir enfin ce qu'il avoit si ardemment désiré, se disposoit à contenter ses desirs, quand deux gros rats qui se batoient venant à passer tout à coup auprés du Rommanaschy qu'il avoit mis à terre pour un moment, tomberent dedans & le rendirent immonde. Caverscha n'en voulut pas manger; mais il envoïa dire à ses Domestiques d'aller reprendre ses richesses & de les reporter dans sa maison, parce que, disoit-il, le Roy son Maître étoit prêt à le retirer de prison & à le rétablir dans son

* C'est un mets où il entre des grains de Grenade.

premier poſte. Cela ne manqua pas d'arriver encore ? Codavende lui rendit la liberté dés le jour même, & l'aïant fait venir en ſa préſence, il lui dit : J'ai reconnu vôtre innocence. J'ai fait étrangler vos ennemis. Je vous redonne ma confiance avec le rang que vous occupiez auparavant.

Alors les amis de Caverſcha ſçachant ce qui s'étoit paſſé, lui demanderent comment il avoit ſçu qu'il devoit être arrêté & enſuite délivré de priſon. Quand j'ai vû, leur dit le Viſir, que ma bague au lieu de s'enfoncer demeuroit ſur l'eau, j'ai jugé par-là que ma gloire étoit arrivée à ſon dernier dégré & que mon bonheur ne pouvant plus croître, alloit, ſelon l'ordre du Ciel, ſe changer en adverſité. Ce qui s'eſt trouvé veritable. Lorſ-

que dans ma priſon j'ai demandé en vain ſi long-tems du Rommanaſchy, j'ai bien vû que mon malheur duroit encore ; & enfin quand on m'en a apporté, les rats, qui ſont tombez dedans, m'ont fait connoître que j'étois parvenu aux bornes preſcrites à ma mauvaiſe fortune, & que ma douleur extrême ſeroit bien-tôt ſuivie d'une parfaite joïe.

Ne vous abandonnez donc point, Madame, à vôtre déſeſpoir, pourſuivit le Roy de la Chine, vous êtes peut-être ſur le point d'éprouver le plus heureux ſort. Imitez moi, livrez-vous aux plus douces eſpérances. Helas ! je ne ſçai ſi je ne ſuis pas comme vous le joüet d'une Magicienne, ou ſi la perſonne que j'aime n'eſt point quelque affreux démon. Ruzvanſchad en même-tems lui

apprit ſon nom & lui raconta l'avanture de la Biche blanche.

Il en avoit à peine achevé le recit, qu'ils apperçûrent tous deux un jeune homme à cheval qui attira toute leur attention. Il étoit preſque nud & il couroit à bride abbatuë. Il paſſa ſi prés d'eux, que la Reine le reconnut & s'écria: Ciel, voilà mon mari. Mais il ne jetta point les yeux ſur elle. Il avoit l'air effraïé & en courant à toutes brides, il regardoit de tems en tems derriere lui, comme s'il eût craint d'être pourſuivi.

JOUR XXII.

LA jeune Reine de Thebet & Ruzvanſchad con-

duiſirent de l'œil le jeune homme & ils ne l'avoient point encore perdu de vûë, qu'ils virent venir un autre Cavalier qui preſſoit auſſi trés-vivement les flancs de ſon cheval. Celui-ci avoit de magnifiques habits & tenoit à la main un ſabre nud & teint de ſang. On voïoit bien qu'il pourſuivoit le premier & qu'il brûloit d'impatience de le joindre; mais ce qu'il y avoit de merveilleux, c'eſt qu'il lui reſſembloit ſi parfaitement, que la Princeſſe l'aïant enviſagé ne put s'empêcher de dire encore: O Ciel voilà mon mari. Il étoit ſi occupé de ſa pourſuite, qu'il paſſa fort prés de la Reine ſans la remarquer. Madame, dit le Roy de la Chine, il faut avoüer que rien n'eſt plus ſurprenant que ceci. Seigneur, lui répondit la Prin-

ceſſe, vous pouvez juger par-là qu'en vous racontant mon Hiſtoire, ce n'eſt point une fable que je vous ai débitée.

Pendant qu'ils raiſonnoient ſur la ſingularité de cet événement, il parut un troiſiéme Cavalier. Pour celui-ci, bien qu'il ne courût pas moins vîte que les deux autres, il ne paſſa pas ſans regarder Ruzvanſchad & la Reine. C'étoit le Viſir Aly-Bin-Haytam. La Princeſſe & lui ſe reconnurent bien-tôt. Ce Miniſtre deſcendit promptement de cheval, & ſe jettant aux pieds de la Reine : Ah ! Madame, lui dit-il, c'eſt donc vous que je vois ? Le Ciel ſoit à jamais beni de vous avoir conſervée. S'il laiſſe pour un tems triompher le crime & ſemble abandonner l'innocence, ce n'eſt que pour mieux faire éclater

dans la ſuite ſa juſtice. C'en eſt fait, vôtre mortelle ennemie ne vit plus. Le Roy lui-même l'a frappée. Son ſabre eſt encore teint de ſon perfide ſang, & pour achever une entiere vengeance, il pourſuit en ce moment un miſérable, qui par le pouvoir d'un charme a pris auſſi ſes propres traits. Je voudrois avoir le tems de vous informer de tout ce qui s'eſt paſſé à la Cour depuis que vous en avez été ſi indignement écartée ; mais remettons ce détail à une autrefois ; le Roy s'éloigne toûjours : Allons, Madame, montons promptement à cheval & courons aprés lui. Non, Seigneur, dit alors Ruzvanſchad, au lieu de fatiguer la Reine, demeurez avec elle ici. Je me charge de joindre le Roy & de vous l'amener en ce lieu. En

diſant cela, il s'approcha de ſon cheval, ſauta legerement en ſelle, & marcha ſur les pas du Roy de Thebet, ſans répondre aux complimens que la Princeſſe lui faiſoit ſur ſa généroſité.

Aprés ſon départ, le Viſir demanda à la Reine qui étoit ce jeune inconnu, & il ne fut pas peu ſurpris d'apprendre que c'étoit le Roy de la Chine. Satisfaites donc préſentement ma curioſité, lui dit la Princeſſe, & me contez de quelle maniere on a démaſqué la Magicienne. Madame, répondit le Miniſtre, le Roy vôtre époux perſuadé que ſon Conſeil avoit bien diſtingué la vraïe Princeſſe des Naïmans de celle qui par la force d'un enchantement en avoit toute la reſſemblance, vivoit avec vôtre Rivale dans une intelligence

gence parfaite. Il étoit avec elle depuis quelques jours dans un Château qu'il a, comme vous sçavez, à neuf ou dix lieuës de sa Capitale. Ce matin nous en sommes sortis tous deux avec un seul Esclave pour aller à la chasse. Nous en étions déja un peu éloignez, quand le Roy s'est souvenu tout à coup qu'il avoit oublié de dire à la Reine quelque chose de fort important. Nous sommes aussi-tôt retournez sur nos pas. Ce Prince est descendu de cheval à la porte du Château où il m'a dit de l'attendre, & par un escalier dérobé s'est rendu à l'appartement de la Princesse. Peu de tems aprés, j'ai vû revenir un homme sans turban, presque nud & qui avoit tous les traits du Roy: J'ai crû que c'étoit ce Prince. Ah, Seigneur, me suis-je écrié

en le voïant, pourquoi êtes-vous dans cet état ? Mais au lieu de me répondre, il a couru à ſon cheval d'un air épouvanté. Il eſt monté deſſus & a pris la fuite ſans me dire un ſeul mot. Comme je jugeois qu'il lui étoit arrivé quelque fâcheux accident, j'avois une extrême impatience d'apprendre ce que ce pouvoit être. Pour m'en éclaircir, je commençois à le ſuivre & j'allois faire mes efforts pour le joindre, quand j'ai entendu derriere moi une voix qui crioit : Attendez, Viſir, attendez. Je m'arrête à l'inſtant. Je tourne la tête & vois le Roy qui ſort du Château les yeux étincelans & le cimeterre à la main. Il vient à moi à pas précipitez : Viſir, me dit-il, nous avons chaſſé la Reine pour retenir une malheureuſe femme qui a pris par

magie toute sa figure. Je viens d'ôter la vie à cette scelerate & il faut que je fasse le même traitement au traître qui a pris aussi mes traits. Donne-moi ton cheval, ajouta-t-il en s'adressant à l'Esclave ; je veux courir aprés ce misérable, qui prétend en vain m'échapper. En achevant ces paroles il est monté sur le cheval de l'Esclave, & marchant sur les traces de son ennemi, il le poursuit depuis ce tems-là.

Tandis que le Visir Aly-Bin-Haytam faisoit ce recit à la Reine, Ruzvanschad piquoit vers le Roy de Thebet, & le suivoit avec autant d'ardeur que s'il eût couru aprés sa Biche blanche. De son côté le Roy de Thebet poussé par son ressentiment, ne donnoit point de relâche à son cheval, & comme il étoit meilleur ca-

valier que l'homme qu'il poursuivoit, il le joignit enfin, & le frappant à l'épaule d'un coup de cimeterre, il lui fit vuider les étriers. Il descendit aussitôt de cheval pour achever de tuer son ennemi ; mais ce misérable demanda la vie. Je te l'accorde, lui dit le Roy, à condition que tu me diras qui tu es, comment & pourquoi tu as pris mes traits, en un mot que tu me donneras un entier éclaircissement de toutes les choses que je souhaite de sçavoir. Seigneur, lui répondit cet homme, puisque vôtre Majesté me fait grace, je veux ne lui rien déguiser. Je vais lui parler avec toute la sincerité qu'elle exige de moi ; & pour lui persuader que j'ai dessein de la contenter, il faut que je commence par reprendre ma forme naturelle. En

achevant ces mots, il ne fit qu'ôter une bague qu'il avoit au doigt & le Roy ne vit plus en lui que les traits d'un affreux vieillard.

JOUR XXIII.

LE Roy de Thebet fut aſſez ſurpris de cette métamorphoſe, qui ne ſervit qu'à irriter la curioſité qu'il avoit d'apprendre tout ce que ce vieillard ſe préparoit à lui raconter. Seigneur, dit le miſérable, vous me voïez tel que je ſuis naturellement. Et pour vous donner une entiere ſatisfaction, je vais vous conter l'hiſtoire de ma vie.

Je ſuis fils d'un Tiſſeran de Damas & Mocbel eſt mon nom. Comme mon pere étoit

fort riche & encore plus avare, & qu'il n'avoit point d'autre heritier que moi, je me trouvai aprés ſa mort maître d'un bien conſidérable pour un homme de ma naiſſance. Au lieu de ſuivre l'exemple de mon pere, ou du moins de ménager un peu ma fortune, je ne ſongeai qu'à me divertir. J'aimois les femmes & je m'attachai particulierement à plaire à une jeune Dame qui demeuroit dans mon voiſinage. Elle avoit de la beauté & beaucoup d'eſprit ; mais ſon eſprit étoit artificieux & d'un aſſez mauvais caractere. Elle étoit aimée de pluſieurs hommes qui ſe flattoient tous d'avoir la préférence, parce qu'elle les traitoit tous également bien en particulier. J'y fus trompé comme les autres. Séduit par les marques d'amitié qu'elle

me donnoit, je m'imaginois que mes Rivaux ſoupiroient pour une ingrate & que j'étois plus heureux qu'eux. Cette opinion augmenta mon amour, & mon amour me jetta dans une dépenſe effroïable. J'envoïois tous les jours quelque nouveau préſent à Dilnoüaze, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, & les préſens que je lui fis furent ſi conſidérables, qu'en trois ou quatre années je me ruinai. Mes Rivaux de leur côté, comme à l'envi l'un de l'autre, s'attachoient à conſerver par des préſens la tendreſſe de Dilnoüaze; de ſorte que cette Dame s'enrichit de nos dépoüilles.

Aprés avoir diſſipé tout mon bien, je m'attendois à me voir plus mal reçû, & j'avois cette crainte, parce que j'étois toûjours fort épris; mais quoique coquette & intereſſée, Dilnoüa-

ze me dit un jour : Mocbel, tu crois peut-être que je vais te bannir de chez moi préſentement que tu n'es plus en état de me faire des préſens? Non, mon ami; comme tu es le plus amoureux de tous mes Amans, puiſque tu t'es le plûtôt ruiné, je veux à mon tour te montrer que je ſuis généreuſe. Je prétens partager avec toi tout ce que je recevrai de tes Rivaux, & te rendre avec uſure ce que ton amour t'a fait prodiguer. En effet au lieu de me laiſſer manquer des choſes neceſſaires, elle m'accabloit d'or & d'argent. Je paroiſſois plus riche que je n'avois jamais été. Outre cela elle avoit une entiere confiance en moi. Elle ne faiſoit rien ſans me conſulter, & nous vécûmes enſemble de cette ſorte pendant pluſieurs années.

Inſen-

Inſenſiblement Dilnoüaze vieilliſſoit, le nombre de ſes Amans diminuoit tous les jours, & enfin le tems acheva de les lui enlever tous. Quelle mortification pour une femme qui aimoit autant qu'elle la compagnie des hommes. Elle ne pouvoit ſe conſoler de s'en voir abandonnée. Ah! Mocbel, me dit-elle alors, je t'avoüerai que la vieilleſſe m'eſt inſupportable. Accoûtumée dés l'enfance aux hommages des jeunes gens, je ne puis aujourd'hui ſouffrir leurs mépris. Il faut que je meure pour m'affranchir du chagrin mortel qui me devore, ou bien que j'aille au deſert de Pharan trouver la ſage Bedra. C'eſt la plus habile Magicienne de l'Aſie. Toute la terre eſt ſoumiſe à ſes enchantemens. Les Rivieres, quand il lui plaît,

remontent vers leurs ſources ; le Soleil à ſa voix pâlit ou recule, & la Lune s'arrête au milieu de ſa carriere. J'ai envie de l'aller voir. Je ſçai dans quel endroit du deſert elle fait ſa demeure. Peut-être me donnera-t-elle un ſecret pour me faire aimer des hommes malgré ma vieilleſſe. Vous ferez fort bien, lui repondi-je, & je vous accompagnerai, ſi vous le ſouhaitez. Elle m'en pria. Nous nous chargeâmes de proviſions & de quelques préſens pour Bedra, & nous prîmes le chemin du deſert.

Quand nous y fûmes arrivez, & que nous eûmes marché pendant deux jours, Dilnoüaze me fit remarquer de loin une montagne & me dit que la Magicienne demeuroit là. Nous nous avançâmes juſqu'au pied de la montagne &

nous apperçûmes une vaſte & profonde Caverne d'où ſortoient avec bruit mille oyſeaux de mauvais préſage, ou plûtôt des monſtres volans de diverſes figures, qui s'élevant juſqu'aux nuës faiſoient retentir l'air de leurs cris funebres. Nous nous préſentâmes à l'entrée & vîmes à la clarté d'une lampe d'acier, dont toute la Caverne étoit éclairée, une petite vieille qui étoit aſſiſe ſur une groſſe pierre. C'étoit Bedra. Cette Magicienne tenoit ſur ſes genoux un grand Livre ouvert qu'elle liſoit devant un fourneau d'or, dans lequel il y avoit un pot d'argent plein de terre noire qui boüilloit ſans feu.

Nous jugeâmes bien que nous avions trouvé ce que nous cherchions. Nous entrâmes & nous étant approchez

de la vieille, nous la saluâmes d'un air fort respectueux. Nous lui présentâmes les choses que nous avions apportées pour elle, & ensuite Dilnoüaze lui addressa ces paroles: Toute puissante Bedra, j'implore vôtre secours. Il n'est pas besoin de vous dire le sujet qui m'amene, puisque vous sçavez tout par le pouvoir de vôtre art.

JOUR XXIV.

LA Magicienne aprés avoir écouté Dilnoüaze, lui dit: Non, non, il n'est pas necessaire que tu m'apprennes ce que je sçai déja. En achevant ces mots, elle alla prendre deux phioles de verre qu'elle

porta hors de la Caverne. Elle les mit à terre & jetta dans chacune une bague d'or. En même-tems elle ouvrit ſon Livre & lut quelques paroles magiques. Tandis qu'elle faiſoit ſes conjurations, nous vîmes ſortir du feu de l'une des phioles & de l'autre une fumée noire & fort épaiſſe, qui s'élevant & ſe répendant dans l'air excita tout à coup un tonerre furieux. Mais ce tonerre ceſſa bien-tôt, & l'on ne vit plus rien ſortir des phioles. Alors Bedra en tira les bagues, & aprés en avoir mis une au doigt de Dilnoüaze : Va, femme, lui dit-elle, abandonne ton cœur à la joïe. Tes ſouhaits ſont accomplis. L'anneau que je te donne, pendant que tu l'auras au doigt, a le pouvoir de te faire prendre tous les traits de femmes qu'il te

plaira. Tu n'as qu'à ſouhaiter de reſſembler à telle fille ou femme que tu voudras, & dans le moment tu deviendras ſi ſemblable à elle, qu'on vous confondra l'une & l'autre. Et toi, Mocbel, pourſuivit-elle en ſe tournant de mon côté, je veux te faire préſent de l'autre anneau, qui a auſſi la vertu de faire diſparoître tes propres traits & de te prêter toutes les formes d'hommes que tu deſireras. A ces mots, elle me mit au doigt l'autre bague.

Nous remerciâmes Bedra de ſes dons précieux & nous prîmes congé d'elle. Nous n'attendîmes pas que nous fuſſions de retour à Damas pour éprouver nos anneaux. Nous en fîmes l'eſſai dans le deſert. Nous ſouhaitâmes de reſſembler à des perſonnes de nôtre connoiſſance & nous prîmes à

l'inſtant toute leur figure. Dés que nous fûmes retournez à Damas, Dilnoüaze qui n'étoit pas d'humeur à laiſſer ſa bague inutile, emprunta la forme des plus belles Dames de la Ville pour ſe proſtituer à leurs amans & en tirer de groſſes ſommes. De mon côté, pour me divertir & quelquefois pour voler, je me ſervois auſſi de mon anneau, en paroiſſant tantôt ſous les traits d'un homme & tantôt ſous les traits d'un autre.

Aprés avoir long-tems vêcu de cette maniere à Damas, il nous prit fantaiſie de voïager. Nous ſortimes de l'Egypte & nous allâmes de Ville en Ville juſqu'au païs des Naïmans. Là nous apprîmes qu'une jeune Princeſſe, ou plûtôt un enfant occupoit le Trône; que ſous ſon nom le Viſir Aly-Bin-Haytam

gouvernoit l'Etat & qu'il avoit toute l'autorité : que cela faiſoit beaucoup de mécontens : qu'on ſouhaitoit fort que le Prince Moüaffac oncle de la jeune Reine & frere du feu Roy revinſt dans les Païs ; mais qu'on croïoit qu'il avoit été tué dans une bataille donnée dans le Mogoliſtan ; parce que depuis ce tems-là on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu. Nous prêtâmes l'oreille à ces diſcours, & Dilnoüaze me dit : voilà une belle occaſion de gagner une couronne. Tu n'as qu'à prendre la figure de Moüaffac.

Je me déterminai ſans peine à joüer ce perſonnage. Je m'informai auparavant de toutes les circonſtances du combat donné dans le Mogoliſtan. Je déterrai même des gens qui me nommerent ceux des grands Seigneurs du Roïaume qui

avoient été les meilleurs amis de Moüffac. Enfin lorſque j'eus appris tout ce que je voulois ſçavoir, je ne fis que ſouhaiter de reſſembler à ce Prince, & j'en eus auſſi-tôt toute la reſſemblance. Je me montrai à ceux qu'on m'avoit dit avoir été attachez à Moüaffac. Ils témoignerent une grande joïe de me revoir, & je ne leur eus pas plûtôt fait connoître que j'avois deſſein de m'emparer du Trône, qu'ils promirent d'emploïer pour moi tout le crédit qu'ils avoient dans le Païs. Leurs promeſſes ne furent pas vaines. Les Naïmans qui ſont ſur les rivages du fleuve Amor gagnez par leurs ſollicitations, commencerent à ſe revolter en ma faveur. Les ennemis du Viſir Aly firent le reſte. Tout le Roïaume fut bien-tôt ſoulevé. Les

peuples mêmes d'Albaſin m'ouvrirent les portes de leur Ville lorſque je me préſentai, & aprés m'avoir proclamé Roy des Naïmans, jurerent de m'obéïr en tout ce qu'il me plairoit de leur commander. Je voulus d'abord m'aſſurer de la jeune Reine & la ſacrifier à ma ſûreté; mais le Viſir Aly ſauva la vie à cette Princeſſe en l'emmenant hors du Roïaume avec autant de ſecret que de diligence.

Je ne laiſſai pas de demeurer tranquillement ſur le Trône & de regner avec un pouvoir abſolu. Je recompenſai tous ceux qui avoient contribué à mon élevation. Je leur donnai les premieres charges, & quand j'aurois été véritablement le Prince Moüaffac; je n'aurois peut-être pas fait un meilleur uſage de mon auto-

rité. Je vivois donc fort content avec Dilnoüaze, qui ſous les traits d'une belle & jeune Dame poſſedoit la qualité de Reine. Je la faiſois paſſer pour la fille d'un Roy, à la Cour duquel je diſois m'être refugié aprés cette bataille où j'avois diſparu, & qui me l'avoit fait épouſer pour me conſoler de mon malheur. Elle avoit un ſuperbe appartement dans le Palais & elle étoit ſervie par un nombre infini d'agréables Eſclaves, qui par leurs divers talens cherchoient ſans ceſſe à la divertir. Nos jours enfin couloient dans les plaiſirs, lorſque nous apprîmes, Seigneur, par vos Ambaſſadeurs que vous aviez épouſé la Princeſſe des Naïmans & que vous étiez réſolu de me faire la guerre, ſi je ne lui rendois la Couronne que je lui

avois arrachée. Je fis une réponſe fiere, comme ſi j'euſſe mépriſé vos menaces ; mais dans le fonds j'en fus épouvanté, & je n'eus pas ſi-tôt congedié vos Ambaſſadeurs, que nous ſongeâmes fort ſérieuſement Dilnoüaze & moi au parti que nous avions à prendre.

Aprés avoir déliberé trés-long-tems, perſuadez que nous étions trop foibles pour vous réſiſter, nous nous déterminâmes à vous abandonner un Trône que nous ne pouvions conſerver ; mais nous entreprîmes de nous venger de vous & de la Princeſſe des Naïmans, comme ſi vous nous euſſiez fait la plus grande injuſtice du monde, & voici de quelle maniere nous conduisîmes nôtre vengeance.

JOUR XXV.

J'Eus recours à ma bague, continua Mocbel. Je feignis d'être malade pendant quelques jours, & enſuite pour faire croire au peuple que j'étois mort, j'empruntai toute la forme d'un cadavre. On fit mes obſeques & la nuit Dilnoüaze étant venu ouvrir le tombeau où l'on m'avoit enfermé, nous ſortîmes tous deux d'Albaſin ſous nos traits naturels. Nous prîmes le chemin de la Ville de Thebet, où nous ne fûmes pas plûtôt rendus, que nous vîmes arriver des députez que les Naïmans envoïoient à la Reine vôtre épouſe, pour lui faire part de la mort du Prince Moüaffac, & l'aſſurer qu'ils la reconnoiſ-

ſoient pour leur légitime ſouveraine. Sur cette nouvelle, vous licentiâtes les troupes que vous aviez aſſemblées, & vous réſolûtes de confier le gouvernement du Païs des Naïmans au Viſir Aly.

Cependant Dilnoüaze ſous la reſſemblance d'une jeune Eſclave de la Reine & moi ſous celles d'un de ſes Enuques, nous nous introduisîmes une nuit dans le Palais. Nous nous gliſſâmes dans vôtre appartement où il ne nous fut pas difficile d'exécuter nôtre deſſein ; car vous étiez déja couché & la Reine liſoit dans un cabinet. Dilnoüaze prit les traits de cette Princeſſe & ſe mit au lit auprés de vous ; & quand vôtre veritable femme voulut ſortir de ſon cabinet pour vous aller trouver, je m'offris au-devant d'elle ſous

l'horrible figure d'un phantôme. Elle fit un cri. Je diſparus. Vous ſçavez le reſte, Seigneur, & je n'ai plus qu'à vous apprendre pourquoi j'ai emprunté aujourd'hui la forme de vôtre Majeſté. Ce matin, d'abord que vous avez été hors du Palais, je ſuis entré ſous les traits du Chef de vos Eunuques dans vôtre appartement où vous veniez de laiſſer Dilnoüaze couchée. Mocbel, m'a t'elle dit, deshabille-toi & viens ſous la forme du Roy occuper ici ſa place. J'ai fait ce qu'elle ſouhaitoit, & j'étois au lit avec elle, lorſque tout à coup ouvrant la porte de l'eſcalier dérobé, vous avez paru dans la chambre. Vous vous êtes mis en devoir de me frapper, je me ſuis dérobé au tranchant de vôtre cimeterre. Mais le Ciel qui n'a pas voulu ſans

doute que mes crimes demeuraſſent impunis, m'a livré à vôtre reſſentiment. Oüi, Seigneur, je conviens que je mérite la mort. Et ſi vôtre Majeſté aprés avoir entendu tous les forfaits qui compoſent l'Hiſtoire de ma vie, ſe repent de m'avoir fait grace, je conſens qu'elle retire ſa parole & qu'elle puniſſe un miſérable qui ſe reconnoît lui-même indigne de vivre.

Il eſt vrai, lui répondit le Roy de Thebet, que je devrois te traiter comme j'ai déja traité la malheureuſe complice de tes mauvaiſes actions. Je devrois purger la terre d'un monſtre tel que toi; mais puiſque j'ai promis de te laiſſer la vie, je tiendrai ma promeſſe. Je t'ôterai ſeulement ta bague, le fatal inſtrument de tes crimes; tu ne pourras plus nuire

au

au genre humain, & ta vieilleſſe fera ton ſupplice.

Comme le Roy achevoit ces paroles, il apperçût Ruzvanſchad qui s'avançoit vers lui à toutes brides, & jugeant à ſon habillement que ce ne devoit pas être un homme ordinaire, il le regardoit avec attention. Ruzvanſchad l'aïant joint, mit pied à terre & aprés l'avoir ſalüé, lui dit : Prince, je viens vous annoncer une agréable nouvelle : La Reine vôtre épouſe, la Princeſſe des Naïmans vit encore. Avec quelque indignité qu'elle ait été chaſſée de la Ville de Thebet, malgré tout ce qu'elle a ſouffert depuis ce tems-là, je vous apprens qu'elle n'eſt point morte, & qu'il ne tiendra qu'à vous de la revoir dés aujourd'hui. O Ciel, s'écria le Roy de Thebet à ce diſcours : croi-

rai-je ce que j'entens? Eſt-il bien poſſible que la Reine ſoit encore en vie aprés les malheurs qu'elle a éprouvez: Mais vous, ajouta-t-il en s'adreſſant au Roy de la Chine, vous qui me paroiſſez inſtruit des étranges événemens qui ſont arrivez dans ma maiſon, dites-moi, de grace, qui vous êtes & m'informez de toutes les obligations que je vous ai. Je ſuis étranger, répondit Ruzvanſchad, & je vous dirai mon nom une autre fois. Le hazard m'a fait rencontrer la Reine. Elle m'a raconté ſes triſtes avantures, & je n'ignore pas celle qui vous eſt arrivée ce matin. Le Viſir Aly vient de me l'apprendre. Il eſt en ce moment avec cette Princeſſe dans un lieu où je leur ai promis de vous conduire.

Cette nouvelle cauſa beau-

coup de joïe au jeune Roy de Thèbet, qui plein d'impatience de revoir ſa veritable femme, l'alla trouver ſur le champ avec Ruzvanſchad & laiſſa là le miſérable Mocbel aprés avoir pris ſon anneau.

JOUR XXVI.

AUſſi-tôt que les deux Princes ſe furent rendus à l'endroit où le Viſir Aly-Bin-Hayram étoit avec la Reine, le Roy de Thebet deſcendit de cheval avec précipitation & recevant dans ſes bras cette Princeſſe qui s'étoit avancée pour l'embraſſer: Madame, lui dit-il, de quel œil verrez-vous déſormais un mari qui vous a ſi mal traitée? Mais, hélas, à quelque excés que j'aïe porté la cruauté,

vous ne devez point me haïr, puiſqu'en vous perſécutant, je croïois vous venger de vôtre ennemie. Oublions le paſſé, Seigneur, répondit la Reine, vôtre erreur ſert d'excuſe au traitement que vous m'avez fait, & l'enchantement étoit tel qu'on doit vous pardonner vôtre erreur. Non, Madame, repliqua le Roy, je la trouve inexcuſable & je ne me la pardonne point. Quelque reſſemblance qu'il y eût entre vous & la malheureuſe femme qui avoit pris vos traits, je devois vous reconnoître à vos ſentimens & à vôtre eſprit que celui de vôtre phantôme n'égaloit pas.

Aprés s'être tous deux abandonnez quelque tems à la joïe de ſe revoir, la Reine demanda au Prince ſon mari, comment il s'étoit apperçû que la Dame

qu'il regardoit comme ſa femme ne l'étoit pas. Je montai, lui dit le Roy, par un eſcalier dérobé dans mon appartement, & je n'en eus pas plûtôt ouvert la porte, que voïant un homme couché avec ma femme, je me ſentis ſaiſir de fureur. Je tirai mon cimeterre & m'approchai du lit pour m'immoler ces deux amans; mais l'homme eut l'adreſſe d'éviter mes coups & gagna l'eſcalier dérobé. Avant que de le pourſuivre, je voulus me défaire d'une infidelle épouſe. Elle s'étoit levée & me demandoit grace en me tendant les bras. J'étois trop en colere pour l'écouter. Je la frappe & lui coupe une main où elle avoit un anneau. Elle n'a pas plûtôt la main coupée, que ſon beau viſage diſparoît & je ne

vis plus devant moi qu'une horrible vieille.

Prince, me dit-elle, en me coupant la main, tu as détruit le charme qui trompoit tes yeux. C'eſt par le pouvoir d'une bague enchantée que j'avois tous les traits de la Reine, & l'homme qui vient de t'échapper a pris auſſi toute ta forme par la vertu d'un autre anneau. Ne m'ôte point la vie. Je ſuis aſſez miſérable, puiſque je te vois déſabuſé. O ſcélerate, me ſuis-je alors écrié, ne te flate pas d'une vaine eſperance, ne crois pas pouvoir intereſſer ma généroſité à te laiſſer vivre. Non, non, ton crime eſt indigne de pardon. Si tu n'avois offenſé que moi, j'aurois pû par pitié te faire grace ; mais tu es venu troubler l'union où je vivois avec

la Reine ; tu es cauſe que j'ai traité cette Princeſſe indignement, que je l'ai chaſſée de mon Palais, & que je ne la reverrai plus ; car je ne doute pas qu'accablée de douleur & de miſere, elle n'ait achevé ſon déplorable deſtin. A ces mots, ajouta le Roy, j'ai levé mon cimeterre & j'ai coupé la tête à cette méchante vieille. Aprés cela, ſans perdre de tems, je me ſuis mis ſur les traces du malheureux qui avoit emprunté mes traits, & le Ciel n'a pas permis qu'il ſe ſoit dérobé à mon juſte reſſentiment.

Lorſque le Roy de Thebet eut ainſi ſatisfait la curioſité de la Reine, il raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre Mocbel & lui. Il fit un long recit de toutes les démarches, que ce miſerable & Dilnoüaze avoient faites pour s'emparer

du Trône des Naïmans, & de quelle maniere ils l'avoient enſuite abandonné. La Princeſſe & le Viſir Aly écouterent cette Hiſtoire avec autant de ſurpriſe que d'attention. Lorſque le Roy l'eut achevée, il ſe tourna vers Ruzvanſchad & lui dit : Noble Etranger, qui avez ſi généreuſement contribué au bonheur dont nous joüiſſons, quelles marques de reconnoiſſance ſouhaitez-vous que je vous donne. Parlez. Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, & ſoïez ſur que je vous l'accorderai. Ruzvanſchad alloit répondre à ce compliment, quand la jeune Reine de Thebet prenant la parole, dit au Prince ſon mari : Seigneur, vous ne ſçavez pas que l'Etranger à qui vous adreſſez ce diſcours eſt le Roy de la Chine. Auſſi-tôt que le Roy

de

de Thebet entendit parler ainſi la Reine, il demanda pardon à Ruzvanſchad s'il avoit manqué aux égards qu'il lui devoit. Le Roy de la Chine l'interrompit, & ces deux Princes s'embraſſerent à pluſieurs repriſes. Aprés quoi, ils allerent tous au Château du Roy de Thebet. Ruzvanſchad y demeura quelques jours. Il y fut regalé magnifiquement. Puis aiant pris congé de ſes Hôtes, il retourna dans ſes Etats.

Continuation de l'Hiſtoire de Ruzvanſchad & de la Princeſſe de Cheheriſtany.

LE Roy de la Chine étant arrivé dans ſon Palais ne manqua pas de raconter à ſon Viſir la merveilleuſe avanture

de la Reine & du Roy de Thebet. Muezin en fut étonné & prit de là occaſion de repréſenter encore à ſon Maître que Cheheriſtany n'étoit vrai ſemblablement qu'une Magicienne, ou plûtôt qu'une femme ſemblable à Dilnoüaze, Ruzvanſchad commençoit à n'en pas douter.

Un matin que tous les Courtiſans étoient aſſemblez au Palais, & que ſelon leur coûtume ils attendoient que ce Prince ſe montrât, on leur vint dire qu'on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu : Que le ſoir précédent aprés avoir fait retirer tous ſes Officiers, il s'étoit endormi ſur un ſofa & qu'on ne le retrouvoit ni dans ſon appartement ni dans aucun autre lieu du Palais. On en fit de nouvelles perquiſitions ; mais elles furent toutes inuti-

les, & plusieurs jours s'étant écoulez sans qu'on entendît parler de lui & sans qu'on sçût où il pouvoit être, tous les Courtisans commencerent à s'affliger comme à l'envi l'un de l'autre. Il se teignirent le visage de jaune & se mirent à pleurer en répandant des roses devant le Trône.

Muezin entr'autres paroissoit inconsolable. Il aimoit son Maître passionnement, & dans la douleur qu'il avoit d'ignorer son sort: Ah! mon Prince, s'écrioit-t-il, dans quel lieu du monde êtes-vous? Que dois-je penser de vôtre absence? Auriez-vous entrepris un nouveau voïage? Est-ce un pouvoir magique qui vous enleve à vos peuples? Ou nous abandonnez-vous de vôtre propre mouvement? Non, vous connoissez trop nôtre zele & nôtre fidé-

lité pour vouloir nous causer une si gande affliction. C'est sans doute par l'art funeste d'une enchantereſſe que nous vous avons perdu.

Pendant que le Visir & les autres Sujets de Ruzvanschad se livroient à la douleur, cet heureux Prince étoit au comble de sa joïe dans l'Isle de Cheheristan où il avoit été transporté par l'ordre de Cheheristany. Cette Princesse aprés avoir été proclamée Reine s'étoit appliquée aux affaires de l'Etat; & n'avoit été occupée que du soin de sa grandeur les premiers jour de son regne; mais dans la suite sentant qu'elle aimoit toûjours le Roy de la Chine & satisfaite de sa fidélité, elle avoit enfin résolu de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Pour cet effet elle le fit enlever par un Genie

qui le lui apporta dans son appartement. Ah divine Princesse, s'écria Ruzvanschad sitôt qu'il apperçût la Reine de Cheheristan, il m'est donc permis de vous revoir ? Helas ! je n'osois plus me flatter d'une si charmante esperance ! je craignois que vous ne m'eussiez oublié. Non Prince, répondit Cheheristany, l'absence ne produit pas sur les Genies le même effet que sur les hommes, elle ne sçauroit ébranler nôtre constance. Elle n'a point affoibli la mienne, repliqua le Roy de la Chine, quoique je ne sois qu'un homme, je suis aussi constant que les Genies. Ah ! ma Reine, poursuivit-il en soupirant, que le tems qui nous a séparez m'a paru long & que j'avois d'impatience de vous voir paroître à mes yeux. Seigneur, dit la Princesse, je

ſuis contente de vous, & puiſque vôtre tendreſſe ne s'eſt point démentie, je veux tenir dés aujourd'hui la promeſſe que je vous ai faite. Nous allons unir nos deſtins.

JOUR XXVII.

LE jeune Roy de la Chine remercia Cheheriſtany de ſes bontez & lui jura un éternel amour. Aprés cela tous les Grands du Roïaume & le peuple s'aſſemblerent devant le Palais par ordre de la Reine, qui leur dit : Grands & petits Geniés qui m'écoutez, comme vous vous êtes tous engagez par ſerment à m'obéir, lorſqu'aprés la mort de Menoutcher mon pere, vous m'avez revêtuë de la puiſſance

souveraine: je vous déclare que je vais épouser le Prince Ruzvanschad, & je vous ordonne de le regarder comme vôtre maître. En même-tems elle le fit venir & le leur montra. Tous les Genies applaudirent au choix de la Reine, & quoique le Roy de la Chine ne fût qu'un homme, ils ne laissérent pas, tant ils aimoient leur Princesse, de le couronner Roy de Cheheristan.

La cérémonie du couronnement étant achevée, on travailla aux préparatifs du mariage. Mais avant que de l'achever, Cheheristany dit à Ruzvanschad : Seigneur, il faut que vous me promettiez une chose. Je n'exige de vous cette promesse que pour nôtre commun bonheur ; mais il est absolument necessaire que vous me la faſſiez & que vous

la teniez exactement ; car si par malheur il vous arrivoit d'y manquer, Nous serions tous deux fort à plaindre. Hé, Madame, de grace, interrompit le Roy de la Chine, c'est trop me tenir en suspens. Dites-moi ce qu'il faut que je vous promette. Vous n'avez qu'à parler. Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. Ce que j'attens de vous, reprit la Reine, est un effort pénible dont je crains que vous ne soïez pas capable. Comme je suis Genie & vous un enfant d'Adam, nous avons des humeurs differentes. Nous agissons autrement que les hommes. Nous avons nos loix & nos coûtumes particulieres. En un mot nous ne pourrons vivre long-tems ensemble, si vous n'avez une complaisance aveugle pour moi.

Hé quoi, Madame, dit Ruzvanschad, c'est-là cet effort difficile dont vous me soupçonnez de n'être pas capable ? Aïez meilleure opinion des hommes ou plûtôt de vous même. Croïez que vous aurez toûjours sur moi un empire absolu, & que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. Hé bien, repartit la Princesse, vous me promettez donc que si je fais devant vous quelque action qui vous déplaise, vous vous garderez bien de la blâmer & de m'en reprendre. Oüi, ma Reine, s'écria-t-il, loin de blâmer vos actions, je jure que je les approuverai toutes. J'aurai toute ma vie pour vous autant de complaisance que d'amour, & vous ne sçauriez en douter sans me faire une offense mortelle. C'est assez, reprit Cheheristany ; je

me repoſe ſur la foi de ce ſerment, & quelque choſe que je puiſſe faire devant vous, j'eſpere que vous garderez le ſilence. Au reſte, ne penſez pas que je vous demande une complaiſance injuſte. Les Genies ne font jamais rien mal à propos. Si quelquefois vous me voïez faire des actions qui ne vous paroiſſent pas raiſonnables, dites en vous même: elle n'agit pas ainſi ſans raiſon. Le Roy de la Chine aïant promis de nouveau qu'il ne trouveroit point à redire à tout ce que pourroit faire la Princeſſe, on ne ſongea plus qu'à leur mariage.

La Reine fit monter Ruzvanſchad ſur un Trône d'or & puis s'aſſit auprés de lui. Tous les Grands ſe rangerent devant eux, & toutes les femmes de la Princeſſe ſe mirent aux

deux côtez du Trône. Les Grands rendirent leurs hommages & leurs respects au Roy, & firent une cérémonie particuliere aux créatures de leur espece. Ensuite le peuple célebra ce mariage par des réjoüissances qui durerent trois jours. Le Roy de la Chine charmé de son bonheur ne s'occupa qu'à plaire à la Princesse, & consacrant tous ses momens aux jeux & aux plaisirs, il perdit pour un tems le souvenir de la Chine.

Aprés une année de mariage Cheheristany accoucha d'un Prince plus brillant que le jour. Tous les Genies firent de nouvelles réjoüissances, & le Roy ravi d'avoir un fils de cette charmante Princesse ne cessoit d'en rendre graces au Ciel. Il étoit à la Chasse quand il apprit cette nouvelle. Il se

rendit en diligence au Palais pour voir l'enfant que la mere tenoit dans ſes bras auprés d'un grand feu. Ruzvanſchad prit le petit Prince, & aprés l'avoir baiſé avec beaucoup de délicateſſe, de peur de le bleſſer, il le rendit à la Reine qui le jetta dans le feu. Auſſi-tôt, ô prodige ſurprenant, le feu & l'enfant nouveau né diſparurent.

JOUR XXVIII.

CE ſpectacle merveilleux ne fut pas peu mortifiant pour le Roy ; mais quelque douleur qu'il reſſentît de la perte de ſon fils, il ſe ſouvint de la promeſſe qu'il avoit faite à la Reine. Il dévora ſon chagrin, garda le ſilence & ſe re-

tira dans son cabinet où il se mit à pleurer, en disant: Ne suis-je pas bien malheureux? Le Ciel m'accorde un fils. Je le vois jetter dans les flammes par sa propre mere, & il m'est défendu même de blâmer une action si cruelle: O mere dénaturée! ô barbare... Mais taisons-nous, ajouta-t-il en se reprenant, je pourrois offenser la Reine en lui témoignant mon affliction. Contraignons-nous, & au lieu de me révolter contre une action si horrible, disons & croions en effet que la Princesse n'agit pas ainsi sans raison.

Le Roy ne dit donc rien à Cheheristany, quelque envie qu'il eût de lui reprocher la mort de son fils. Une année après elle mit au monde une Princesse encore plus belle que le Prince. On la nomma

Balkis. Tous les Genies de l'Iſle ne manquerent pas auſſi d'en célébrer la naiſſance par des fêtes qui durerent trois jours. Le Roy fut charmé de la beauté de ſa fille. Il ne pouvoit ſe laſſer de la regarder. Elle lui fit oublier le Prince de Cheheriſtan ; mais la joie de ce malheureux pere ne fut pas de longue durée. Quelques jours aprés l'accouchement de la Reine, on vit entrer dans le Palais une grande chienne blanche qui avoit la gueule beante. Cheheriſtany l'aïant apperçuë, l'appella & lui dit : Tiens, prens cette petite fille & ſon berceau. Auſſitôt la chienne s'approcha du berceau, le prit avec ſa gueule & s'enfuit.

Il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut à ce ſpectacle la douleur du Roy. Quelque com-

plaisance qu'il eût juré d'avoir pour la Reine, peu s'en fallut qu'il ne lui dit mille choses dures & désobligeantes ; il fut obligé de se retirer de peur d'éclater. Il s'enferma dans son cabinet où rappellant dans sa memoire le déplorable sort de son fils & frappé de ce qu'il venoit de voir : Cheheristany, disoit-il, ah ! inhumaine ! pouvez-vous traiter ainsi vos propres enfans ? Certes, si les Genies se font un plaisir de commettre des actions si contraires à la nature, qu'ils cessent de vanter les avantages de leur espece. Je déteste leurs coûtumes & leurs loix. Celles des hommes sont plus raisonnables. Mais, m'a dit la Reine, les Genies ne font rien qui ne soit à propos, & quand je ferai quelque chose qui vous revoltera, dites en vous même,

elle n'agit pas ainſi ſans raiſon. Hé ! comment ſe pourroit-il faire qu'elle n'eût pas tort? Ah ! je perce le myſtere & je vois la cauſe de mon malheur. Les loix des Genies veulent ſans doute que quand ils ſe marient avec les hommes, ils faſſent mourir les enfans qui naiſſent de ce mariage. Voilà le motif de cette conduite qui me ſurprend. O cruelle Princeſſe, penſez-vous que je puiſſe être dévoüé à toutes vos volontez. Non, malgré toute la tendreſſe que j'ai pour vous, il m'eſt impoſſible de m'accoûtumer à vos barbares loix.

Quoique Ruzvanſchad fût vivement affligé de la perte de ſes enfans, il eut aſſez de pouvoir ſur lui pour ne rien dire à la Reine ; mais le ſéjour de l'Iſle de Cheheriſtan lui devint inſupportable & il réſolut de retourner

retourner à la Chine ; Madame, dit-il un jour à Cheherifstany, je voudrois bien revoir mon Roïaume de la Chine. Permettez que j'aille retrouver mes peuples qui font depuis long-tems des vœux pour mon retour. Hé bien, lui répondit la Reine, je conſens que vous leur donniez cette ſatisfaction. D'ailleurs vôtre préſence eſt neceſſaire dans vos Etats. Je ſçai que les Mogols levent contre vous une puiſſante armée. Partez, pour aller défendre vôtre Empire. Quelque courageux que ſoient vos Sujets, ils combatront beaucoup mieux, quand ils vous auront à leur tête. J'aurai ſoin de vous aller voir. En achevant ces paroles, elle appella un Genie, & lui dit : Portez tout à l'heure le Roy dans ſon Palais de la Chine, en même-tems le Ge-

nie obéït & Ruzvanſchad ſe trouva bien-tôt dans ſon Palais.

Dés que Muezin le vit, il en fut tranſporté de joïe. Il ſe proſterna devant lui la face contre terre, & il lui dit: Ah! Seigneur, le Ciel a donc exaucé mes vœux! Il vous rend à vos peuples. J'ai gouverné vos Etats pendant vôtre abſence, & vos Sujets déſeſperant de vôtre retour m'ont élevé à l'Empire; mais je revois mon Seigneur & mon Maître. Qu'il remonte ſur ſon Trône qu'un Eſclave occupe depuis trop long-tems. Le Roy conta au Viſir tout ce qu'il lui étoit arrivé, & ce Miniſtre en fut dans un extrême étonnement.

Cependant les Mogols s'approchoient de la Chine avec des forces conſidérables. Ils étoient déja entrez dans ce Roïaume, & ils ne ſe promet-

toient pas moins que d'en faire la conquête entiere. Sur le bruit de leur marche, Ruzvanschad assembla le plus de trouppes qu'il lui fut possible & alla au-devant de ses ennemis. Il les rencontra dans une vaste plaine où rien ne leur manquoit. Il campa assez prés d'eux, & bien-tôt on vit arriver une grande abondance de toutes sortes de vivres, & particuliérement de bisçuits, de fruits & de conserves, avec une infinité d'outres remplis de vins & d'autres boissons. Ces vivres étoient sur des Chameaux & des Mulets, & un Visir de Ruzvanschad les conduisoit au Camp. Ce Ministre se nommoit Wely. Comme il arrivoit dans la plaine avec les vivres, la Princesse Chehéristany parut devant lui accompagnée de plusieurs Gentes, qui

déchargerent les Chameaux, écraserent les biscuits, les fruits & les conserves, les renverserent, percerent les Outres; enfin ils mirent tout en pieces & répandirent toutes les boissons, de sorte qu'il ne resta rien qui fût en état d'être bû ou mangé.

JOUR XXIX.

WEly fut fort étonné de voir ces vivres en cet état. Mais la Princesse lui dit: Va dire au Roy que c'est la Reine sa femme qui a fait tout ce désordre. Il n'y manqua pas. Il se rendit en diligence sous la tente de Ruzvanschad. Sire, lui dit-il, voilà vôtre armée sans vivres. En même-tems il lui conta tout ce que la Reine

venoit de faire. Ce qui mit le Roy au déſeſpoir. La mort de ſes enfans lui ſembloit plus excuſable que cette derniere action. Il en étoit encore tout hors de lui-même lorſqu'il vit paroître la Princeſſe : Madame, lui dit-il, je ne puis plus me taire. Vous avez mis ma patience à bout. Vous avez jetté mon fils au feu, vous avez donné ma fille à un chien. Quelque chagrin que cela m'ait cauſé, je ne vous en ai rien témoigné. J'ai dévoré ma douleur ; mais ce que vous venez de faire ne pouvant être qu'un attentat à ma vie & à ma gloire, il m'eſt impoſſible de ne me pas plaindre de vous. Ah ! ingrate, de quel prix païez-vous ma tendreſſe ? Quel eſt vôtre deſſein ? Voilà mon armée dépourvûë de toutes munitions de bouche. Que deviendra-

t-elle, parlez ? Et que deviendrai-je moi-même ? Vous voulez sans doute que sans combattre je tombe au pouvoir de mes ennemis. Cela se peut-il souffrir ?

Seigneur, répondit la Reine, il auroit mieux valu vous taire encore cette fois-ci que de rompre le silence si mal à propos ; mais puisque vous avez parlé & que le mal est sans remede. C'en est fait. Il seroit inutile de chercher les moiens de détourner le malheur que je craignois ; puisqu'il est arrivé. Ah ! Prince imprudent & foible ; pourquoi n'avez-vous pu retenir vôtre langue ? Sçavez-vous bien quel étoit ce feu à qui je livrai vôtre fils. C'étoit un Salamandre habile à qui je confiai l'éducation de ce jeune Prince. Et la chienne que vous avez

vûë, c'eſt une Fée qui a bien voulu ſe charger de vôtre fille pour lui enſeigner toutes les ſciences convenables à une Princeſſe Genie. Le Salamandre & la Fée répondent à mon attente, ils élevent le Prince & ſa ſœur d'une maniere admirable. Vous en allez juger tout à l'heure. Hola, gardes, pourſuivit-elle en parlant aux Genies de ſa ſuite, que l'on faſſe venir ici en ce moment mon fils & ma fille. A peine eut-elle prononcé ces paroles, que le Prince de Cheheriſtan & ſa ſœur Balkis vinrent ſous la tente de Ruzvanſchad; mais il n'y eut que le Roy qui les vît, tous les autres hommes qui étoient préſens ne les voïoient point.

Le Roy de la Chine malgré la ſituation où l'avoient mis ſes munitions gâtées, fut tranſ-

porté de joïe quand il apperçût ſes enfans. Il les embraſſa tous deux l'un aprés l'autre avec des tranſports que les peres ſeuls ſont capables de ſentir. Pendant ce tems-là, Cheheriſtany continua ſon diſcours. Seigneur, dit-elle, il faut préſentement que je vous apprenne pourquoi j'ai renverſé vos vivres. Le Roy des Mogols veut éteindre le flambeau de vôtre vie & réduire ſous ſon obéïſſance l'Empire de la Chine. Pour y parvenir plus ſeurement, il a par une ſomme conſiderable corrompu la fidélité de Wely. Ce perfide Miniſtre pour cent mille ſequins d'or s'eſt obligé de faire périr vôtre armée & vous même par le poiſon. Comme vous l'avez chargé du ſoin des vivres, il a fait mettre dans les biſcuits & dans le vin un poiſon qui fait

ſon

son effet dans le moment. C'est pourquoi tous vos Officiers & vos Capitaines auroient perdu la vie, si je n'avois pas gâté ces munitions. Vous ne sçauriez peut-être croire ce que je vous dis ; mais il est aisé de vous en convaincre. Faites venir le Visir, qu'il mange en vôtre présence un morceau de ces biscuits & vous verrez ce qu'il en arrivera.

Le Roy fut troublé de ces paroles. Il fit appeller Wely, & quand ce Ministre fut venu : Qu'on aille, dit le Prince, chercher quelques restes des munitions renversées. On lui apporta une boëte de confitures qui se trouva encore toute entiere, & sur laquelle étoit le cachet du Visir. Le Roy fit ouvrir la boëte & ordonna au traître de manger des confitures. Sire, dit Wely, je n'ai

pas d'appetit préſentement ; mais dès que j'en aurai j'en mangerai. Si tu n'en manges tout à l'heure, repliqua le Prince, je vais te faire trancher la tête. Alors le Viſir voïant qu'il ne pouvoit éviter la mort, aima mieux obéïr. Il prit quelques morceaux de confitures & à l'inſtant même il tomba roide mort devant toutes les perſonnes qui étoient ſous la tente.

Seigneur, dit la Reine à Ruzvanſchad, vous ne doutez plus à préſent de la trahiſon de vôtre Viſir, & vous êtes ſans doute perſuadé que les Genies ne font rien ſans raiſon ? Oüi, Madame, dit le Roy, je conviens que j'ai tort de n'avoir pas exactement obſervé la loi que vous m'aviez impoſée ; mais je ne ſuis pas hors d'inquiétude. Mon armée demeure ſans vivres & la faim fera ce que le

poison devoit faire. Non, non, dit la Princesse, les vivres ne vous manqueront pas. Vous en aurez demain plus qu'il ne vous en faut ; car cette nuit vous attaquerez vos ennemis, vous les taillerez tous en pieces, vous deviendrez maître de leurs munitions, & vous vous en retournerez dans vôtre Capitale vainqueur & triomphant.

Ce que la Reine disoit se trouva vrai. Au milieu de la nuit, cette Princesse avec tous les Genies de sa suite se mit à la tête des Chinois & fondit sur les Mogols, qui voulurent d'abord faire quelque résistance ; mais ils furent tous renversez. Les Genies & les Chinois en firent un si horrible carnage, qu'à peine le Roy des Mogols qui commandoit en personne, put-il se sauver. Le

lendemain, quand le jour vint à paroître on vit toute la plaine jonchée de corps morts, & Ruzvanſchad fut d'autant plus content de cette Victoire, qu'elle ne lui couta que quelques Soldats. Son armée fit un riche butin. Tous les équipages des Mogols, auſſi-bien que leurs vivres qui étoient en abondance, devinrent la proïe des Victorieux.

Alors Cheheriſtany dit au Roy ſon époux : Voilà tous vos ennemis ſur la pouſſiere. La guerre eſt finie. Vous pouvez retourner ſur vos pas & aller vivre dans vôtre Palais tranquillement. Pour moi, je vais vous quitter. Il faut que nous nous ſéparions pour jamais. Vous ne me verrez plus, & moi-même je ſerai privée de vôtre vûë. C'eſt vôtre faute, mon cher Prince ; pourquoi

n'avez-vous pas tenu la promeſſe que vous m'aviez faite. Ah juſte Ciel, s'écria le Roy à ce diſcours : qu'eſt-ce que j'entends ? Au nom de Dieu, Madame, abandonnez ce funeſte deſſein. Je me repens de vous avoir manqué de parole. Daignez me pardonner. Je vous proteſte que déſormais vous ne vous plaindrez plus de moi. Quelque choſe que vous faſſiez, ſoïez aſſûrée que je me garderai bien de le déſaprouver. Ce ſerment eſt ſuperflu, dit la Princeſſe. Nos loix m'ordonnent de m'éloigner de vous. Les loix des Genies ne ſe peuvent enfraindre. Ceſſez de vouloir m'arrêter, Hélas ! s'il dépendoit de moi de vous pardonner, je ne ſerois pas inexorable. Adieu, Prince, ajouta-t-elle en pleurant, vous perdez vos enfans & leur mere.

Vous ſouhaiterez envain de les revoir. Ils ne s'offriront plus à vos yeux. En diſant cela elle diſparut auſſi-bien que le Prince de Cheheriſtan & la Princeſſe Balkis.

JOUR XXX.

QUelle vive douleur reſſentit le Roy de la Chine en perdant des objets ſi chers ! Il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. S'il eût perdu la bataille & qu'il fût tombé entre les mains des Mogols, il n'auroit pas été ſi affligé. Il ſe déchira le viſage, mit de la terre ſur ſa tête & fit toutes les actions d'un homme inſenſé. Il reprit le chemin de ſa Capitale avec ſon armée, & dés qu'il fut arrivé dans ſon Palais,

il dit à Muezin : Viſir, je vous laiſſe le ſoin des affaires. Gouvernez mon Empire. Faites tout ce que vous jugerez à propos ; pour moi je vais paſſer le reſte de ma vie à pleurer ma femme & mes enfans que j'ai perdus par ma ſeule imprudence. Je ne veux voir perſonne que vous ; & encore je ne vous donne la liberté de me parler, qu'à condition ſeulement que vous ne m'entretiendrez point de tout ce qui regarde mon Roïaume. Vous ne me parlerez que de Cheheriſtany & de mes enfans. Je prétens faire mon unique occupation de mes chagrins.

Effectivement Ruzvanſchad s'enferma dans ſon appartement où perſonne que Muezin n'avoit la permiſſion d'entrer. Ce Miniſtre l'alloit voir tous les jours. Il ne manquoit pas

pour plaire à ce Prince de flatter ſa douleur, & il eſperoit que le tems la diminuëroit ; mais au contraire elle s'augmenta de jour en jour. Le Roy tomba dans une profonde mélancolie & demeura prés de dix années dans une langueur mortelle. Enfin cedant à ſes ennuis, il devint malade, & il étoit prêt à mourir, quand la Reine paroiſſant tout à coup dans ſon appartement, lui addreſſa ces paroles : Prince, je viens finir vos peines & vous rendre la vie, que vous avez déja preſque perduë. Nos loix vouloient que pour punir vôtre parjure, je fuſſe dix ans ſéparée de vous, & même elles ne permettoient pas de vous revoir, à moins que pendant tout ce tems-là vous ne m'euſſiez été fidéle ; c'eſt pourquoi lorſque je vous quittai, je crus

que je vous abandonnois sans retour. Les enfans d'Adam, disois-je, ne sont pas capables d'une si longue constance. Il m'aura bien-tôt effacée de son souvenir. Graces au Ciel, je me suis trompée, & je vois que les hommes peuvent aimer constamment. Je reviens donc à vous, Prince, ajouta-t-elle, & pour comble de joïe vous reverrez aussi vos enfans.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le Prince de Cheheristan & la Princesse Balkis entrerent & se montrerent à Ruzvanschad qui en fut charmé. Aussi tendre pere que fidéle époux, il étoit agité des plus doux mouvemens que le sang & l'amour puissent inspirer. Sa santé fut rétablie en peu de tems. Ces quatre personnes passerent ensemble heureusement un trés-grand nom-

bre d'années, & enfin aprés la mort du Roy & de la Reine, le Prince de Cheheriſtan prit poſſeſſion du Roïaume de la Chine, & la Princeſſe Balkis alla regner dans l'Iſle de Cheheriſtan, juſqu'à ce qu'elle devînt l'épouſe du grand Prophete Salomon.

Quand la Nourrice de Farrukhnaz eut achevé de raconter cette Hiſtoire, les femmes de la Princeſſe qui aimoient les avantures des Genies & les enchantemens, l'éleverent audeſſus de celle d'Aboulcaſem; mais toutes les autres furent d'avis contraire, & ſoutinrent que l'Hiſtoire du jeune homme de Baſra étoit la plus intereſſante. Pour moi, dit Farrukhnaz, je blâme fort le Roy de la Chine de n'avoir pas tenu la promeſſe qu'il avoit faite à

Cheheriſtany, puiſqu'elle lui avoit dit que les Genies ne faiſoient rien ſans raiſon; cela prouve bien que les hommes ne ſont pas eſclaves de leur parole. Madame, reprit Sutlumemé, il y en a qui la garderoient même aux dépens de leur vie. Comme je vous le ferois voir par l'Hiſtoire de Couloufe & de la belle Dilara, ſi vous me permettiez de vous la raconter. Je le veux bien, reprit la Princeſſe, auſſi-bien je m'apperçois que toutes mes femmes prennent beaucoup de plaiſir à vous entendre. Alors la Nourrice la commença de cette maniere :

HISTOIRE
De Couloufe & de la belle Dilara.

IL y avoit à Damas un vieux Marchand nommé Abdallah qui paſſoit pour le plus riche de ſes confreres. Il étoit fâché d'avoir été dans toutes les parties du monde & de s'être expoſé à mille & mille périls pour amaſſer du bien, puis qu'il n'avoit point d'enfans. Il n'épargnoit rien toutefois pour en avoir : Il ouvroit ſa porte aux pauvres & faiſoit ſans ceſſe des charitez aux Derviches en les invitant à prier Dieu de lui accorder un fils. Il fonda même des Hôpitaux & des Convens, & fit bâtir des Moſquées ; mais tout cela étoit inutile. Abdallah ne

pouvoit devenir pere, & il en perdit même l'eſperance.

Un jour il fit venir chez lui un Medecin Indien dont on vantoit fort la capacité. Il le fit aſſeoir à ſa table, & aprés l'avoir bien regalé, il lui dit: O Docteur, il y a long-tems que je ſouhaite paſſionnement d'avoir un fils. Seigneur, lui repondit l'Indien, c'eſt une faveur qui dépend de Dieu. Cependant il eſt permis aux hommes de chercher les moïens de l'obtenir. Ordonnez moi ce qu'il faut que je faſſe pour cela, reprit Abdallah, & je vous aſſure que je le ferai. Premierement, dit le Medecin, achetez une jeune Eſclave qui ſoit grande & droite comme un cyprés. Qu'elle ait un viſage agréable, de groſſes joües & de groſſes hanches. Secondement, le ſon de ſa voix doit

être doux ; ſon air toûjours riant & ſa converſation enjoüée. De plus, je voudrois que vous vous aimaſſiez l'un & l'autre. Outre cela, avant que de voir cette Eſclave, il faut que vous ſoïez chaſte pendant quarante jours & que vôtre eſprit ne ſoit occupé d'aucune affaire ; que vous ne mangiez durant tout ce tems-là que de la chair de mouton noir & que vous ne buviez que du vin vieux. Si vous obſervez exactement toutes ces choſes, il y a lieu d'eſperer que vous aurez un fils.

JOUR XXXI.

ABdallah ne manqua pas d'acheter une belle Eſclave & veritablement il en

eut un fils, en ſuivant le regime que le Medecin lui avoit preſcrit. Pour célébrer la naiſſance de l'enfant qui fut nommé Couloufe, Abdallah aſſembla tous ſes amis, leur donna un feſtin & fit de grandes aumônes pour rendre graces au Ciel d'avoir comblé ſes vœux. On éleva Couloufe, & à meſure qu'il devenoit plus grand, il recevoit de nouvelles inſtructions. Il eut pluſieurs maîtres qui le trouverent fort diſpoſé à profiter de leurs leçons. On lui enſeigna les Langues Hebraïque, Grecque, Turque & Indienne, & à bien former les caracteres de toutes ces Langues. On ne ſe contenta pas de lui faire apprendre l'Alcoran, on lui en fit lire les Commentaires. Il en poſſédoit juſqu'au ſens myſtique. Il étoit

ſur tout bien inſtruit du point qui regarde la prédeſtination. Il ſçavoit auſſi l'aboliſſant & l'aboly, de même que les points de l'ambiguité & de la certitude. On ne voulut point qu'il ignorât l'Hiſtoire des Tribus Arabes, l'Hiſtoire de Perſe, ainſi que les Annales des Rois. De plus, il apprit la Morale, la Philoſophie, la Medecine & l'Aſtronomie. Il n'avoit pas dix-huit ans, qu'outre toutes les choſes que je viens de dire, il en ſçavoit encore d'autres. Il étoit bon Poëte & ſçavant Muſicien. Il étoit d'ailleurs perfectionné dans tous les exercices du corps. Perſonne n'a jamais tiré de l'arc, ni manié le ſabre & la lance avec plus d'adreſſe & de vigueur. Enfin c'étoit un jeune homme d'un merite accompli.

Quelle ſatisfaction pour un pere

pere d'avoir un semblable fils : Abdallah l'aimoit plus que sa vie, & ne pouvoit vivre un moment sans lui. Cependant la mort qui en veut aux heureux du siécle, vint bien-tôt enlever le vieux Marchand. Se voïant à l'extrêmité, il fit asseoir Couloufe au chevet de son lit, & il emploïa ses derniers momens à lui donner de sages conseils. Aprés sa mort & ses funérailles, son fils prit possession de tous ses biens... Mais ce jeune homme n'en fut pas plûtôt maître, qu'il commença à les dissiper. Il fit bâtir un Palais, acheta de belles Esclaves & choisit plusieurs jeunes gens pour être les compagnons de ses débauches. Il passoit les jours à se divertir avec eux, On prodiguoit chez lui les mets les plus délicats & les meilleurs vins. Ce n'étoit que

feſtins, que danſes & que concerts. Il vécut de cette maniere pendant pluſieurs années, comme ſi la ſource de ſes plaiſirs eût été inépuiſable. Neanmoins il conſuma tout ſon patrimoine. Il lui falut vendre ſon Palais & ſes Eſclaves, & inſenſiblement il ſe trouva ſans bien. Ce qui réjoüit fort ſes ennemis.

Il ſe repentit alors de ſa prodigalité. Il alla chez tous les jeunes gens qui avoient contribué à le ruiner. Mes amis, leur dit-il, vous m'avez vû dans la proſperité, & vous me voïez préſentement dans la miſere. J'ai recours à vous. Aidez-moi à me relever de ma chute. Souvenez-vous des offres de ſervices que vous me faiſiez quand vous étiez à ma table. Je ne doute point que vous ne ſoïez touchez de l'état

où je ſuis, & que vous ne faſſiez quelques efforts pour m'en tirer. C'eſt ainſi que le malheureux Couloufe tâchoit d'exciter la reconnoiſſance de ſes amis & de les engager à le ſecourir. Mais il parloit à des ſourds. Les uns lui diſoient qu'ils étoient fâchez de le voir dans une ſituation ſi déplorable & ſe contentoient de prier le Ciel d'avoir pitié de lui. Les autres ajoutant la dureté à l'ingratitude, lui refuſoient juſqu'à la conſolation de le plaindre & lui tournoient le dos. O faux amis, s'écria-t-il, que vôtre procedé dur & ingrat me punit bien d'avoir été aſſez crédule pour m'imaginer que vous m'aimiez veritablement!

Le fils d'Abdallah encore plus pénétré de douleur d'avoir été la duppe de la fauſſe

amitié de ſes compagnons de débauche, que d'avoir diſſipé tout ſon bien, réſolut de s'éloigner de Damas où il avoit tant de témoins de ſon infortune. Il prit la route du païs des Keraïtes & ſe rendit à Caracorom où regnoit alors Cabal-Can. Il alla loger dans un Caravanſerail où de ce qui lui reſtoit d'argent il ſe fit faire une robbe & un turban de toile des Indes. Il paſſoit les journées entieres à ſe promener dans la Ville. Il alloit dans les Marchez & dans les Jardins voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux, & ſi-tôt que la nuit approchoit il ſe retiroit dans ſon Caravanſerail.

Un jour il entendit dire que le Roy des Keraïtes ſe préparoit à faire la guerre. Que deux Rois de ſes voſins qui lui païoient tous les ans un tribut

conſiderable ne vouloient plus le lui païer, qu'ils s'étoient liguez enſemble & qu'ils avoient déja des troupes ſur pied pour s'oppoſer à Cabal-Can, s'il entreprenoit de pénétrer dans leurs Païs. Couloufe aïant appris cette nouvelle alla offrir ſes ſervices au Roy qui lui donna de l'emploi dans ſon armée. Ce jeune homme ſe ſignala dans cette guerre par des exploits qui lui attirerent l'admiration des Soldats, l'eſtime des Officiers & la protection du Prince Mirgehan, fils du Roy des Keraïtes. Il n'en demeura pas-là. Comme à l'exemple de ces deux Rois voiſins d'autres Princes qui païoient auſſi tribut ſe ſouleverent, Cabal-Can fut obligé de tourner ſes armes contre ces nouveaux ennemis, qu'il réduiſit à lui demander la paix.

OXFORD

Le fils d'Abdallah fit encore paroître tant de courage dans les occaſions qu'on lui donna de ſe diſtinguer, que Mirgehan voulut l'avoir auprés de lui.

Couloufe gagna bien-tôt l'amitié de ce Prince, qui découvrant en lui tous les jours plus de merite, l'honora de ſa confiance. Peu de tems aprés Cabal-Can mourut. Le Prince ſon fils lui ſucceda, & fut à peine ſur le Trône, qu'il combla de bienfaits le fils d'Abdallah & en fit ſon Favori. Couloufe voïant que ſes affaires avoient entierement changé de face, & qu'il n'avoit jamais été plus heureux, dit en lui-même: Il faut bien que tous les évenemens de nôtre vie ſoient marquez dans le Ciel. Quand je vivois à Damas dans les plaiſirs, y avoit-il quelque apparence que je puſſe tomber

dans la miſere, & lorſque je ſuis venu à Caracorom, pouvois-je raiſonnablement eſperer que je deviendrois ce que je ſuis ? Non, non, toutes nos proſperitez & nos diſgraces ne ſçauroient ne nous pas arriver. Vivons donc au gré de nos deſirs, & ſubiſſons le ſort que nous ne pouvons éviter.

C'eſt ainſi que raiſonnoit le fils d'Abdallah, & ſuivant ce principe, il ſuivoit ſon penchant ſans contrainte. Un jour qu'il ſortoit du Palais il rencontra une vieille femme couverte d'un voile de toile des Indes, lié de rubans & de bandeaux de ſoïe. Elle avoit un gros colier de perles, un bâton à la main, & cinq Eſclaves auſſi voilées l'accompagnoient. Il s'approcha de la vieille & lui demanda ſi ces Eſclaves étoient à vendre ? Oüi, dit la

vieille. Il leva auſſi-tôt leurs voiles & vit que ces Eſclaves étoient jeunes & belles. Il en trouva ſur tout une fort agréable. Vendez-moi celle-ci, dit-il à la vieille, elle me plaît. Non, lui répondit-elle, je ne veux pas vous la vendre. Vous me paroiſſez un galant homme. Il vous en faut une plus belle. J'en ai d'autres dans ma maiſon. J'ai des filles Turques, Grecques, Eſclavones, Ioniennes, Ethïopiennes, Allemandes, Cachmiriennes, Chinoiſes, Armeniennes & Georgiennes. Je vous les préſenterai toutes & vous prendrez celle qui vous plaira davantage. Vous n'avez qu'à me ſuivre. En achevant ces paroles, elle marcha devant Couloufe qui la ſuivit.

Lorſqu'ils furent devant une Moſquée, la vieille lui dit: O jeune

jeune homme, attendez-moi ici un moment. Je vais revenir. Il attendit prés d'une heure, & il commençoit à s'impatienter ; mais elle parut avec une fille qui étoit chargée d'un paquet. Il y avoit dedans un voile & un surtout de femme, dont la vieille revêtit Coulouse, en lui disant : Seigneur, nous sommes des gens d'honneur & de bonne famille. Il ne seroit pas de la bienséance de recevoir chez nous un étranger : Ma Mere, lui répondit-il, vous n'avez qu'à ordonner. Je ferai tout ce que vous voudrez. Il se couvrit donc du surtout & se mit le voile sur la tête. Ensuite il accompagna la vieille qui le mena dans un quartier qu'il ne connoissoit point. Ils entrerent dans une grande maison ou plûtôt dans un Palais ; car tout ce qui s'of-

froit à la vûë avoit un air de grandeur & de magnificence. Aprés avoir traverſé une vaſte cour pavée de marbre jaſpé, ils arriverent à un ſalon d'une étenduë prodigieuſe, au milieu de laquelle il y avoit un baſſin de porphyre rempli d'eau où pluſieurs petits Canards ſe joüoient, & l'on y voïoit tout au tour des cages de fils d'or où il y avoit mille oyſeaux d'eſpece differente qui faiſoient entendre leur ramage.

JOUR XXXII.

PEndant que Couloufe regardoit avec attention ces oyſeaux & toutes les autres choſes qui contribuoient à rendre ce ſalon le plus amuſant du monde, il entra une

jeune Dame qui s'approcha du jeune homme d'un air riant. Elle lui fit une profonde révérence & aprés que de ſon côté il l'eut ſaluée, elle le prit par la main & le pria de s'aſſeoir ſur des couſſins de brocard d'or qui étoient ſur des ſophas de la même étoffe. Dés qu'il s'y fut aſſis, elle prit elle-même la peine de lui eſſuïer le viſage & les yeux avec un mouchoir du plus fin lin, & en lui rendant cet agréable ſervice, elle ſourioit & lui lançoit des œillades qui le mirent bien-tôt hors de lui-même.

Il la trouvoit fort à ſon gré & il alloit ſe déterminer à l'acheter, quand une autre Dame, dont les cheveux blonds flotoient par boucles ſur ſes épaules nuës & qui étoit beaucoup plus belle que la premiere, parut. Elle s'avança d'un air gra-

cieux vers le fils d'Abdallah, lui prit les mains, les baisa & se mit en devoir de lui laver les pieds dans un bassin d'or. Il n'y voulut pas consentir, & frappé de la beauté dont elle étoit pourvûë, il se leva pour se jetter à ses genoux & dans la résolution de s'arrêter à celle-là. Mais il demeura tout à coup immobile & comme un homme qui a perdu l'usage de ses sens, car il apperçût vingt jeunes Demoiselles toutes plus charmantes les unes que les autres. Elles accompagnoient une jeune personne encore plus belle & plus richement habillée qu'elles, & qui paroissoit être leur Maîtresse. Couloufe crut voir la Lune environnée d'étoiles, & à la vûë de cet objet ravissant il s'évanoüit.

Toutes les Esclaves accou-

rurent aussi-tôt à son secours, & l'aïant fait revenir de son évanoüissement, la Dame qui l'avoit causé, lui adressa ces paroles : Tu sois le bien venu, lui dit-elle, pauvre oyseau pris par les pieds. Couloufe baisa la terre & poussa un profond soupir. On le fit asseoir sur un sofa. Cependant on apporta du sorbet dans une coupe d'or enrichie de pierreries. La Dame en but & présenta le reste au jeune homme. Ensuite elle s'assit auprés de lui, & remarquant qu'il étoit si troublé qu'il ne pouvoit prononcer une parole : D'où naît le trouble qui t'agite, lui dit-elle ? Banni cette sombre tristesse qui paroît dans tes yeux. Tu t'ennuies déja sans doute avec nous. Nôtre compagnie te déplaît. Ah ! belle Dame, répondit-il en la regardant

d'un air tendre, ceſſez, de grace, ceſſez de m'inſulter. Vous ſçavez trop qu'on ne peut voir vos charmes impunément. Je ſuis, je l'avouë, hors de moi-même. Un trouble inconcevable agite tous mes eſprits. Sois donc de bonne humeur, interrompit la Dame, & ſonge que tu viens ici acheter une Eſclave. Allons nous mettre tous à table. J'eſpere que nous pourrons te divertir.

En diſant cela elle prit Couloufe par la main & le conduiſit dans une ſalle où ils s'aſſirent avec toutes les autres Dames à une longue table couverte de corbeilles de ſandal pleines de tablettes & de confitures ſeiches; des confitures Mamouny, des pommes Tannoury, du pilau gouzina laſizina chekerina, & d'autres choſes encore. Aprés avoir

mangé, ils se leverent. On leur apporta un bassin & une éguierre d'or. Les Dames se laverent les mains avec des pâtes d'amandes de Cousa, du savon de Ricca, du docna de Bagdad & de la poudre d'aloës Comari, puis s'étant essuïées avec des mouchoirs de soïe de couleur de rose, elles allerent à la chambre du vin. C'étoit un réduit agréable orné de plusieurs caisses de baumes, de roses & d'autres fleurs odorantes qui bordoient un bassin de marbre plein d'une fort belle eau. Ce bassin servoit à rafraîchir le vin & contribuoit en mêlant du frais à l'odeur des fleurs, à rendre ce réduit délicieux. Toutes les Dames firent boire Couloufe & burent aussi elles-mêmes; de sorte que la compagnie retourna

dans le salon la tête un peu échauffée.

Là quelques-unes de ces Dames commencerent à danser & les autres à joüer de la harpe, de la guitarre de David appellée Canoün, de l'orgue Arganoün & du violon Barbot. Mais avec quelque délicatesse qu'elles joüassent de ces instrumens, elles n'approchoient pas de la Dame dont le fils d'Abdallah étoit enchanté. Cette incomparable personne voulant à son tour montrer ce qu'elle sçavoit faire, prit un luth * & l'aïant accordé, elle en joüa d'une maniere ravissante. Puis se faisant donner une harpe, elle joüa sur le mode Raste, ensuite on lui apporta une violle & joüa sur le mode Ispahan; aprés cela elle prit une flute

* Aoud.

douce & joüa ſur le mode Rihaoüy. En un mot elle emploïa les douze modes l'un aprés l'autre, & les vingt-quatre branches de la muſique. Elle chanta auſſi & ſa voix ne fit pas moins de plaiſir à l'amoureux Couloufe, que la maniere dont elle avoit joüé des Inſtrumens.

Il en fut ſi charmé, que ne pouvant plus ſe poſſeder : ma Reine, s'écria-t-il, vous m'avez ôté la raiſon. Je ne puis reſiſter aux tranſports que vous m'inſpirez. Souffrez que je baiſe une de vos belles mains & que je mette ma tête à vos pieds. En diſant cela, cet amant paſſionné ſe jetta par terre comme un homme inſenſé, & ſaiſiſſant une des mains de la Dame, il la baiſa fort amoureuſement. Mais cette aimable perſonne choquée de ſa har-

dieſſe, le repouſſa d'un air fier, & lui dit : Qui que tu ſois, arrête & ne paſſe pas les bornes de la modeſtie. Je ſuis une fille de qualité. Il eſt inutile que tu deſires ma poſſeſſion. Tu ne ſçaurois l'acquerir. Tu ne me verras plus. A ces mots, elle ſe retira, & toutes les autres Dames à ſon exemple en firent autant.

JOUR XXXIII.

LE fils d'Abdallah, au déſeſpoir d'avoir fait une action déſagréable à la Dame qu'il aimoit, demeura dans la ſalle agité de mille penſées differentes. La vieille qui l'avoit amené vint à lui : Qu'avez-vous fait, jeune homme, lui dit-elle ? Falloit-il vous laiſ-

ser emporter à vôtre passion ? Quoique je vous aïe fait acroire que j'avois ici des Esclaves de toute Nation, vous avez dû juger par la magnificence de cette maison & à la maniere dont on vous y a reçû, que vous n'étiez point chez une Marchande d'Esclaves. La Dame que vous avez offensée est fille d'une des premieres personnes de la Cour. Vous deviez être plus respectueux.

Le discours de la vieille augmenta l'amour de Couloufe & le regret qu'il avoit d'avoir par un transport indiscret obligé la Dame à se retirer. Il en étoit tout mortifié, & il désesperoit de la revoir, quand plus parée & sous d'autres habits elle revint dans le salon avec les autres Dames. Elle se mit à rire en voïant le fils d'Abdallah triste & réveur. Je croi,

lui dit-elle, que tu te répens de ta faute & je veux bien te la pardonner, à condition que tu ſeras déſormais plus ſage, & que tu m'apprendras qui tu es.

Comme il ne demandoit pas mieux que de ſe reconcilier avec cette charmante perſonne, il lui dit ſans peine qu'il ſe nommoit Couloufe & qu'il étoit Favori du Roy. Seigneur, lui dit-elle alors, il y a long-tems que je vous connois de réputation & que j'entens parler de vous fort avantageuſement. J'ai même quelquefois ſouhaité de vous voir. Je ſuis ravie d'avoir aujourd'hui cette ſatisfaction. Continuons nos danſes & nos concerts, pourſuivit-elle en ſe tournant vers les autres femmes ; faiſons tous nos efforts pour divertir nôtre Convive. Toutes les Da-

mes recommancerent à danſer ou à joüer des inſtrumens & ce divertiſſement dura juſqu'à la nuit. D'abord qu'elle fut arrivée, on alluma une prodigieuſe quantité de bougies, & en attendant le ſouper, la jeune Dame & le fils d'Abdallah eurent enſemble un entretien. Elle lui demanda des nouvelles du Roy Mirgehan ; ſi ce Prince avoit de belles perſonnes dans ſon Sérail. Oüi, Madame, lui dit Couloufe, il a des Eſclaves d'une aſſez grande beauté. Il en aime une préſentement qui ſe nomme Ghulendam. Elle eſt jeune, bien faite, & je dirois que c'eſt la plus belle fille du monde, ſi je ne vous avois pas vûë ; mais vos charmes ſont au-deſſus des ſiens, & elle ne merite pas de vous être comparée. Ces paroles flateuſes ne déplurent

point à Dilara *, c'eſt ainſi que ſe nommoit la jeune Dame. Elle étoit fille de Boyruc grand Seigneur Keraïte, qui n'étoit point alors à Caracorom. Mirgehan l'avoit envoïé à Samarcande pour feliciter de ſa part Uſbec-Can ſur ſon avenement à la Couronne de Tartarie. Si bien que Dilara pendant l'abſence de ſon pere ſe faiſoit quelquefois un plaiſir d'attirer de jeunes gens chez elle pour s'en divertir ſeulement; car dés qu'ils vouloient perdre le reſpect, elle ſçavoit bien reprimer leurs tranſports.

Elle fut donc bien aiſe d'entendre dire à Couloufe qu'elle étoit plus belle que la Maîtreſſe du Roy. Cela la rendit plus vaine & plus gaïe. Elle dit mille choſes agréables en ſoupant, & acheva par ſon eſ-

* Le repos du cœur.

prit d'inspirer à son Hôte tout l'amour qu'il pouvoit sentir. Il ne laissa pas de son côté de briller dans le repas. Echauffé par la vûë & par l'enjoüement de la jeune Dame, il lui échappoit de tems en tems des saillies fort plaisantes. Lorsqu'il fut tems de se retirer, il se prosterna devant Dilara & lui dit: Quand je demeurerois ici cent années, je croïrois toûjours n'être avec vous que depuis un moment; mais quelque plaisir que je prenne à vôtre entretien, il faut que je vous quitte & vous laisse reposer. Demain, si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai. J'y consens, répondit la Dame; vous n'avez qu'à vous trouver sur le soir à la porte de la Mosquée, où l'on a été vous prendre aujourd'hui, & l'on vous ramenera dans cette maison.

Aprés avoir achevé ces paroles, elle ſe fit apporter une bourſe de fils d'or & de ſoïe qui étoit l'ouvrage de ſes mains & dans laquelle il y avoit des bijoux d'un prix conſiderable. Tenez, Couloufe, lui dit-elle, ne refuſez pas ce petit préſent ou bien vous ne me reverrez plus. Le fils d'Abdallah prit la bourſe, remercia la Dame & ſortit du ſalon. Il rencontra dans la cour la bonne vieille qui lui ouvrit la porte de la ruë & lui montra le chemin du Palais.

Auſſi-tôt qu'il y fût arrivé, il ſe retira dans ſon appartement & ſe coucha. Il paſſa le reſte de la nuit à rappeller dans ſa memoire tout ce qu'il avoit vû le jour. Il étoit ſi occupé de Dilara, que le ſommeil ne put fermer ſa paupiere. Il ſe leva de grand matin & ſe rendit chez

chez le Roy. Ce Prince, qui ne l'avoit pas vû le jour précedent & qui l'avoit demandé pluſieurs fois, étoit fort en peine de lui. Hé d'où viens-tu, Couloufe, lui dit-il, d'abord qu'il l'apperçut? Qu'as-tu fait hier? Pourquoi n'as-tu pas paru? Seigneur, lui répondit le Favori, quand vôtre Majeſté ſçaura l'avanture qui m'eſt arrivée, elle ne ſera pas ſurpriſe de ne m'avoir pas vû. En même-tems il raconta tout ce qui s'étoit paſſé. Lorſqu'il eût achevé ſon recit: Eſt-il poſſible, lui dit Mirgehan, que cette jeune Dame dont tu m'entretiens ſoit ſi belle que tu le dis: Tu en parles avec tant de vivacité que je me défie du portrait que tu m'en fais. Seigneur, reprit le fils d'Abdallah, bien loin d'être un peintre flatteur, je puis vous aſſurer qu'elle eſt encore fort

au-dessus de ce que j'ai dit. Oüi, si Many ce fameux Peintre de la Chine entreprenoit de la peindre, il craindroit, avec raison, de ne pouvoir égaler la nature. C'en est trop, dit le Roy, tu me donnes envie de voir cette Dame, & je veux absolument t'accompagner tantôt, puisque tu dois retourner chez elle.

La curiosité du jeune Roy des Keraïtes affligea Couloufe. Il en appréhendoit les suites pour son amour. Hé comment ferai-je, Seigneur, lui dit-il, pour vous introduire chez cette Dame? Qui lui dirai-je que vous êtes? Je me déguiserai, repartit Mirgehan, & je passerai pour ton Esclave. J'entrerai avec toi & me cacherai dans un coin, d'où j'observerai tout. Le fils d'Abdallah n'osa repliquer à son Maître, qui se

revêtit d'un habit d'Esclave, & tous deux à l'entrée de la nuit ils se rendirent à la porte de la Mosquée. Ils n'y furent pas long-tems sans voir paroître la vieille, qui lui dit: Il n'étoit pas besoin d'amener avec vous cet Esclave. Vous n'avez qu'à le renvoïer.

JOUR XXXIV.

LE Roy fut fort mortifié d'entendre ainsi parler la vieille; mais Couloufe prit la parole: Ma bonne mere, dit-il, permettez, je vous prie, que cet Esclave nous suive. C'est un garçon qui a de l'esprit & d'agréables talens. Il fait des vers sur le champ & chante à ravir. Vôtre Maîtresse ne sera

pas fâchée que je le lui faſſe voir. La vieille ne dit plus rien. Ils marcherent tous trois, Couloufe couvert d'un ſurtout de femme comme le jour précédent & Mirgehan en habit d'Eſclave. Ils entrerent dans la cour & de-là dans le ſalon qu'ils trouverent éclairé d'une infinité de bougies parfumées qui répandoient d'agréables odeurs.

Dilara demanda au fils d'Abdallah pourquoi il s'étoit fait accompagner par un Eſclave. Madame, lui dit-il, j'ai jugé à propos de l'amener pour vous divertir. Il eſt bouffon, Poëte & Muſicien. J'eſpere que vous en ſerez contente. Cela étant, dit-elle, qu'il ſoit le bien venu. Mais, mon ami, ajouta-t-elle en s'adreſſant au Roy, ſois ſoumis & obéiſſant, & ne t'avife pas de manquer de reſ-

pect à mes femmes, car tu pourrois t'en répantir. Le Prince se voïant dans la necessité de faire le bouffon, se mit à plaisanter, & il s'en acquita si bien, que la Dame dit au Favori : En verité, Couloufe, vous avez là un garçon trés-plaisant & trés-spirituel. Je remarque même dans ses manieres quelque chose de noble & de galant. Il faut qu'il nous serve d'Echanson ce soir. Je me sens de l'inclination pour lui. Puisqu'il a le bonheur de vous plaire, répondit le Favori, il n'est plus à moi. Il est à vous, Madame. Caltapan, dit-il au Roy, je ne suis plus ton Maître. Voilà ta Maîtresse. A ces mots, le Prince s'approcha de la Dame, lui baisa la main & lui dit : Madame, je suis à présent vôtre Esclave, & déja je me sens disposé à vous servir

avec beaucoup de zele.

Elle accepta Mirgehan pour Eſclave. Seigneur, dit-elle à Couloufe, je regarde ce garçon là comme un bien qui m'appartient ; mais trouvez bon que je le mette en dépôt entre vos mains. Il demeurera chez vous & vous me l'amenerez toutes les fois que vous viendrez ici. Je ne puis le garder dans ma maiſon, parce qu'on ſçait que c'eſt vôtre Eſclave. Tout le monde le connoît pour cela. Si on le voïoit paſſer de vôtre ſervice au mien, on en pourroit tenir de mauvais diſcours, & j'ai de grandes meſures à garder. Aprés avoir quelques-tems encore continué cette converſation, Couloufe & Dilara s'aſſirent à la table pour ſouper, & le Roy ſe tint debout devant eux. Comme ce Prince réjoüiſſoit la Dame

par mille plaisanteries, elle dit au Favori : Seigneur, permettez que ce garçon mange & boive avec nous. Madame, répondit Couloufe, il ne mange pas ordinairement avec moi. Ne soïez pas si rigoureux, reprit la Dame, souffrez que nous bûvions ensemble, afin qu'il nous en aime davantage. Mets-toi donc-là, Caltapan, dit le fils d'Abdallah, puisque Madame le veut absolument.

Le faux Esclave ne se le fit pas dire deux fois. Il s'assit entre Couloufe & l'aimable fille de Boyruc. Il mangea, & lorsqu'on eut apporté le vin, la Dame en remplit une coupe jusqu'aux bords, & la lui présentant : Tien, Caltapan, lui dit-elle, bois cette rasade à ma santé. Il prit la coupe après avoir baisé la main qui la lui donnoit & il but. Après cela on

verſa du vin à la ronde & la belle Dilara par ſon exemple excitoit ſes Convives à ſe réjoüir. Elle tendit une coupe d'or toute pleine, & s'adreſſant au fils d'Abdallah : Couloufe, lui dit-elle, je bois à vos inclinations, à la charmante Ghulendam, la Favorite du Roy. Madame, répondit le Favori en rougiſſant, Adieu ne plaiſe que j'aïe l'audace d'élever ma penſée juſqu'à la Maîtreſſe de mon Prince. J'ai pour lui trop de reſpect pour .... Ho, vous voulez faire le diſcret, interrompit la Dame en riant ; je me ſouviens que vous me parlates hier de Ghulendam d'une maniere ſi vive que vous m'en parûtes charmé. Je ſuis ſûre que vous l'aimez. Avoüez-nous franchement que vous ne lui déplaiſez pas, & que quelquefois vous faites la débauche enſemble.

enſemble. Couloufe à ces paroles, dont il voïoit les conſequences ſe troubla. De grace, Madame, dit-il, ceſſez de plaiſanter là-deſſus. Je n'ai jamais eu de ſecret entretien avec cette Dame.

Le trouble qu'il faiſoit paroître redoubla les ris de Dilara. Au lieu de prendre un air ſerieux, reprit-elle, vous devriez nous raconter vos avantures. Caltapan, ajouta-t-elle en regardant le faux Eſclave, dis à ton Maître qu'il ait un peu plus de confiance en moi. Allons, Seigneur Couloufe, dit le Roy, donnez à Madame la ſatisfaction qu'elle vous demande. Elle vous en prie de ſi bonne grace. Contés-lui la naiſſance & le progrez de vos amours. Apprenez-lui où vous en êtes avec Ghulendam & de quelle maniere vous trompez

tous deux le Roy. Madame, poursuivit-il en se tournant vers Dilara, je ne suis pas moins curieux que vous de sçavoir cela ; car quoique je me pique d'être un confident assez discret, je vous assure que le Seigneur Couloufe m'a fait un mystere de sa passion pour la Favorite.

Mirgehan par ce discours acheva de déconcerter son Favori, qui s'apperçut que les plaisanteries de Dilara ne laissoient pas de faire une mauvaise impression sur l'esprit de ce Prince. Cependant ils bûvoient tous trois, & insensiblement le Roy échauffé par le vin, oublia le personnage qu'il avoit résolu de faire. Ma Princesse, dit-il à la Dame, chantez-moi, je vous prie, quelque chose d'agréable. On dit que vous chantez à ravir.

Ces paroles quoique prononcées d'un air fort familier ne déplurent point à la fille de Boyruc. Au lieu de s'en offenſer, elle fit un éclat de rire : Trés-volontiers, dit-elle, mon cher Caltapan, il n'eſt rien que je ne veüille faire pour toi. Auſſi-tôt elle demanda un luth tout accordé & joüa ſur le mode Yrac un fort bel air qu'elle accompagna de ſa voix. Enſuite prenant un tambour de baſque, elle chanta un autre air ſur le mode Bouſelic.

Le Roy qui n'avoit jamais entendu ſi bien chanter ni ſi bien joüer du luth & du tambour de baſque, ſe ſentit tranſporter de plaiſir ; & ne ſe ſouvenant plus qu'il vouloit paſſer pour un Eſclave, vous m'enchantez, Madame, s'écria-t-il, quelque portrait avantageux que Couloufe m'ait fait de vous,

il ne m'en a pas assez dit encore. Le fils d'Abdallah avoit beau lui faire signe de se taire, il n'y eut pas moïen. Non, poursuivit le Prince, Isaac Mouseli mon Musicien, dont on vante tant la voix, ne chante pas si agréablement que vous. Dilara reconnoissant à ces mots que l'homme qu'elle prenoit pour un Esclave étoit le Roy lui-même, se leva brusquement de sa place & courut chercher un voile pour se couvrir le visage. Ah! nous sommes perduës, dit-elle tout bas à ses femmes. Ce n'est pas un Esclave qui est venu ici avec Couloufe, c'est le Roy. Aprés leur avoir dit cela, elle revint trouver Mirgehan & n'osoit plus s'asseoir devant lui. Asseyés-vous donc, Madame, lui dit ce Prince, c'est à moi de me tenir debout

en vôtre préſence. Ne ſuis-je pas vôtre Eſclave ? Je ne me ſerois point aſſis, ſi comme ma Maîtreſſe ſouveraine vous ne me l'aviez ordonné.

La fille de Boyruc ſe prit à pleurer à ces paroles : Ahgrand Monarque, dit-elle en ſe jettant à ſes pieds, je ſupplie trés-humblement vôtre Majeſté d'avoir pitié de moi. Je ſuis une jeune fille ſans experience, vous êtes témoin de ma faute ; daignez, de grace, me la pardonner. Le Roy releva la Dame, la conſola, lui dit de ne rien craindre, & lui demanda qui elle étoit. Elle ſatisfit ſa curioſité ; aprés quoi il ſortit de cette maiſon avec Couloufe & regagna ſon Palais.

JOUR XXXV.

LEs plaiſanteries que Dilara avoit faites à Couloufé ſur Ghulendam produiſirent de triſtes effets. Mirgehan ſoupçonna ſa Favorite & le fils d'Abdallah de s'aimer tous deux, & il crut que ſans avoir égard à ce qu'ils lui devoient, ils goûtoient dans ſon Palais même les douceurs d'une heureuſe intelligence ; il n'auroit tenu qu'à lui, en les faiſant exactement obſerver l'un & l'autre, d'être perſuadé bien-tôt de la fauſſeté de ſes ſoupçons. Mais c'étoit un de ces jaloux qui n'écoutent que leur jalouſie, & qui ſe livrant aux premieres impreſſions qu'on leur donne, croïent n'a-

voir pas beſoin d'autre éclairciſſement. C'eſt pourquoi dés le lendemain ſans chercher à verifier ſes conjectures, il envoïa dire à Couloufe qu'il lui défendoit de paroître déſormais devant lui, & qu'il vouloît que dés ce jour-là il ſortît de Caracorom.

Le Favori, bien qu'il pénétrât la cauſe de ſa diſgrace & que n'aïant rien à ſe reprocher, il ne déſeſperât point de faire connoître ſon innocence, s'il pouvoit parvenir à ſe faire entendre, négligea toutefois de chercher les moïens de ſe juſtifier. Il ceda de bonne grace à ſon malheur. Il obéït à l'ordre du Roy, & ſe joignant à une groſſe Caravanne qui alloit en Tartarie, il ſe rendit avec elle à Samarcande. Comme perſonne ne ſçavoit mieux que lui réſiſter à

la mauvaiſe fortune, il ne fut point accablé de ce nouveau coup. Outre qu'il s'étoit déja trouvé dans une ſituation miſerable, tous les accidens de la vie lui paroiſſant des choſes inévitables, ainſi qu'on l'a déja dit, rien ne pouvoit ébranler la fermeté de ſon eſprit.

Il demeura donc à Samarcande, s'abandonnant à tout ce que le Ciel avoit ordonné de lui. Il fit bonne chere & ſe divertit tant qu'il eut de l'argent. Lorſqu'il n'en eut plus, il alla ſe placer dans le coin d'une Moſquée. Les Miniſtres l'interrogerent ſur ſa religion & le trouvant trés-ſçavant, ils lui donnerent une aumône reglée de deux pains par jour & une cruche d'eau, avec quoi il vivoit fort content. Or il arriva un jour qu'un gros Marchand appellé Mouzaffer vint

faire sa priere dans cette Mosquée. Il jetta les yeux sur Couloufe & l'appella. Jeune homme, lui dit-il, d'où es-tu & par quel hazard es-tu venu dans cette Ville ? Seigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, je suis un enfant de famille de Damas. J'ai eu envie de voïager. Je suis venu en Tartarie, & à quelques lieuës de Samarcande, j'ai rencontré des voleurs qui ont tué mes Domestiques & m'ont volé.

Mouzaffer aprés avoir écouté Couloufe le crut, & lui dit : Ne t'afflige pas. Les bonnes avantures sont enchaînées aux mauvaises. Tu pourras trouver ici de quoi te consoler. Leve-toi & me suis jusqu'à ma maison. Le fils d'Abdallah fit ce qu'on lui disoit, & il jugea quand il fut chez le Marchand, que Mouzaffer

devoit être un homme fort riche. Un Magazin rempli des plus riches étoffes, des meubles précieux & un trés-grand nombre de Domeſtiques qui s'offrirent à ſa vûë, lui firent porter ce jugement. Et il ne ſe trompoit pas. Mouzaffer avoit des biens conſiderables.

Ce Marchand fit aſſeoir à table auprés de lui Couloufe & lui préſenta d'abord du ſorbet. Puis on leur ſervit du blanc manger & des viandes fort ſucculantes. Aprés le dîner, ils s'entretinrent tous deux, & Mouzaffer enſuite le renvoïa avec quelques préſens.

Le lendemain le Marchand retourna dans la même Moſquée. Il prit le fils d'Abdallah, le mena encore chez lui, & le régala comme le jour précédent. Il ſe trouva là un Doc-

teur nommé Daniſchemend, qui tirant à part Couloufe aprés le repas, lui parla dans ces termes : Jeune Etranger, le Seigneur Mouzaffer, le Maître de cette maiſon a un grand deſſein ſur toi ; un deſſein qui demande une prompte exécution & qui doit te faire plaiſir dans l'état où ſont tes affaires. Tu ſçauras qu'il a un fils unique appellé Taher qui eſt un jeune homme d'un naturel fort violent. Ce Taher a épouſé depuis quelques jours la fille d'un grand Seigneur étranger. Le mari ſuivant ſon humeur impétueuſe a bruſqué la femme. Elle a répondu à ſes emportemens par des paroles pleines de mépris & de fierté. Ce qui a ſi fort irrité Taher, qu'il l'a répudiée. Il s'en eſt repenti un moment aprés ; car c'eſt une jeune perſonne fort

belle & qu'il aime paſſionnement ; mais les loix ne lui permettent pas de la reprendre, qu'un autre homme ne l'ait auparavant épouſée & répudiée. C'eſt pourquoi Mouzaffer ſouhaite que dés aujourd'hui tu l'épouſes, que tu paſſes la nuit avec elle, & que demain matin tu la répudies. Il te donnera cinquante ſequins d'or. Ne veux-tu pas bien lui faire ce plaiſir-là. Trés-volontiers, répondit Couloufe, je ſuis fort diſpoſé à lui rendre ce ſervice. Il m'a trop bien reçû pour que je refuſe de faire une choſe qu'il deſire ; & d'ailleurs, je ne me ſens aucune répugnance pour ce qu'il me propoſe. Je le croi bien, repliqua Daniſchemend. Il y a dans cette Ville beaucoup de gens qui ne demanderoient pas mieux que

d'être choiſis pour * Hullas en cette occaſion, quand il n'y auroit pas cinquante ſequins à gagner; car la femme de Taher eſt d'une beauté parfaite. Son corps eſt plus droit qu'un Cyprés. Elle a le viſage rond, les ſourcils bien ſéparez & faits comme deux arcs, & ſes regards ſont autant de fléches empoiſonnées. La neige n'eſt pas plus blanche que ſon tein, & ſa bouche petite & vermeille reſſemble à un bouton de roſe.

JOUR XXXVI.

ON trouveroit donc dans Samarcande, pourſuivit Daniſchemend, des Hullas tant qu'on en voudroit; mais

* Hulla. C'eſt ainſi qu'on appelle celui qui épouſe une femme répudiée.

on aime mieux que ce ſoit un Etranger, parce que ces ſortes de choſes doivent ſe faire le plus ſecretement qu'il eſt poſſible. Mouzaffer a donc jetté les yeux ſur toi. Je ſuis Nayb * & par conſequent revêtu du pouvoir de te marier avec cette charmante Dame, ce compoſé de toutes les perfections ; & dés ce moment, ſi tu veux, tu en ſeras poſſeſſeur. J'y conſens, repartit le fils d'Abdallah. Aprés le portrait que vous venez de m'en faire, vous pouvez bien penſer que je voudrois déja l'avoir épouſée. Oüi, mais, dit le Nayb, il faut que tu promettes de la répudier dés demain & de ſortir inceſſamment de Samarcande avec l'argent qu'on te donnera. La famille du Seigneur Mouzaffer ne ſeroit pas bien aiſe que tu demeuraſſes en cette Ville

* Lieutenant du Cady.

aprés cette avanture. Je n'y demeurerai pas long-tems, répondit Couloufe, & ſi ce n'eſt pas aſſez de promettre, je jure que dés demain matin je répudierai la Dame que vous m'aurez fait épouſer.

Il n'eut pas plûtôt fait ce ſerment, que le Lieutenant du Cady apprit à Mouzaffer que le jeune Etranger étoit prêt à ſervir de Hulla : Il accepte, lui dit-il, les conditions que je lui ai propoſées de vôtre part. Il ne s'agit plus que de le marier avec vôtre belle fille. Auſſi-tôt Mouzaffer fit venir ſon fils Taher & le reſte de ſa famille, & en leur préſence le Nayb maria Couloufe ſans lui faire voir la Dame, parce que Taher le voulut ainſi. Il fut même réſolu que le Hulla paſſeroit la nuit avec elle ſans lumiere, afin que le lendemain

ne l'aïant pas vûë, il eût moins de peine à la répudier.

Cependant la nuit étant venuë, on introduisit Couloufe dans la chambre nuptiale où on le laissa sans lumiere avec la Dame qui étoit couchée dans un lit de brocard d'or. Il ferma la porte à double tour, ôta ses habits, chercha le lit à tâtons & l'aïant trouvé, il se coucha auprés de sa femme. Vous pouvez croire qu'elle ne dormoit pas. Ce n'étoit pas sans émotion qu'elle se voïoit livrée aux caresses d'un homme dont on lui cachoit le visage, & dont elle se faisoit même une image désagréable, parce qu'elle n'ignoroit pas qu'on prenoit ordinairement pour Hullas les premiers malheureux que le hazard présentoit. D'une autre part, Couloufe, quoique Danischemend lui

lui eut vanté la beauté de la Dame, étoit fort mortifié de n'avoir pas le plaiſir de la voir. Ou plûtôt le portrait qu'on lui en avoit fait lui donnoit une vive curioſité de le verifier. Ce deſir qui le conſumoit & qu'il ne pouvoit contenter, diminuoit la vivacité de ceux qu'il pouvoit ſatisfaire. Madame, lui dit-il, quelque favorable que ſoit pour moi cette nuit, je ne puis goûter une joïe parfaite. Chaque inſtant redouble l'envie que j'ai de voir vos charmes. Je m'en ſuis fait une ſi belle idée, & je ſouhaite avec tant d'ardeur de les contempler, que je ne ſçai ſi ce n'eſt point une auſſi grande peine de vous poſſeder ſans vous voir, que de vous voir ſans vous poſſeder. Cependant il faudra demain que je vous cede. Ah ! puiſque mon bon-

heur doit durer si peu, du moins on auroit dû m'en faire connoître tout le prix.

Aprés avoir dit ces paroles, il se tut pour entendre ce que sa femme y répondroit, & il fut assez surpris lorsqu'au lieu de répondre à ce discours, elle dit : O vous que Taher a choisi pour rétablir l'union que son humeur violente a détruite, qui que vous soïez, apprenez-moi qui vous êtes. Il me semble que le son de vôtre voix ne m'est point inconnu. Je ne vous écoute pas tranquillement, Couloufe tressaillit à ces mots. Madame, répondit-il, dites-moi vous-même quelle est vôtre famille ? Le son de vôtre voix trouble aussi mes sens. Je crois entendre une Dame Keraïte que je connois. Juste Dieu, seriez-vous.... Mais non, ajouta-t-il

en se reprenant ; il n'est pas possible que vous soïez la fille de Boyruc. Ah ! Couloufe, s'écria la Dame en ce moment, est-ce vous qui me parlez ? Oüi, ma Reine, dit-il, c'est Couloufe lui-même, qui ne sçauroit croire que ce soit Dilara qu'il entend. Soïez-en persuadé, reprit-elle, je suis cette malheureuse Dilara qui vous reçût chez elle avec le Roy Mirgehan, qui par des discours indiscrets vous rendit suspect à ce Prince, & que vous devez regarder comme vôtre plus grande ennemie, puisqu'elle est cause de vôtre disgrace. Cessez, Madame, repliqua le fils d'Abdallah, cessez de vous l'imputer. Le Ciel le vouloit ainsi, & bien loin de l'accuser de rigueur, je rends grace à sa bonté d'avoir fait succeder à mon infor-

tune un si agréable évenement. Mais belle Dilara, continua-t-il, comment la fille de Boyruc a-t-elle pû devenir femme de Taher ? Je vais dit-elle vous l'apprendre.

Mon pere pendant son Ambassade à Samarcande étoit logé chez Mouzaffer qu'il connoît depuis long-tems. Ils arrêterent entre eux ce mariage, & Boyruc étant de retour à Caracorom me fit partir pour Samarcande bien accompagnée. J'obéïs à mon pere avec une répugnance à laquelle vous n'aviez pas peu de part; car je l'avouërai, mon cher Couloufe, je vous aimois, quoique je ne vous l'euſſe pas témoigné. Et j'atteſte le Ciel, que vôtre diſgrace m'a coûté bien des larmes. Mon mariage avec Taher ne vous a point banni de ma memoire. Ce mari

brutal & d'ailleurs peu agréable de ſa perſonne, au lieu de vous en effacer, n'a fait que vous y maintenir. Et comme ſi j'euſſe prévû que l'amour ou la fortune nous raſſembleroient, j'ai toûjours conſervé l'eſperance de vous revoir. Mais mon bonheur ſurpaſſe encore mon attente, puiſque je retrouve mon amant dans l'époux qu'on me donne. O merveilleuſe avanture! à peine y puis-je ajouter foi.

Fin du premier Tome.

De l'Imprimerie de G. PAULUS DU MESNIL
1710.

71722223

71722223